FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
XII
435
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

IBLIOTECA PROVINCIALE

Palchetto 46

Num.° d' ordine 40

8. D. 42

B. Pon.
XII
435

VOYAGE
AU CANADA.

64448

VOYAGE

AU CANADA,

DANS LES ANNÉES 1795, 1796 ET 1797;

Traduit de l'anglais d'ISAAC WELD,

Et enrichi d'une Carte générale du pays, et de onze Planches offrant les points de vue les plus remarquables, et notamment le fameux Saut de Niagara.

TOME TROISIÈME.

806

IMPRIMERIE DE MUNIER.

A PARIS,

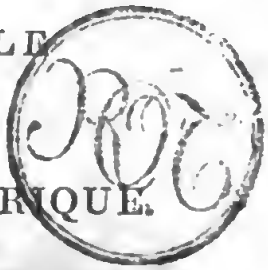
Chez GÉRARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 44.

XI.

R. ISTITUTO ORIENTALE NAPOLI BIBLIOTECA

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

VOYAGE
AU CANADA,
ET DANS LA PARTIE
SEPTENTRIONALE
DES
ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE.



CHAPITRE XXXIII.

District de Malden. — Établissement d'un nouveau poste anglais dans ce district. — Ile de Bois-Blanc. — Contestation entre les Anglais et les Américains, relativement à la possession de cette île. — Corps-de-garde fortifiés, et leur construction. — Ferme du capitaine E. —'s. — Indiens. — Description de la rivière de Détroit et du pays qui la borde. — Ville de Détroit. — Quartier général de l'armée Américaine. — Officiers de l'armée occidentale. — Efforts infructueux des Américains pour inculquer l'idée de leur importance aux Indiens. — Pays dans lequel est situé Détroit. — Incertitude sur la route à prendre, pour retourner à Philadelphie. — Choix de celle de Presqu'île. — Départ de Détroit.

Le district de Malden est d'une étendue considérable. Il est situé sur le bord oriental de la rivière de Détroit, à la distance d'en-

viron dix-huit milles au-dessous de la ville de même nom. A l'extrémité de la partie basse de ce district, il n'y a que quelques maisons, très-éloignées les unes des autres; mais à l'extrémité supérieure, qui borde la rivière, et près du poste anglais, établi depuis l'évacuation de Détroit, on a fondé une petite ville où l'on compte plus de 20 maisons, et qui s'accroît rapidement. Il s'y est établi plusieurs négocians qui précédemment résidoient à Détroit. Cette ville et le poste n'ont point encore reçu de nom, et ne sont désignés que sous la dénomination du nouveau poste et de la nouvelle ville, près de l'île de Bois Blanc, île qui a, environ, deux milles de long et un demi-mille de large, et qui est située vis-à-vis de Malden.

Lorsqu'il fut question de l'évacuation de Détroit, l'on considéra cette île, comme offrant une situation convenable pour un nouveau poste. En conséquence on fit passer l'ordre de l'acheter des Indiens, et d'en prendre possession au nom de sa majesté Britannique. A cet effet, des troupes sortirent de Detroit. Elles élevèrent une petite redoute en bois à l'extrémité septentrionale de l'île, et y laissèrent une garde sous les ordres d'un ser-

gent. L'on fit ensuite des préparatifs pour bâtir une forteresse dans ce lieu ; mais bientôt le gouvernement des Etats-Unis fit des représentations très-vives, prétendant que l'île n'étoit point dans les limites des possessions anglaises. La question étant sujette à contestation, et ne pouvant être décidée promptement, l'on abandonna momentanément le projet de la forteresse ; néanmoins, la redoute subsiste toujours avec une garde ; et le gouvernement anglais en conservera la possession, jusqu'à ce que celle de l'île ait été adjugée par des commissaires nommés de part et d'autre, pour, en conformité du dernier traité, déterminer les limites exactes des domaines de la Grande-Bretagne, dans cette partie du continent, limites que ne désigne pas clairement le traité définitif de paix entre les deux puissances.

Les habitans des Etats-Unis, malgré la chaleur que leur gouvernement a mise à cette affaire, affectent d'en parler avec froideur, et comme d'une chose qui ne méritoit pas la plus foible réclamation, vu sur-tout qu'ils sont persuadés que les possessions anglaises, dans l'Amérique septentrionale, doivent, tôt

possessions anglaises. J'avoue qu'il me paroît étrange, qu'après avoir jeté les yeux sur une carte de l'Amérique septentrionale, on puisse supposer que les mêmes possessions, dont l'étendue est si considérable, et dont le point de contact avec les Etats-Unis est si foible, puissent jamais s'y rattacher. Il y a plus de raison de s'imaginer que les deux Florides et les possessions espagnoles à l'est du Mississipi se réuniroient à ces mêmes Etats : car les rivières qui coulent à travers ces contrées, étant les seuls canaux, au moyen desquels, quelques-uns des Etats, situés à l'ouest, peuvent envoyer facilement les produits de leur pays aux ports de l'Océan, il est naturel de penser que les habitans de ces Etats seroient jaloux d'acquérir la propriété de ces rivières, propriété qu'ils ne pourroient obtenir qu'avec celle des pays qu'elles parcourent ; mais il est certaines bornes au-delà desquelles un gouvernement représentatif ne peut s'étendre. L'Océan à l'est et au sud, le fleuve Saint-Laurent et les lacs au nord, et le Mississipi à l'ouest, me semblent devoir être les bornes des possessions des Etats-Unis, si jamais elles peuvent atteindre jusques-là.

La contestation, qui a donné lieu à cette

digression, est relative à cet article du traité, qui dit : « La ligne des limites doit passer « par le milieu du lac Erié, par la commu- « nication par eau, entre ce même lac et « le lac Huron, et enfin par le milieu de « ladite communication. » Les Etats-Unis entendent par le milieu de la communication par eau, le milieu du canal le plus fréquenté de la rivière ; et nous, au contraire, nous entendons le point où se trouve un convenable canal de chaque côté. L'île de Bois-Blanc est certainement entre le milieu de la rivière et le bord du côté des possessions anglaises ; mais le canal, le plus profond et le plus fréquenté par des navires d'une certaine charge, se trouve entre cette île et le bord, duquel elle se rapproche. Dans l'acception que nous donnons à l'expression, l'île nous appartient incontestablement, tandis que dans l'interprétation que les Américains y donnent, cette île est à eux. Il me semble que notre droit est le plus juste, car, quoique le canal le meilleur et le plus commode soit de notre côté, le canal de l'autre côté de l'île est assez profond, pour admettre, en toute sûreté, les vaisseaux les plus grands qui naviguent sur les lacs, et

même d'aussi grands que puisse en comporter cette navigation.

L'on a dressé des plans pour la construction d'un fort sur le rivage du continent et d'un autre sur l'ile ; mais comme on n'en élevera qu'un, les travaux sont ajournés jusqu'à ce que l'on sache à qui l'isle appartient. Si elle fait partie des possessions anglaises, on y bâtira le fort, parce que la position en est plus avantageuse que celle que l'on a choisie sur la terre ferme, où l'on a construit en bois, une maison fortifiée, assez vaste pour loger cent hommes et leurs officiers ; et l'on a réservé au moins quatre cents acres de terres, pour le service de sa majesté, au cas où le fort ne seroit pas élevé sur l'isle.

Une maison (1), ou un corps-de-garde fortifié, est un édifice, dont les murs sont faits de morceaux de bois, fort épais et carrés, et qui a ordinairement deux étages de haut, celui de dessus débordant de deux ou trois pieds celui de dessous. Des barbacanes, pratiquées à peu de hauteur, tout autour de cet étage, procurent à la garnison, la facilité de faire feu, à couvert, sur la tête des assaillans. On laisse aussi, en différentes parties des

(1) Block-House, voyez aussi T. 2, p. 76.

murs, de semblables ouvertures, quelques-unes desquelles, ainsi que celles de la nouvelle forteresse de Malden, sont suffisantes pour recevoir de petits canons. En hiver, lorsque l'on n'appréhende aucune attaque, l'on enfonce dans toutes, des coins; et chaque fente est calfeutrée soigneusement, ce qui fait un ouvrage assez considérable, mais nécessaire pour entretenir la chaleur. Un fort de cette espèce, élevé sur le meilleur plan, est construit de telle sorte, que si les coups de l'ennemi en abattent une moitié, l'autre reste debout. Chaque morceau de bois du toit, ou des murs, est joint de manière à être indépendant du morceau qui est à côté; chaque mur est indépendant aussi du mur, qui en est voisin; et le toit, à son tour, ne dépend également de rien; en conséquence de quoi, si l'on fait jouer une pièce d'artillerie contre l'édifice, le boulet ne déplace que le morceau de bois, qu'il a frappé, et tous les autres morceaux demeurent intacts. De telles redoutes sont à l'épreuve des décharges de mousqueterie les mieux soutenues. Comme on peut en élever, en très-peu de temps, et qu'il y a dans tout le pays une grande quantité de bois, propre à ce genre de construction, on en voit dans tout

tout poste militaire extérieur, et même dans toute forteresse de l'Amérique septentrionale. Il y en a plusieurs à Québec, dans la ville haute.

Parmi les maisons éparses de la partie inférieure du district de Malden, l'on en voit plusieurs d'une belle apparence, et entourées de terres en culture, d'une étendue considérable. La ferme de mon ami, le capitaine E—, chez qui je passai quelque temps, ne contient pas moins de deux mille acres. La plus grande partie en est défrichée, et cultivée de manière à faire honneur à tout propriétaire, même en Angleterre. La maison du maître, la plus belle de tout le district, est agréablement située, à la distance d'environ deux cents verges de la rivière, de la vue de laquelle, ainsi que de celle de l'isle de Bois-Blanc, l'on jouit des fenêtres du parloir, et qu'animent un grand nombre de canots indiens, qui passent et repassent. Au-devant du bâtiment, est une petite pièce de terre, couverte de gazon, entourée de palissades, ornée de différens grouppes d'arbres, et au bas de laquelle, non loin du bord de l'eau, se trouve un grand wigwam, ou maison du conseil, dans laquelle se rassemblent les Indiens, lorsqu'il y a quelque affaire d'im-

portance à traiter entre eux et les officiers du gouvernement. Dans l'intention de nous faire visite, il en venoit, tous les jours, plusieurs, de l'isle de Bois-Blanc, où plus de cinq cents familles étoient campées; et à notre tour, nous allions fréquemment dans cette isle, pour y chercher l'occasion d'examiner les coutumes et les mœurs de ces indigènes.

Notre ami, le capitaine, leur avoit dit que nous avions traversé le grand lac (la mer Atlantique), pour les voir, ce qui leur avoit donné une opinion favorable de nous. Ils nous approuvèrent hautement, et nous dirent que nous n'avions pas perdu notre temps. Il n'y a pas d'hommes sur la terre, plus persuadés de leur mérite que les Indiens. Ils se croient vraiment d'une race supérieure.

Nous ne demeurâmes que peu de temps à Malden, et nous partîmes pour Détroit, dans un petit bateau de promenade, qu'un des négocians nous prêta fort obligeamment. La largeur de la rivière, entre l'une et l'autre ville, varie depuis un demi-mille jusqu'à deux milles. Les bords en sont, en grande partie, très-bas. Dans quelques endroits même, de vastes marais s'étendent de l'un ou l'autre côté, et s'enfoncent au loin dans les terres. Ainsi que chaque rive, ils sont ombragés

par de superbes arbres de différentes espèces, qui rendent le tableau des plus délicieux. La rivière fait quelquefois de considérables détours, dans le voisinage, et elle est semée de grandes îles, dont l'aspect diversifie infiniment le passage.

Au-delà de Malden, il n'y a point de maisons sur l'une et l'autre rive, à l'exception de quelques misérables huttes, formant des villages indiens. Mais à trois ou quatre milles de Détroit, les établissemens sont très-multipliés, principalement du côté des possessions anglaises. On y trouve de nombreux et de riches vergers, plantés de pêchers, de pommiers et de cerisiers. Les branches des pommiers étoient chargées de fruits, diversement colorés, et se penchoient jusqu'au bord de l'eau. Il y a d'excellentes pommes de plusieurs espèces dans cette contrée, mais il s'en trouve sur-tout une si supérieure aux autres, qu'on la nomme la pomme-caillé. Je ne me souviens pas d'avoir vu cette pomme dans aucune autre partie du monde, quoique, certainement, elle ne soit pas particulière à ce pays. Elle est extrêmement grosse et d'un rouge foncé, qui colore l'intérieur, aussi bien que l'extérieur du fruit. Nous ne pûmes

résister à la tentation de nous arrêter près de celui de ces vergers, qui s'offrit d'abord ; et pour la somme la plus modique possible, on nous permit de charger de fruits notre bateau. La saison des pêches étoit presque passée ; mais d'après celles que nous trouvâmes encore, je jugeai favorablement de la qualité des pêches de ce canton, lesquelles contenant un jus bien plus abondant, sont bien supérieures aussi, en grosseur et en saveur, aux pêches que l'on trouve communément dans les vergers des Etats intermédiaires.

Les maisons de ce pays sont toutes construites de la même manière que dans le bas Canada. Les terres sont disposées aussi et cultivées de même. De plus, la ressemblance la plus grande se fait remarquer entre la personne et les mœurs des habitans de l'une et de l'autre province. Le Français est le langage dominant ; et le voyageur pourroit se croire transporté, comme par enchantement, dans les environs de Montréal, ou des Trois-Rivières. Tous les postes principaux de la partie occidentale, ou situés le long des lacs, de l'Ohio, et de la rivière des Illinois, etc., furent établis par les Français ; mais excepté à Détroit et dans le pays des Illinois, les colons français se sont tellement

mêlés avec les Anglais, dont le nombre est plus considérable, que leur langue n'est presque plus en usage.

Détroit renferme environ trois mille maisons, et c'est la ville la plus considérable de toute la contrée, située à l'ouest. Elle est bâtie au bord de la rivière, bord, élevé de plus de vingt pieds au-dessus de l'eau. Au-dessous, sont de très-grands quais, construits en bois, comme dans les ports sur la mer Atlantique. La ville consiste en plusieurs rues, parallèles à la rivière, et coupées à angles droits. Toutes sont fort étroites; et n'ayant point de pavés, la saleté en est extrême, quand il pleut. La plupart, cependant, ont des trottoirs, formés par des morceaux de bois, placés tranversalement, l'un auprès de l'autre. La ville est entourée de remparts de souches, et l'on y entre par quatre portes, deux desquelles donnent sur les quais, et les deux autres, vis-à-vis, au nord et au sud. Les portes sont défendues par de fortes redoutes en bois, ou des corps-de-garde fortifiés, du genre de ceux dont je viens de parler, et au sud de la ville, il y a un petit fort carré, dont les angles sont flanqués de bastions. A chaque coin de

ce fort, est une petite pièce de campagne. Les Anglais ont un grand train d'artillerie dans cette place, qui, cependant, ne peut tenir long-temps contre des forces régulières. Les fortifications furent construites principalement pour servir de défense contre les Indiens.

Détroit est maintenant le quartier général de l'armée occidentale des Etats-Unis. La garnison consiste en trois cents hommes, logés dans des baraques. Les officiers font si peu d'attention aux détails de la discipline militaire, que, quoique les corps auxquels ils sont attachés se soient signalés sur le champ de bataille, ils paroissent avec peu d'avantage à la manœuvre. Les dames de la ville sont désespérées du départ des troupes anglaises. Les officiers Américains leur en ont fait reproche, et ont prétendu que les connoissant mieux, elles les trouveroient bien plus agréables que leurs prédécesseurs. Quelque ridicule que soit un tel langage, il n'est pas rare de l'entendre tenir par ces messieurs. Trois mois se sont écoulés, et cependant les dames du Détroit n'ont pas encore changé d'opinion. Telle est la discordance, la grossièreté, la rudesse des manières, de

la plupart des officiers de cette armée, qu'ils n'ont pas pu se réunir pour former une table commune. Vainement, depuis leur arrivée à Détroit, ils l'ont tenté plusieurs fois, leurs fréquentes querelles les ont toujours séparés. Un duelliste et un officier de l'armée occidentale faisoient des mots presque synonymes, à certaine époque, dans les Etats-Unis, ce qui étoit dû au grand nombre de duels, qui eurent lieu dans le cantonnement de Grenville.

Les deux tiers des habitans de Détroit sont Français d'origine. La plus grande partie de ceux qui vivent dans les établissemens, sur la rivière, tant au-dessus qu'au-dessous de la ville, le sont aussi. Les premiers sont, la plupart négocians, et paroissent tous assez à l'aise. Détroit fait un commerce considérable. Le nombre des vaisseaux marchands qui appartiennent à cette ville, est au moins de cinquante; et ce sont des brigs, des sloups et des goëlettes, de cinquante à cent tonneaux. La navigation intérieure en est très-étendue. Le lac Erié, qui a trois cents milles de longueur, est ouvert, d'un côté, aux navires qui appartiennent à ce port; et de l'autre, se trouvent le lac de

Michigan et le lac Huron, le premier desquels a plus de deux cents milles de longueur et de soixante de largeur ; et dont la circonférence du second n'est pas moindre d'un millier de milles. La communication de ces lacs se fait par celui de Saint-Clair et par la rivière de Détroit, ou par d'autres rivières qui vont s'y jeter. Les magasins et les boutiques de la ville de même nom, sont bien garnis. L'on peut s'y fournir de beau linge et de belles étoffes. Tout ce qui concerne l'habillement s'y trouve d'aussi bonne qualité, et n'est presque pas plus cher qu'à New-York, ou Philadelphie.

Toutes sortes de provisions de bouche y abondent aussi. Le poisson que l'on pêche dans la rivière et les lacs voisins, est d'une qualité supérieure. Le plus estimé est une espèce de grosse huître, appelée le poisson de Michillimakinac blanc, parce qu'on le prend principalement dans le détroit de ce nom.

Les habitans de cette ville ont souvent manqué de l'un des objets de consommation les plus nécessaires à la vie, c'est-à-dire, de sel. Il n'y a pas long-temps qu'ils n'en avoient point d'autre que celui qu'on leur apportoit d'Europe ; mais l'on a découvert, dans les

environs, plusieurs sources d'eau salée, dont on commence à tirer du sel. Les meilleures et les plus abondantes appartiennent au gouvernement, et le produit de la vente du sel qu'elles fournissent, se verse dans le trésor public de la province. Le pays, situé à l'ouest, possède aussi des sources salées, quelques-unes desquelles, sont assez considérables pour donner plusieurs centaines de boisseaux de sel par semaine.

Il y a une grande église catholique à Détroit, et vis-à-vis celle-ci, il s'en trouve une autre appelée l'église Hurone; parce qu'elle est destinée à l'usage des Hurons. Les rues de cette ville sont toujours remplies d'Indiens de différentes tribus, parmi lesquels on rencontre un grand nombre de vieilles femmes, qui conduisent leurs filles, qu'elles abandonnent temporairement au plus haut enchérisseur. Chaque soir, on fait sortir tous les Indiens, excepté ceux qui, se comportant paisiblement, sont reçus dans des maisons particulières; et l'on ferme les portes sur eux.

Les officiers américains ont employé tous leurs efforts pour inculquer aux Indiens, l'idée de leur supériorité sur les Anglais;

mais comme ils ont été fort en retard de leur envoyer des présens, ceux-ci n'ont pas fait grande attention à leurs discours. Le général Wayne leur donnant des promesses continuelles, à cet égard, et en différant toujours l'exécution, quand ils la réclamoient, les Indiens l'appelèrent plaisamment le général Wabang, c'est-à-dire le général *à Demain*.

Le pays des environs de Détroit est en grande partie défriché. Celui qui est situé de l'autre côté de la rivière, et qui appartient aux Anglais, est cultivé aussi jusqu'à une grande distance au-dessus de la ville. Les établissemens s'étendent presque jusqu'au lac Huron; mais au-delà de la rivière de la Tranche, qui se jette dans le lac Saint-Clair, ils sont fort rares. Les bords de cette rivière, ou de la Tamise, comme on la nomme actuellement, s'augmentent fort en population, ainsi que je l'ai déja dit, ce qui est dû à cette émigration nombreuse des habitans de Niagara, et même de Détroit, depuis que cette dernière ville a été évacuée par les Anglais. Nous fîmes, un matin, une petite excursion jusqu'au lac Saint-Clair, mais nous ne vîmes rien de digne de remarque, ni dans

les habitans, ni dans l'aspect du pays. Les environs de Détroit sont très-plats, et les rivières que l'on y trouve, n'offrent pas une seule chûte, capable de faire tourner un moulin. Le courant de la rivière qui donne son nom à cette ville, est le plus rapide. On le jugea assez fort pour un moulin flottant, inventé par un Français, et que l'on attacha avec des chaînes. La construction en fut très-coûteuse, mais il ne répondit point à l'attente des habitans. Ceux-ci, à présent font moudre leur blé dans un moulin à vent, espèce de moulins que je n'ai pas vue, je crois, dans aucune autre partie de l'Amérique septentrionale.

Le sol du pays qui borde la rivière de Détroit, est riche, quoique léger, et donne d'excellentes moissons tant de maïs que de froment. Le climat en est plus sain que celui des environs de la rivière de Niagara; cependant les fièvres intermittentes n'y sont pas rares. L'été en est extrêmement chaud, le thermomètre de Fahrenheit s'élevant quelquefois à plus de 100°. Néanmoins, il n'y a pas un hiver, où la neige ne séjourne deux ou trois mois, sur la terre.

Pendant que nous restâmes à Détroit,

nous eûmes à nous déterminer sur un point de quelque importance pour nous, sur la route que nous choisirions pour nous rendre vers la mer Atlantique. Nous ne nous sentions pas disposés à traverser de nouveau le lac Erié jusqu'au Fort, et conséquemment, nous rejetâmes toute idée de le faire. Deux autres routes s'offroient ensuite, l'une consistoit à partir de Détroit par terre, à traverser le territoire du nord-ouest des Etats-Unis, jusqu'à la partie navigable de quelqu'une des rivières qui se jettent dans l'Ohio, d'où nous pourrions remonter ou descendre, comme nous le trouverions plus convenable; l'autre route consistoit à nous rendre par eau jusqu'à Presqu'isle, ville située sur la rive méridionale du lac Erié, puis de descendre la Crique française, et la rivière d'Alleghany, jusqu'à Pittsbourg, où étant arrivés, nous aurions également eu le choix de descendre l'Ohio et le Mississipi, ou d'aller à Philadelphie par la Pensylvanie.

Nous donnions la préférence à la première de ces routes; mais bientôt nous fûmes forcés d'y renoncer. Il eût fallu la faire à cheval; et nous eussions été obligés de prendre des provisions pour traverser une forêt de plus de

deux cents milles de longueur, et de ne nourrir nos chevaux qu'avec ce qu'ils eussent pu trouver dans les buissons. Il n'y avoit pas moyen de se procurer des chevaux de louage à Détroit, ni dans les environs, et si nous en avions achetés, ce que nous n'eussions pu faire qu'au moyen d'un prix exorbitant, peut-être, après avoir achevé notre route par terre, nous eût-il été difficile de nous en défaire, à moins de les laisser aller à leur gré dans les bois, ce qui ne s'accordoit point avec nos finances.

Indépendamment de cet obstacle, il en existoit un autre, qui étoit la difficulté de nous procurer des guides. Les Indiens se préparoient tous à entreprendre leurs expéditions de chasse, et l'on nous prévint que quand même nous pourrions en trouver quelques-uns qui voudroient nous conduire, nous courrions le danger d'en être abandonnés, avant la fin du voyage. S'ils rencontroient un parti de chasseurs, qui eussent fait une bonne chasse, s'ils arrivoient dans un endroit où il y eût abondance de gibier, ou même si nous n'allions pas à leur gré, leur impatience naturelle et le caprice d'un moment pouvoient, sans qu'ils s'inquiétassent de perdre la récompense que

nous leur aurions promise, les porter à nous laisser nous guider nous-mêmes dans les bois, danger auquel nous ne voulions pas nous exposer; et en conséquence, nous résolûmes de prendre par Presqu'isle. Une autre difficulté s'élevoit alors. Comment nous rendre jusque-là? Un petit bâtiment alloit (chose rare) faire voile vers cette ville; mais il étoit si encombré de passagers, qu'il n'y avoit pas un seul coin de vacant; et quand même il y eût eu place, nous n'avions pas envie de quitter aussi brusquement cette partie du pays, dans laquelle nous étions. Un des principaux négocians de Détroit, pour qui nous avions eu des lettres de recommandation, arrangea bientôt les choses à notre satisfaction. Il nous promit de donner ordre au patron de l'un des navires qui traversent le lac, et dont il étoit en partie propriétaire, de nous conduire jusqu'au lieu de notre destination. Ce bâtiment devoit partir dans quinze jours. Nous nous empressâmes donc d'y assurer notre passage, et nous convînmes avec le patron qu'il nous prendroit à Malden. Cela fait, nous entrâmes dans notre petit bateau, et nous partîmes pour ce lieu, où nous arrivâmes, quelques heures après avoir quitté Détroit.

CHAPITRE XXXIV.

Présens distribués aux Indiens, de la part du gouvernement anglais. — Le but de cette générosité est de se concilier la bienveillance des Indiens. — Les Américains prennent peu de soins pour entretenir une bonne intelligence entre eux et les Indiens. — Conséquence de cette négligence. — Guerre entre les Américains et les Indiens. — Tableau rapide de cette guerre. — Paix conclue par le général Wayne. — Symptômes de son peu de durée. — Manière dont les Indiens font la guerre.

PRÈS de la maison de notre hôte, sont plusieurs magasins, rangés sur une seule ligne, où l'on dépose les présens que le gouvernement fait distribuer tous les ans aux Indiens qui habitent cette partie du pays. Peu de temps après notre arrivée à Malden, nous eûmes occasion de voir la distribution que l'on en fit avant le jour fixé pour cette cérémonie. Un certain nombre de chefs, pris dans chaque tribu, étoient venus trouver notre hôte, qui est à la tête du département des affaires concernant les Indiens, et lui avoient remis chacun un faisceau de petits morceaux de bois de cèdre, de la grosseur d'un crayon de porte-feuille, sur lesquels étoient marqués le nombre des

individus, qui espéroient avoir part aux présens de leur *grand père*. Ces morceaux de bois étoient de longueurs différentes : les plus longs désignoient le nombre des guerriers de chaque tribu ; ceux qui venoient ensuite indiquoient celui des femmes, et les plus petits celui des enfans. Notre hôte les donna, en leur présence, à ses commis, pour en prendre note sur leurs livres, et préparer, en conséquence, la nature et la quantité des présens, suivant le nombre, l'âge et le sexe des individus qui devoient en recevoir. Le jour fixé pour la distribution se trouva être un des plus beaux jours de la saison, et sembloit favoriser en tout point la cérémonie qu'il devoit éclairer. Les commis avoient fait toutes les dispositions préliminaires.

Autour de la principale cour de la maison furent rangés différens poteaux, chacun avec une étiquette, désignant le nom de la tribu, et le nombre des individus dont elle étoit composée. On tira ensuite des magasins, et l'on déposa au milieu de la cour différens ballots de couvertures, d'étoffes de couleur bleue, brune et écarlate, de toiles de coton à grands dessins; de grands rouleaux de tabac,

des fusils, des pierres à fusil, de la poudre, des balles, du menu-plomb, des couteaux à gaîne, des peignes de corne ou d'ivoire, des miroirs, des tomahawks garnis d'une pipe, des haches de guerre, des ciseaux, des aiguilles, des sacs de vermillon, des vases de cuivre et de fer, le tout évalué à cinq cents livres sterling. Les ballots ayant été ouverts, les commis s'occupèrent à couper les couvertures et les étoffes de laine ou de coton, en coupons assez grands pour envelopper le corps, et en faire une chemise, une paire de pantalons, etc. A mesure qu'ils furent coupés, tous ces morceaux furent jetés en monceau, au pied du poteau de la tribu pour laquelle ils étoient destinés. Cette opération dura plusieurs heures, car il n'y avoit pas moins de quatre cent vingt individus à servir. Quoique les Indiens aiment avec passion les liqueurs spiritueuses et les ornemens en argent, ces articles ne font jamais partie des présens ostensibles, distribués au nom du gouvernement; on en donne à quelques chefs, mais c'est toujours en secret. Il est défendu, par la loi de la province, à aucun négociant ou individu, d'acheter ou d'échanger les présens donnés par le gouvernement, pour des liqueurs spiri-

tueuses, ou autres objets, sous peine d'une grosse amende.

Tout étant disposé, on dit aux chefs d'assembler leurs guerriers qui étoient dispersés dans les environs. En quelques minutes ils arrivèrent, et après les avoir rangés en cercle autour de lui, notre hôte leur fit un discours analogue à la circonstance : cérémonie qui doit toujours accompagner toute espèce d'affaires avec les Indiens. Il leur dit « que leur « bon père, leur grand père, qui demeure de « l'autre côté du grand lac, (voulant dire le « roi) toujours attentif au bonheur de tous ses « fidèles sujets, avoit, avec sa bonté ordi- « naire, envoyé les présens qui étoient devant « eux, à ses bons enfans les Indiens; qu'il « avoit envoyé des fusils, des haches et des mu- « nitions pour les jeunes gens, et des habits pour « les vieillards, les femmes et les enfans; qu'il « espéroit que les premiers n'emploieroient pas « les instrumens de guerre contre des ennemis, « mais seulement contre des animaux; qu'il « leur recommandoit d'avoir du respect pour « les vieillards, et de partager généreusement « avec eux les produits de leur chasse; qu'il « espéroit que le grand Esprit leur accorde- « roit de beaux jours, des nuits claires et une

« saison favorable pour chasser, et que lors-
« que l'année seroit révolue, il ne manque-
« roit pas, s'ils continuoient d'être ses bons
« enfans, de renouveler ses bontés à leur
« égard, en leur envoyant encore d'autres
« présens. »

Ce discours fut prononcé en anglais, mais chaque tribu avoit son interprète particulier qui lui en répétoit les paragraphes, les uns après les autres, et à la fin de chacun, les Indiens témoignoient leur satisfaction, par cette exclamation : hô ! hô ! Le discours achevé, les chefs eurent ordre de s'avancer, et furent conduits vers les poteaux qui portoient les noms de leurs tribus respectives, et on leur remit les présens qui leur étoient destinés. Ceux-ci, en les recevant, témoignèrent leur reconnoissance, puis sur un signal qu'ils firent à leurs guerriers, un nombre de jeunes gens sortirent de la foule, et, en moins de trois minutes, les présens furent enlevés et transportés à bord des canots qui les attendoient, et de là dans l'île et les villages adjacens. Les Indiens se conduisirent, dans cette occasion, avec le plus grand ordre et la plus grande décence : on n'entendit pas le plus léger murmure, il n'y eut pas le plus petit

différend entre eux pour le partage, et l'on n'observa pas le moindre symptôme de jalousie entre les différentes tribus, sur la nature et la qualité des présens échus à chacune d'elles. Chacun prit ce qui lui étoit destiné, et s'éloigna, sans proférer une seule parole.

Outre les présens dont je viens de parler, on en distribua d'une autre nature, et particulièrement en provisions, à certaines tribus qui étoient campées sur l'île de Bois-Blanc. Ces tribus faisoient partie de celles qui avoient été en guerre avec les Américains, dont les villages avoient été brûlés, les champs ravagés, et les provisions détruites par le général Wayne, et qui, privées de tout moyen de subsister, étoient venues, après la paix conclue, implorer l'assistance de leurs bons amis les Anglais. « Nos ennemis, dirent-ils, ont détruit nos villages et nos provisions; nos femmes et nos enfans sont sans nourriture; vous qui vous dites nos amis, faites voir que vous l'êtes réellement, et donnez-nous de quoi manger, jusqu'à ce que le soleil mûrisse nos moissons. Les agens du gouvernement s'empressèrent d'accueillir leur demande. Un magasin considérable fut bâti

sur l'île, et rempli de provisions, aux dépens du gouvernement. Deux fois par semaine, les commis allèrent régulièrement en faire la distribution, qui consistoit chaque fois, en trois barils de bœuf ou de porc salé, en trois autres de farine, de pois ou de féves, de maïs, et en deux bœufs. Les Indiens prenoient le tout, avec indifférence et sans aucun de ces témoignages de reconnoissance, qu'ils prodiguent lorsqu'ils reçoivent les autres présens ; leur air sembloit annoncer que cela leur étoit dû. Ils pensent qu'une nation ne doit pas hésiter à venir au secours d'une autre nation qui se trouve dans la détresse, et il faut leur rendre cette justice, que si leurs frères blancs, les Anglais, étoient, par quelque calamité imprévue, réduits à un pareil état, ils partageroient gaiement avec eux, jusqu'à leur dernier morceau.

Les présens distribués aux Indiens, y compris le salaire des employés dans ce département, coûtent au gouvernement environ cent mille livres sterling, par an. Lorsque nous nous emparâmes du Canada, cette dépense étoit beaucoup plus considérable: d'abord, parce que les Indiens étoient plus nombreux; ensuite, parce qu'il falloit gagner par des

dons beaucoup plus considérables qu'aujourd'hui, la bienveillance de quelques individus qui avoient de l'influence, et vaincre les fortes préventions que les Français leur avoient inspirées contre nous. Ces préventions étant heureusement détruites, et la plus heureuse harmonie étant établie entre eux et les habitans de nos frontières, des présens d'une valeur bien moindre que ceux qu'on leur distribue maintenant, suffiroient peut-être, pour entretenir la bonne intelligence qui règne entre eux et nous. Je ne croirois pourtant pas qu'il fût prudent de les diminuer, tant qu'il sera regardé, comme une chose possible, que la perte de leur amitié en dépend; et, en vérité, lorsque l'on se rappelle le nombre et la félicité des Indiens, avant l'époque où les Européens ont usurpé le territoire que la nature leur avoit donné; lorsque l'on considère combien de milliers sont morts dans les combats, victimes de notre ambition; combien de milliers de plus ont été empoisonnés par les liqueurs perfides que nous avons introduites parmi eux; lorsque l'on envisage combien de besoins artificiels nous avons inspiré au petit nombre de ces nations qui sont encore existantes, et combien les communications que nous

avons eues avec elles ont corrompu leurs mœurs ; lorsqu'enfin l'on se représente que dans cinquante ans, il n'existera plus aucune trace de ce peuple autrefois bon et vertueux, sur tout le territoire situé entre le Mississipi et la mer Atlantique, jadis habité par lui seul; au lieu de réduire les misérables présens et les bagatelles que nous avons rendus desirables et nécessaires aux Indiens, dans leur situation actuelle, nous devrions, au contraire, chercher les moyens de contribuer d'une manière plus libérale à leur soulagement et à leur bonheur.

Les présens sont en général des moyens très-efficaces de se concilier l'amitié des peuples qui ne sont pas civilisés; mais ils ne suffisent pas seuls pour garantir cette affection; il faut encore s'intéresser sincèrement à eux ; il faut s'associer avec eux; il faut les traiter en égaux, et, en quelque façon, adopter leurs mœurs et leurs usages. C'est en se conduisant de cette manière que les Français, lorsqu'ils prirent possession du Canada, surent gagner l'affection toute entière de ces peuples, et qu'ils acquirent un si grand ascendant sur leur esprit. Les plus vieux Indiens disent même qu'ils n'ont jamais été plus heureux

que lorsque les Français étoient maîtres du pays; et c'est une chose très-remarquable, dont j'ai parlé ailleurs, que si un Indien a faim, s'il est malade, s'il cherche un asile contre la tempête, c'est toujours à un ancien colon français qu'il s'adressera, jamais à un Anglais. Le gouvernement ne néglige rien pour faire sentir aux colons anglais la nécessité de traiter les Indiens avec attention et respect; et les colons font, de leur côté, tout ce qu'ils peuvent pour répondre aux intentions du gouvernement. Mais les Anglais n'ont encore pu réussir à leur persuader, ce que les Français ont fait avec tant de facilité, qu'ils ne sont pas d'une race d'hommes inférieure à celle de ces derniers; et c'est à cette circonstance qu'il faut en grande partie, attribuer la prédilection des Indiens pour ceux-ci. Quoi qu'il en soit, les trois nations sont ensemble sur un pied très-amical, et des Anglais établis sur les frontières m'ont assuré que s'ils avoient entre eux la moitié de la bonne-foi et de la bienveillance que les Indiens ont pour les blancs en général, ils vivroient très-heureux.

Le gouvernement des Etats-Unis a, jusqu'à présent pris fort peu de peine, et les habitans des frontières encore moins, pour

s'attirer la bienveillance des Indiens. Loin de les respecter, comme une nation indépendante, ils se sont conduits, à leur égard, en plusieurs occasions, de la manière la plus outrageante. Ils se sont en conséquence attiré, par leur conduite injuste autant qu'impolitique, toutes les calamités que l'on peut attendre d'un ennemi cruel et vindicatif : les assassinats nocturnes, les déprédations, les massacres et les incendies sont devenus fréquens. Les Américains pendant long-temps, n'osèrent sortir de leurs habitations. Ils passoient des nuits entières sous les armes, pour s'opposer à l'attaque des Indiens; ils craignoient d'aller chez leurs plus proches voisins, sans être armés, ou de s'éloigner seuls, en plein jour, à la distance de quelques milles. Les gazettes des États-Unis ont été remplies, dans le temps, des cruautés commises par les Indiens; des volumes entiers ne suffiroient pas pour en contenir les terribles détails.

On a dit dans les Etats-Unis, que des habitans des frontières anglaises avoient excité les Indiens à commettre ces atrocités, et l'on a accusé le gouvernement anglais de leur avoir distribué des tomahawks, des fusils et d'autres armes offensives. On ne peut nier que pendant

la guerre d'Amérique, les Indiens n'aient été excités par des présens et par d'autres moyens, à combattre les Américains; mais que depuis la paix on ait cherché à les aigrir et qu'on les ait favorisés contre le peuple des Etats-Unis, c'est une absurde calomnie. C'est à leur conduite et à leur conduite seule, que les Américains doivent attribuer la continuation de la guerre entre eux et les Indiens, après la conclusion du traité de paix. Au lieu de se réconcilier avec eux par des présens ou par des procédés généreux, ils ont conservé une attitude hostile ainsi qu'à leur égard. Ils les ont regardés, ils les regardent encore aujourd'hui, comme des bêtes sauvages dont il faut purger la terre; et sans cesse animés par ce sentiment d'avarice, et par cet esprit inquiet et turbulent dont j'ai eu si souvent occasion de parler, au lieu de rester paisibles sur leur territoire où ils ont encore des millions d'acres à défricher, mais qu'ils ne pourroient obtenir sans argent, ils ont dépassé leurs limites et ont envahi le territoire des Indiens, sans jamais demander leur consentement. Les Indiens, qui, de tous les peuples de l'univers, dont le territoire est peu proportionné

au nombre des individus, sont, le plus chatouilleux, peut-être, sur ce qui regarde leurs limites, ne se firent aucun scrupule d'attaquer, de piller et même d'assassiner ces usurpateurs toutes les fois qu'ils en trouvèrent l'occasion. Les Américains les tuèrent lorsqu'ils les rencontrèrent, avec autant de sang-froid qu'ils auroient tué un loup ou un ours. Les Indiens furent fréquemment repoussés et avec beaucoup de perte, dans leurs expéditions contre les habitans des frontières; mais leurs revers ne servirent qu'à les animer davantage, qu'à leur donner de nouvelles forces pour revenir avec plus de furie; et par une suite de ce caractère vindicatif trop connu, qui les porte à venger le sang par le sang, ils ne se contentèrent pas d'assassiner les familles entières de ceux qui avoient tué ou blessé quelques-uns de leurs chefs ou de leurs guerriers, mais souvent, ayant appaisé les mânes de leurs amis, ils dépassèrent à leur tour, leurs limites, et commirent les plus terribles déprédations sur les habitans paisibles et innocens des Etats-Unis, qui n'avoient aucunement participé à la mauvaise conduite de ceux qui avoient envahi leur territoire. S'il arrivoit qu'ils fussent encore repoussés

ou qu'ils perdissent quelques-uns des leurs, ils revenoient bientôt prendre leur revanche; et comme il étoit très-rare qu'ils se retirassent sans faire quelque perte, leurs excès acquéroient, chaque année un nouveau degré de fureur et de barbarie. L'attention du gouvernement se porta à la fin, sur la situation malheureuse des habitans des frontières, et le congrès prit la résolution de lever des forces aux dépens de la fédération, pour repousser l'ennemi.

Une armée fut par conséquent levée et réunie en 1790, et mise sous le commandement du général Saint-Clair. Sa force étoit de 1500 hommes disciplinés, mais qui ignoroient la manière de combattre les Indiens. Le général lui-même étoit un officier expérimenté, et très en état de conduire une armée contre des troupes réglées; mais comme on l'avoit prévu, et comme l'événement ne l'a que trop prouvé, il ne réunissoit pas les connoissances nécessaires pour entreprendre avec succès une pareille expédition.

Saint-Clair s'avança avec son armée sur le territoire Indien. Dans quelques escarmouches qui eurent lieu, les Indiens fuyoient devant lui, comme s'ils se fussent senti hors

d'état de résister à une force aussi considérable. Incapable de soupçonner les stratagêmes de l'ennemi rusé qu'il avoit à combattre, le général Américain poursuivit hardiment les Indiens, jusqu'à ce qu'enfin ayant été attiré fort avant sur leur territoire, il tomba dans une embuscade qu'ils lui avoient préparée, et où il fut attaqué de tous les côtés à-la-fois. Ses troupes furent mises en désordre, sans qu'il lui fût possible de les rallier. Les Indiens voyant la confusion s'emparer de ses gens, se jetèrent snr eux, et avec leurs tomahawks et leurs scalpels en firent une boucherie horrible. La majeure partie de l'armée resta sur le champ de bataille, et le plus grand nombre de ceux qui échappèrent au terrible scalpage, furent faits prisonniers. Le général Saint-Clair perdit en cette occasion tous ses canons, ses munitions, ses bagages et ses chevaux.

Un grand nombre de jeunes Canadiens, et particulièrement ceux qui étoient nés de femmes indiennes, combattirent, en cette occasion, à côté des Indiens, circonstance qui confirma les Américains dans l'opinion que les Anglais avoient excité, et aidé les Indiens dans cette guerre. Je peux attester avec

sécurité, d'après le témoignage de plusieurs jeunes gens qui ont combattu contre Saint-Clair, que c'est à l'insçu de leurs parens qu'ils ont été rejoindre les Indiens; qu'ils ont mis le plus grand mystère dans leur conduite, de crainte que le gouvernement ne les blâmât; et qu'en épousant la querelle des Indiens, ils étoient plus animés par le desir de secourir une nation qu'ils croyoient opprimée, que par aucun ancien ressentiment contre des hommes qu'ils avoient autrefois regardés comme des rebelles.

Comme les Indiens se trouvoient plus que suffisamment vengés par cette victoire remportée sur Saint-Clair, il est probable que si l'on avoit voulu tenter quelques négociations avec eux, on auroit pu obtenir la paix à des conditions faciles, et que si l'on eût respecté dans la suite la ligne de démarcation, cette paix eût été solide et durable; mais comme ces calculs pouvoient ne pas se réaliser, l'opinion qui vouloit que l'on ne parlât de paix qu'après la victoire, prévalut dans le congrès, et il fut résolu de lever une autre armée. Le congrès vota des sommes considérables, et trois mille hommes furent réunis dans un court espace de temps.

On eut cette fois-là la sagesse de n'enrôler dans cette armée que des hommes de la province de Kentoucky, et des autres parties des frontières, qui connoissoient la manière de combattre des Indiens, et l'on en composa un nombreux régiment de carabiniers (Riflemen). Le commandement de cette nouvelle armée fut donné au général Wayne. Ce général commença par introduire la plus sévère discipline parmi sa troupe; il la fit ensuite marcher vers les frontières; mais il la tint long-temps en mouvement, avant de pénétrer dans le territoire des Indiens, et avant d'adopter contre eux aucune mesure offensive. Il espéroit tirer deux grands avantages de cette temporisation: d'abord elle servoit à dissiper parmi ses gens, le souvenir de la dernière défaite, et ensuite elle lui donnoit le temps d'exercer ceux d'entre eux qui ignoroient la manière de combattre des Indiens; car il ne voyoit que ce moyen d'obtenir contre eux quelque succès. Lorsque son armée fut bien disciplinée et suffisamment exercée, il marcha en avant, mais ce fut encore avec les plus grandes précautions. Il fit rarement plus de douze milles en un jour. Sa marche étoit terminée tous les jours à midi, et il em-

ployoit l'après-dînée à faire des retranchemens autour de son camp, afin de prévenir toute surprise de la part de l'ennemi. Le camp, ainsi fortifié, n'étoit jamais totalement abandonné, qu'un autre camp n'eût été choisi, occupé et également fortifié, et il apportoit à toutes ces précautions, celle d'établir, à chaque distance de quarante milles, un poste militaire bien gardé, afin d'assurer à l'armée une retraite facile, dans le cas où elle auroit essuyé quelques revers. A mesure que le général Wayne avançoit sur le territoire ennemi, il envoyoit des partis détruire les villages indiens qui étoient à sa portée, et, dans ces occasions, il employoit les stratagêmes les mieux conçus. Ses soldats prenoient quelquefois le costume des Indiens, se barbouilloient le visage, etc., de manière à leur ressembler parfaitement. Ils se présentoient ainsi comme amis, et commettoient les plus terribles ravages. Il y eut de fréquentes escarmouches entre ses troupes et les Indiens, avec des succès divers, mais elles se terminoient plus fréquemment en faveur des Américains, parce que ceux-ci unissoient à la discipline et à la connoissance de l'art militaire les ruses et les stratagêmes de leurs adversaires.

Pendant

Pendant tout ce temps, les Indiens se retiroient comme ils avoient fait devant le général Saint-Clair; et le général Wayne, sans pouvoir les amener à une action décisive, les suivit jusqu'au Miami des lacs, ainsi appelé pour le distinguer d'une autre rivière de Miami qui se jette dans l'Ohio. C'est ici que s'établit cette correspondance curieuse relativement au fort Miami, que tous les papiers anglais et américains ont rapportée, qui attira au général Wayne des reproches très-amers de la part de plusieurs de ses compatriotes, et qui valut au général, alors colonel Campbell, des remercîmens publics de la part des négocians de Londres.

Le fort Miami, situé sur la rivière du même nom, fut construit, en 1793, par les Anglais. Il y avoit lieu de croire, dans ce temps-là, que les différens qui s'étoient élevés entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis ne se termineroient pas aussi heureusement qu'ils l'ont été depuis. Il est au moins incontestable que ce devoit être là l'opinion du gouvernement Anglais, qui, autrement, n'auroit pas fait construire un fort dans les limites même des Etats-Unis, et qui n'auroit pas, sans des motifs pressans, donné aux

Américains une cause aussi grande d'inquiétude, et un sujet aussi capable d'exciter leur indignation. Il paroît que le général Wayne n'avoit pas reçu de son gouvernement l'ordre positif de s'emparer de ce fort : mais il paroît aussi que s'il avoit pu l'enlever, d'un coup de main, et sans aucune perte, il étoit à-peu-près assuré de n'être pas désavoué, et même d'être applaudi par une grande partie de sa nation. La vanité étoit sa passion dominante. C'est elle qui lui inspira la conduite qu'il tint en cette occasion, et les moyens qu'il employa pour tâcher de se rendre maître du fort. Mais la réponse pleine de dignité et d'énergie que le colonel Campbell fit à la sommation qui lui fut faite de rendre le fort, parce qu'il étoit situé sur le territoire des Etats-Unis, convainquit bientôt le général Wayne que ce commandant ne se laisseroit pas ébranler par des représentations, ni intimider par des menaces, et que les deux cents hommes qui composoient sa garnison étoient bien déterminés à se défendre et à attendre de pied ferme les trois mille Américains qu'il commandoit, s'ils venoient les attaquer. Le principal corps de l'armée Américaine étoit alors campé à quatre milles

du fort ; mais un petit détachement étoit caché dans les bois , à une très-petite distance , prêt à se montrer au premier signal. Le général Wayne voyant que la sommation n'avoit pas produit l'effet qu'il en attendoit, oubliant le respect qu'il devoit à sa qualité de commandant en chef, et le caractère d'un vrai soldat, eut l'imprudence de s'avancer à cheval, presque sur les glacis du fort, et d'insulter, par les propos les plus grossiers et les plus injurieux , les soldats qui étoient alors de service. Je suppose que son objet, en se conduisant ainsi, étoit de provoquer la garnison , et de l'obliger à faire feu sur lui, afin d'avoir par-là un prétexte de prendre le fort d'assaut. Au reste , si tel étoit son plan, il fut entièrement déjoué par la prudence du colonel Campbell qui avoit donné à ses officiers et à ses soldats les ordres les plus précis de ne pas répondre un mot aux insultes qui leur étoient faites, et sur-tout de ne pas faire feu, à moins que le fort ne fût attaqué. Ainsi le colonel Campbell épargna l'effusion de beaucoup de sang, et détourna de dessus les deux nations, le fléau d'une guerre aussi terrible que la première.

La conduite que tint, en cette occasion,

et cette abstinence de toute espèce de nourriture n'influe en rien ni sur leur courage, ni sur leurs forces physiques, parce qu'ils sont, dès leur enfance, accoutumés à jeûner pendant plusieurs jours de suite. Le jour qui précéda celui où le général Wayne étoit attendu, cette cérémonie fut strictement observée, après quoi ils se placèrent en embuscade dans les bois et attendirent son armée. Cependant il ne vint pas le jour, qui, suivant les rapports de ceux qu'ils avoient envoyés pour épier ses mouvemens, devoit être celui de l'attaque; mais croyant qu'il viendroit le lendemain, ils n'abandonnèrent pas leur poste. Le jour suivant se passa encore sans qu'il parût; et comme ils ne pouvoient croire qu'il tardât encore plus de vingt-quatre heures, ils ne bougèrent pas. Le troisième jour il tomba une pluie d'orage; et d'un autre côté, ceux de leurs gens qu'ils avoient envoyés à la découverte, leur rapportèrent que, d'après les mouvemens de l'armée ennemie, il ne paroissoit pas qu'elle eût l'intention de marcher contre eux ce jour-là. La faim, d'ailleurs, les pressoit, n'ayant rien mangé depuis trois jours entiers. Toutes ces circonstances réunies les déterminèrent à prendre quelques rafraîchis-

semens, et comme ils ne soupçonnoient pas qu'ils pussent être attaqués, ils se mirent à manger avec sécurité.

Il faut observer qu'avant de se séparer, pour prendre leur repas, les Indiens s'étoient formés en trois corps qui devoient se porter vers un endroit où ils espéroient surprendre les Américains : c'est dans cette situation qu'ils furent eux-mêmes surpris par le général Wayne. Celui-ci ayant eu connoissance de leurs démarches, par ses éclaireurs, maintenant aussi rusés que ceux des Indiens, fit un mouvement, comme s'il avoit eu l'intention de se porter sur un autre lieu, afin de les mettre hors de leurs gardes ; puis il revint subitement sur ses pas, et les fit attaquer, par sa cavalerie légère, au moment où ils s'y attendoient le moins. Le désordre se mit bientôt parmi eux, et le désordre parmi les Indiens est toujours le précurseur d'une défaite. Ils s'enfuirent avec précipitation, après avoir fait une foible résistance. Lorsqu'après son expédition le général Wayne revint à Philadelphie, au commencement de l'année 1796, je lui fus présenté, et j'eus occasion de voir le plan de toutes ses campagnes contre les Indiens. Il nous fit les plus

pompeux détails de cette victoire, et il faut convenir que le plan qu'il nous fit voir ne pouvoit manquer d'exciter la surprise et l'admiration de tous les anciens officiers qui étoient présens. Les Indiens étoient représentés comme formant trois lignes placées les unes derrière les autres, et cherchant, après avoir soutenu avec fermeté l'attaque de l'armée américaine, à tourner ses flancs avec beaucoup d'adresse, lorsque se voyant eux-mêmes tournés par les chasseurs et par la cavalerie légère américaine, ils prirent précipitamment la fuite. Le général et ses officiers paroissoient persuadés que d'après la discipline et la régularité que les Indiens employèrent dans cette occasion, ils devoient avoir eu à leur tête des officiers Anglais instruits et expérimentés.

Mais voici une circonstance qui démontre la défectuosité de ce plan, c'est que pendant toute la durée de l'action (le général et ses aides-de-camp en sont eux-mêmes convenus), l'armée américaine n'aperçut pas cinquante Indiens; et tous ceux qui connoissent la manière de combattre de ceux-ci, savent qu'ils ne se présentent jamais au combat, en ordre de bataille, mais qu'ils se battent tou-

jours à couvert derrière des arbres ou des buissons, et de la manière la plus irrégulière. Les Anglais et les Français ont fait tout ce qu'ils ont pu, pour leur faire adopter leur tactique, mais ils n'ont jamais pu réussir à leur faire changer de système. C'est uniquement de cette manière, comme je l'ai appris de plusieurs officiers qui étoient présens à cette affaire, que les Indiens combattirent le général Wayne. Dès qu'ils eurent connoissance de l'armée américaine, chacun d'eux se plaça derrière un arbre, et lorsqu'ils firent leur retraite, ce fut toujours à couvert, n'abandonnant un arbre que pour se tapir derrière un autre. Ce fut aussi en les combattant suivant leur manière, ce fut en détachant des partis de troupes légères et de cavalerie, pour les tourner, et les débusquer de leurs tanières, que ce même général parvint à les mettre en déroute : car s'il les eut attaqués dans l'ordre de bataille tel qu'il est décrit dans son plan, il eût infailliblement éprouvé le sort de son prédécesseur, le général Saint-Clair, et celui du général Braddock, dans la guerre de 1756.

Trente ou quarante Indiens qui avoient été tués en fuyant d'un arbre à l'autre, furent

trouvés par les Américains sur le champ de bataille. Il est probable que leur perte fut beaucoup plus considérable, mais on n'a jamais pu la connoître avec exactitude, les Indiens ayant toujours gardé là-dessus un profond silence. Au reste cette circonstance est peu importante ; il suffit de savoir que le résultat du combat fut tel que les Indiens se déterminèrent à demander la paix. Le gouvernement des Etats-Unis nomma des chefs qui s'abouchèrent avec les leurs. On convint bientôt des préliminaires, et il fut conclu un traité de paix par lequel les Indiens abandonnèrent aux Américains une partie considérable de leur territoire.

La dernière et la plus importante des cérémonies observées par les Indiens, lorsqu'ils font la paix, est celle qui consiste à enterrer la hache de guerre. Lorsque les guerriers furent réunis pour cette cérémonie, un des chefs se leva et après avoir témoigné de vifs regrets sur la trop courte durée de la dernière paix conclue entre eux et les habitans des Etats-Unis, et après avoir exprimé le desir que celle-ci fût plus durable, il proposa d'arracher un grand chêne qui étoit devant eux, et d'enterrer la hache sous ses racines, afin qu'elle y demeurât dans

un éternel repos. Un autre chef dit que les arbres étoient exposés à être déracinés par les vents, qu'ils étoient au moins sujets à tomber de vieillesse, et que, desirant tous qu'une paix perpétuelle fût établie entre eux et leurs anciens ennemis, il croyoit qu'il valoit mieux enterrer la hache sous la haute montagne qui étoit derrière les bois. Un troisième chef se leva et parla ainsi à l'assemblée : « Quant à « moi, dit-il, je ne suis qu'un homme, je n'ai « pas la force du grand Esprit, pour arracher « les arbres des forêts, ni pour déplacer les « montagnes, afin d'y enterrer la hache de « guerre; mais je propose de la jeter au mi- « lieu de ce lac profond, où aucun mortel « ne pourra l'aller chercher, et où elle restera « ensevelie pour jamais. » Cette dernière proposition fut accueillie avec joie par l'assemblée, et la hache de guerre fut, en conséquence, jetée avec beaucoup de solennité au milieu du lac. Voici maintenant de quelle manière les Indiens cherchent à persuader, dans leur langage figuré, que la dernière paix qu'ils viennent de conclure sera perpétuelle. « Anciennement » disent-ils, « lorsque l'on enterroit la hache de guerre, « on se contentoit de la couvrir avec un peu

« de terre et des feuilles d'arbres ; mais « comme c'est une créature extrêmement in- « quiète et turbulente, elle trouvoit bientôt « les moyens de sortir de sa prison, et de « reparoître sur la terre, où elle ne manquoit « jamais d'occasionner beaucoup de troubles « entre nous et nos frères les blancs, et de ter- « rasser un grand nombre de braves gens; « mais aujourd'hui qu'elle est au fond du lac, « elle ne peut plus nous faire aucun mal, « parce qu'elle ne peut s'élever d'elle-même « jusqu'à la surface de l'eau, et que personne « ne peut l'aller chercher où elle est. » Je ne doute pas que cette paix ne soit en effet permanente, si les habitans des Etats-Unis en observent les conditions aussi religieusement que les Indiens ; mais il n'est pas besoin d'une grande sagacité pour prédire que le contraire arrivera, et que la hache de guerre sera encore une fois reprise. En voici la preuve : quelque temps avant notre passage à Malden il étoit arrivé des émissaires de la part des Indiens des pays méridionaux pour sonder les dispositions de ceux qui habitent les bords du lac, et pour savoir s'ils seroient disposés à recommencer les hostilités. Ces symptômes de guerre ne paroîtront point étonnans, lors-

que l'on saura que les commissaires qui furent envoyés par le gouvernement fédéral, dans l'état de Tenessy, pour faire exécuter le traité, et pour tracer les limites de cet état en particulier, rapportèrent, à leur retour, que plus de cinq mille Américains avoient, sans aucun égard pour le traité conclu dernièrement avec les Indiens, franchi la ligne de démarcation, et s'étoient établis sur leur territoire. Ils ajoutèrent que ces hommes n'avoient écouté aucune de leurs représentations, et qu'ils croyoient qu'il seroit très-difficile de les forcer à rentrer dans leurs limites (1).

Une grande partie des Américains qui se sont établis dans les parties les plus reculées des Etats-Unis, sont, d'après tout ce que j'ai ouï dire, infiniment plus sauvages que les Indiens eux-mêmes. Il n'est pas rare de voir suspendus à leur cheminée, ou attachés à la porte de leurs maisons, comme les oreilles ou la queue d'un renard, les crânes des Indiens qu'ils ont tués; et j'ai lu, dans une infinité d'écrits publiés en Amé-

(1) Ce rapport a paru en substance dans un extrait de lettre datée de Lexington dans le Kentoucky, que j'ai lu, et qui a été publié dans plusieurs gazettes américaines.

rique, que des individus avoient écorché des Indiens, et employé leur peau comme celle d'une bête sauvage, aux usages auxquels elle peut être propre. Ces hommes n'estiment guères plus un Indien, qu'une bête voracc et dangereuse, sans ame et sans raison, et que l'on doit détruire par-tout où on la trouve. Les hommes les plus instruits et les plus raisonnables, ne sont pas exempts des préjugés les plus honteux envers ces infortunés, préjugés qu'ils cherchent à défendre par les argumens les plus contraires à la justice, et à l'humanité. « L'Indien, disent-ils, qui n'a aucune idée, ou du moins, qui n'a aucune inclination pour l'agriculture, a besoin de mille arpens de terre pour se nourrir, lui et toute sa famille, tandis que cent arpens nous suffisent pour nous et nos enfans. Pourquoi donc souffririons-nous que des sauvages, qui n'ont aucune notion des arts ni des manufactures, qui n'ont jamais fait aucun progrès dans les sciences, qui n'ont rien inventé d'utile à l'espèce humaine, embarrassent la terre où nous sommes. »

Voici comment s'exprime M. Imlay, en parlant de la destinée probable des Indiens

qui habitent les parties sud-ouest de l'Amérique : « Les établissemens qui se font actuellement dans la haute Georgie, les tiendront (les Indiens) en respect de ce côté. Les établissemens de French-Broad, appuyés par ceux d'Holston, n'ont rien à craindre d'eux, et ceux de Cumberland sont trop puissans pour avoir quelque chose à redouter de leur part. Les Espagnols sont en possession des deux Florides, et y resteront probablement aussi long-temps qu'ils se comporteront à notre égard avec modération et avec civilité : ils possèdent également le district des Natchez, qui s'étendra bientôt jusqu'aux limites méridionales du Cumberland, de sorte que, dans quelques années, ils seront (les Indiens) complettement enveloppés. Nous (les habitans des Etats-Unis) continuerons d'empiéter sur eux, par trois côtés à-la-fois, et nous les contraindrons de vivre dans un état plus sociable, et d'adopter nos usages, ou de passer sur la rive occidentale du Mississipi. »

Oh, Américains ! comment voulez-vous que nous admirions votre justice et votre amour pour la liberté, lorsque vous parlez

sans cesse de contrainte et d'envahissement? Quelle idée peut-on avoir de votre modération, en vous voyant courir après de nouvelles possessions, lorsque vous avez sur votre territoire des millions d'arpens qui ne sont pas occupés ? Que penser de votre respect pour les droits de la nature humaine, lorsque vous vous obstinez à vouloir expulser ces malheureux Indiens de la terre où reposent les cendres de leurs ancêtres, terre plus précieuse pour eux que vos cœurs froids ne peuvent l'imaginer ; lorsque nous vous voyons enfin exercer la plus cruelle tyrannie sur ces pauvres Africains, parce que la nature leur a donné une couleur différente de la vôtre ?

Ce qui rend la conduite des Américains envers les Indiens encore plus déraisonnable et plus injuste, c'est qu'ils n'ont pas besoin d'employer des moyens violens pour les détruire ; c'est que l'espèce diminue tous les jours dans une progression étonnante; c'est que, dans l'ordre naturel des choses, il n'existera pas une seule tribu de ce peuple infortuné, dans la partie occidentale de l'Amérique, à l'époque très-prochaine où les blancs du pays seront assez nombreux

pour donner à la terre une valeur double de celle qu'elle a actuellement, dans un rayon de dix milles de Philadelphie ou de New-York. Cela est si vrai, que, même au Canada, où les Indiens sont traités avec plus de modération, et même avec une grande douceur, leur nombre diminue avec une rapidité dont aucun peuple n'a donné l'exemple avant eux; en sorte qu'il est très-probable que, dans cinquante ans, il n'existera pas un seul Indien entre Québec et Détroit, excepté peut-être un très-petit nombre, qui mène une vie domestique et tranquille, dans le village de Lorette, près de Québec, et dans quelques autres endroits du bas Canada.

C'est un fait bien connu, qu'avant que les Européens eussent paru dans l'Amérique septentrionale, les progrès de la population, parmi les Indiens, étoient très-lents, comme ils le sont encore aujourd'hui parmi ceux qui n'ont eu aucune relation avec les blancs. On en donne plusieurs raisons: d'abord on dit que l'Indien est d'un tempérament très-froid, qu'il est moins ardent que l'Européen auprès des femmes, et que les organes de la génération sont chez lui très-inférieurs à

ceux

ceux des blancs. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans tout cela. Il est certain qu'à Philadelphie et dans les autres grandes villes de l'Amérique, qu'ils ont coutume de fréquenter, leur continence a passé en proverbe, quoiqu'ils aient en général une prédilection pour les femmes blanches et qu'ils aient souvent l'occasion de satisfaire leur inclination. Il est encore vrai qu'il est sans exemple, du moins je n'en connois aucun, qu'ils aient jamais fait aucune violence à une femme blanche tombée prisonnière entre leurs mains, et ils ont sûrement enlevé de superbes femmes, des habitations situées sur les frontières. Mais qu'ils n'aient pas reçu du créateur des moyens suffisans pour propager leur espèce, c'est ce dont on peut raisonnablement douter, parce que cela est contraire à tout ce que l'on a observé dans le règne animal ou végétal. On pourroit avec plus de justice attribuer la lenteur de leurs progrès dans la population, à la conduite de leurs femmes. L'usage pernicieux où elles sont de se prostituer dès l'âge le plus tendre, ne peut manquer, selon moi, de corrompre les humeurs et de contribuer à leur stérilité. Que l'on ajoute à cela qu'elles allaitent

leurs enfans pendant plusieurs années de suite, temps pendant lequel elles n'ont aucun commerce avec leurs maris, du moins, dans un grand nombre de tribus. Enfin on les accuse de faire usage, lorsqu'elles sont enceintes, et qu'elles sont obligées de suivre leurs maris à la chasse et de camper avec eux dans les bois, de certaines simples dont elles connoissent la vertu spécifique, et avec lesquelles elles se font avorter, pour se dégager des embarras de la grossesse.

Si une ou plusieurs de ces causes ont pu retarder les progrès de la population parmi les Indiens, avant l'arrivée des Européens sur le continent de l'Amérique, il n'y a pas de doute que l'introduction des liqueurs spiritueuses, qui en a été la suite, et dont les hommes, comme les femmes font un usage immodéré, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, a dû non-seulement y apporter de nouveaux obstacles, mais même opérer une grande diminution dans leur nombre. Les fièvres intermittentes, et plusieurs autres maladies occasionnées soit par une altération dans le climat, soit par l'usage des breuvages empoisonnés, introduit parmi eux par les blancs, ont dû, en outre, contribuer d'une manière sensible à

leur réduction, depuis quelques années. Les Sahwnese, une des tribus les plus guerrières, ont été réduits à moitié par les maladies. Il est encore bien d'autres causes auxquelles on peut attribuer le décroissement de la population des Indiens, mais il est inutile de les détailler ici. Il est incontestable que depuis deux siècles leur nombre a diminué à mesure que celui des blancs a augmenté, et, comme ils sont trop attachés à leurs anciennes habitudes, pour espérer que de long-temps ils changent leur manière de vivre, il faut nécessairement que leur population continue de décroître dans la même proportion.

CHAPITRE XXXV.

Qualités corporelles, mœurs et coutumes des Indiens. — Anecdotes.

L'OBJET qui m'occupera le premier, en traitant de ce qui concerne les Indiens, est la couleur de leur peau, couleur qui, en général, est celle du cuivre, et constitue la différence la plus sensible entre eux et nous. Ils diffèrent aussi, les uns à l'égard des autres,

d'une manière bien plus frappante encore. Quelques-uns, dans les veines desquels il ne doit couler d'autre sang que du sang indien, n'ont pas le teint plus sombre que les naturels du midi de la France ou de l'Espagne; d'autres, au contraire, sont presque aussi noirs que des nègres. Plusieurs personnes, mais notamment quelques-uns des missionnaires français, les plus respectables, et qui ont résidé quelque temps parmi les Indiens, prétendent que leur couleur naturelle ne diffère pas de la nôtre, et qu'elle ne se rembrunit que par l'effet réitéré de la coutume qu'ils ont de se frotter fréquemment tout le corps avec des substances onctueuses, et de s'exposer très-souvent à la fumée du feu, et aux rayons brûlans du soleil. Mais quoiqu'il soit certain qu'ils aiment fort d'avoir le teint sombre, quoique, dès leur plus tendre jeunesse, ils emploient tout pour se le rendre plus foncé, et que plusieurs d'entre eux parviennent avec le temps, à altérer considérablement leur couleur naturelle, quoiqu'enfin il soit également certain qu'à l'instant de leur naissance, ils sont à cet égard, presque semblables à nous, il ne m'en paroît pas moins évident qu'ils doivent, la plupart, à la nature, les

différentes nuances qui les distinguent. Je me suis formé cette opinion, après avoir observé que les enfans, nés de parens dont le teint est obscur, l'ont aussi. Nekig, c'est-à-dire, le petit Otter, chef célèbre des Ottoways, dont le village est situé sur la rivière du Détroit, et avec qui j'ai été intimement lié, a la peau peu différente de celle d'un Africain; et ses enfans, qui lui ressemblent parfaitement, sont aussi noirs que lui. Quoique les Indiens soient blancs, en venant au monde, il ne faut pas en conclure qu'ils le seroient toujours, si les mères ne les frottoient pas avec de la graisse, des herbes, etc. L'on sait que les nègres ne sont pas parfaitement noirs, à leur naissance, ni même quelques mois après, mais qu'ils n'acquièrent leur couleur de jais, que par degrés, et à mesure qu'ils sont exposés à l'air et au soleil. Il en est d'eux, de même que des plantes, qui à peine sorties de terre, deviennent d'un vert pâle, puis d'un vert sombre, de blanches qu'elles étoient auparavant.

Quoique dans un des chapitres précédens, j'aie fait observer que les Mississaguis, qui vivent aux environs du lac Ontario, ont la peau beaucoup plus foncée que les Indiens

de toute autre tribu que j'aie rencontrée ; je ne pense pas, néanmoins, que les différentes nuances, que l'on peut remarquer parmi les Indiens, appartiennent autant aux tribus particulières qu'aux familles : car parmi ces mêmes Mississaguis, j'ai vu plusieurs hommes, qui comparativement avoient le teint fort clair. A juger des Creeks, des Cherokees et des autres Indiens méridionaux, d'après ceux que j'ai trouvés à Philadelphie, et en d'autres villes des Etats-Unis, où, soit guidés par leurs affaires, soit attirés par la curiosité, ils venoient en troupes assez considérables, il me sembla que leur peau avoit une teinte plus rouge, et, si l'on veut me passer l'expression, plus chaude de couleur, que celle des Indiens, qui vivent dans les environs des lacs. Il me parut aussi qu'il y avoit moins de nuances différentes entre eux, qu'entre les derniers.

Les femmes Indiennes, en général, sont aussi moins dissemblables par la couleur que les hommes. Je ne me souviens pas d'en avoir vue une seule, dont la peau fût plus sombre que ce qu'on peut appeler couleur de cuivre sale.

Les Indiens ont tous les cheveux longs, droits,

roides et noirs. Leurs yeux sont noirs aussi, et plutôt petits que grands. Généralement ils ont la pommette des joues élevée, le nez petit, pointu et presque aquilin. Leurs dents sont très-belles, et leur haleine est aussi douce que celle de quelque créature humaine que ce soit. Les hommes en général, sont très-bien faits. Il est très-rare de rencontrer quelqu'un de difforme parmi eux. Ils sont très-droits et présentent une poitrine large et pleine. Leur démarche est assurée et fière. Plusieurs même ont un port rempli de dignité. L'on en trouve très-peu d'une taille au-dessous de la moyenne, et nul n'est surchargé d'embonpoint. Il y en a, qui sont, à-la-fois, très-grands, très-robustes, très-bien proportionnés; mais la plupart sont d'une forme déliée. Ils ont ordinairement, la jambe, le bras et la main, extrêmement bien faits; et plusieurs d'entr'eux passeroient pour de très-beaux hommes en tout pays du monde.

Les femmes, au contraire, sont presque toutes au-dessous de la moyenne taille. Elles ont la pommette des joues, plus élevée que les hommes. Leur port est très-désagréable. Elles marchent de côté et les pieds en dedans.

A mesure qu'elles avancent en âge, elles deviennent massives et très-grasses. Je n'ai jamais vu une Indienne, de l'âge de trente ans, dont les yeux ne fussent caves, le front sillonné, la peau lâche et ridée, et dont tout l'extérieur enfin ne fût des plus repoussans. Néanmoins, dans la jeunesse, elles sont en tout point, très-jolies, pour ne pas dire même très-séduisantes. Sans en être témoin, l'on ne s'imagineroit pas qu'un petit nombre d'années de plus, pût opérer un tel changement en elles. La cause en doit être attribuée aux travaux excessifs, dont les hommes les accablent, une fois qu'elles sont parvenues à certain âge, à ce qu'elles sont très-souvent exposées aux rayons brûlans du soleil, et à la fumée, mais pardessus tout, à l'usage où elles ont de se prostituer de très-bonne heure.

Quoique les Indiens aient la tête extrêmement garnie de cheveux, ils n'ont aucun autre poil sur le corps. Les vieillards seulement ont une barbe des plus claires, et absolument comme quelques femmes d'un âge avancé, en Europe. Les uns croient que la nature a, de la sorte, créé les Indiens. D'autres pensent que c'est une dépilation très-soignée, qui produit cette particularité. Il est bien connu que

les Indiens ont un grand dégoût pour les poils, et que les hommes, qui ont le plus de soin de leur personne parmi eux, s'arrachent non-seulement les sourcils et les cils, mais encore les cheveux, excepté derrière la couronne de la tête, où ils en laissent croître une longue touffe. Quant à moi, d'après tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu, je suis absolument convaincu que si les Indiens quittoient la coutume de se dépiler, ils auroient de la barbe et du poil sur les mêmes parties du corps que les blancs. Je pense néanmoins, qu'ils les auroient moins épais et plus fins, quoiqu'ils aient la chevelure bien plus fournie que nous. Le peu de barbe, que l'on voit sur la figure des vieillards, n'y reste que par l'effet d'une négligence ordinaire dans un âge avancé.

Pour se dépiler, les Indiens, qui ont communication avec quelque marchand, se servent d'un tire-bourre de fil d'archal élastique. L'on applique de très-près cet instrument, dans son état ordinaire, à l'endroit où croît le poil que l'on veut enlever. On le comprime ensuite avec l'index et le pouce. Un grand nombre de poils sont saisis à-la-fois, entre les tours de la spirale, puis levant

tout-à-coup le tire-bourre, l'on arrache ainsi tous ces poils par la racine. Une vieille femme, au moyen d'un pareil instrument, priveroit, en quelques minutes, un Européen de sa barbe; et il ne faudroit que l'appliquer légérement au menton, deux ou trois fois l'année, pour en avoir la peau très-lisse. Un très-grand nombre de blancs, qui habitent dans les environs des rivières de Malden et de Détroit, paroissent aussi peu redevables à la nature, que les Indiens, pour la barbe, par suite de cette opération, très-douloureuse, il est vrai, mais bientôt terminée. Lorsque l'on considère combien par-là on épargne de temps, et l'on évite d'embarras, on s'étonne qu'un plus grand nombre d'hommes n'aient pas recours à ce moyen.

L'enlèvement de la longue touffe de cheveux et de la peau sur laquelle elle croît, constitue l'opération du scalpel. Lorsque c'est un guerrier expérimenté qui la fait, il ne détache jamais qu'un morceau de la largeur d'un écu. (1) Les Indiens ornent leur touffe

(1) « Les Indiens sont singulièrement experts et adroits dans cette opération cruelle, » dit Carver. (Voyages dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale, pendant les années 1766, 1767 et 1768.) « Ils sai-

avec des grains de verre, des colifichets d'argent et, dans les grandes occasions, avec des plumes. Les femmes laissent croître toute leur chevelure, et se piquent de l'avoir aussi longue qu'il est possible. Ordinairement elles la portent, très-adroitement tressée par derrière, et séparée en deux sur le front. Quand elles veulent être plus parées que de coutume, elles tracent, sur cette petite partie de la peau, où se forme la séparation, une ligne rouge qui contraste agréablement avec le noir de jais de leurs cheveux.

Les Indiens qui commercent avec les Anglais et les Américains, tous ceux aussi qui habitent dans le voisinage et à l'est du Mississipi, et dans les environs des grands lacs, situés au nord-ouest, ont quitté l'usage des

sissent la tête de leur ennemi mort et sans connoissance; et plaçant un de leurs pieds sur le cou, ils entortillent leur main gauche dans les cheveux, par ce moyen ayant étendu la peau qui couvre le sommet de la tête, ils tirent de la main droite leur couteau à scalper, qu'ils ont soin de tenir toujours en très-bon état; et en peu de coups de cet instrument, ils cernent la peau, et l'enlèvent avec la chevelure. Ils sont si expéditifs que l'opération dure à peine un peu plus d'une minute. Ces chevelures sont gardées par eux comme des monumens de leur valeur et de leur vengeance ». (*Note du traducteur.*)

fourrures et des peaux pour vêtemens, excepté pour leurs moccassins (leurs souliers), et quelquefois pour leurs bas, parce qu'ils trouvent bien plus d'avantage à les échanger contre des couvertures et des vêtemens de laine, qu'ils considèrent comme bien plus agréables et bien plus commodes. Les moccassins sont faits de peau de daim, d'élan, ou de buffle, que l'on dépouille ordinairement de ses poils, et que l'on rend d'un brun plus foncé, en l'exposant à la fumée. Chaque soulier de cette espèce est formé d'une seule pièce de cuir, avec une couture depuis l'orteil jusqu'au cou-de-pied, et une autre derrière, comme pour un de nos souliers ordinaires. Au moyen d'une courroie de cuir aussi, on lie le moccassin précisément au-dessous de la cheville, ce qui suffit pour le fixer fortement au pied. Autour de l'entrée on laisse une oreille, de la hauteur d'un ou deux pouces, et qui retombe sur la courroie avec laquelle est attachée le soulier. Cette oreille, et les bords de la couture, sont assez élégamment brodés de tuyaux de porc-épics (1) et de grains de verre. Si le moccassin

(1) Ne sont-ce pas plutôt des tuyaux de coendou, de cet animal assez semblable au porc-épic, mais qui, selon

est pour un homme, l'oreille est bordée d'aiguillettes de cuivre ou d'étain, et remplie de poils rouges ; si c'est pour une femme, il est garni de rubans. Ces ornemens étant très-coûteux, et le cuir s'usant très-vîte, les souliers, ainsi décorés, ne servent qu'avec les habits de cérémonie. Ceux de cuir, tout unis, suffisent pour l'usage journalier. Plusieurs blancs, voisins des frontières des Indiens, portent aussi des moccassins; mais quelqu'un, qui n'en a pas l'habitude, ne peut, sans une peine extrême, s'en servir sur un terrain raboteux. Le cuir en étant très-mou, chaque inégalité de la surface, se fait sentir; mais rien n'est plus agréable à la maison, que cette chaussure. Les Indiens n'en ont pas d'autre.

Au-dessus du moccassin, ils mettent tous

Buffon, en diffère par la conformation, par les habitudes naturelles, et par l'opposition des climats qu'ils habitent. Les sauvages du Canada teignent en rouge, en noir, en jaune, les piquans du coendou, qu'ils refendent fort artistement. Ils en brodent des corbeilles, des bracelets et des ceintures de cuir. Ces broderies sont souvent très-bien faites, et ont l'avantage d'être plus durables que nos broderies de soie, et même que nos broderies d'or et d'argent.

(*Note du traducteur.*)

des espèces de bas, qui remontent depuis le cou-de-pied, jusqu'à mi-cuisse. Ces bas sont ordinairement faits d'une étoffe écarlate ou bleue, et disposés de manière à coller comme des pantalons modernes. Mais les bords de l'étoffe, attachée à la couture, au lieu d'être en dedans, sont en dehors, et ornés de grains de verre et de rubans, etc., quand ils sont destinés à servir de parure. Les jeunes guerriers aiment, à tel point, que leurs pantalons joignent bien, qu'ils se les font coudre sur les jambes et les cuisses, de manière qu'il leur est impossible de les ôter, et qu'ils les portent jusqu'à ce qu'ils tombent en pièces. Ces pantalons sont tenus, au moyen de deux cordons, qui montant séparément le long du côté extérieur de la cuisse, sont assujettis par un troisième, qui fait le tour des reins. Ce sont les Squaws, (les femmes Indiennes) qui font les vêtemens, et elles s'en acquittent fort adroitement.

Les Indiens portent encore autour des reins un autre cordon, auquel sont suspendus deux petits tabliers, de la grandeur d'un peu plus d'un pied carré, et tombant l'un devant, l'autre derrière. En dessous, est placé, entre les cuisses, un morceau d'étoffe, formant une

sorte de bandage. Les Squaws emploient aussi toute leur adresse, à orner ces tabliers, avec des grains de verre, des rubans, etc.

Les moccassins, les pantalons, ou bas, les espèces de culottes dont on vient de parler, une ceinture à laquelle est suspendue la poche qui contient le tabac, et à laquelle pend aussi le couteau ou scalpel, composent tout l'habillement des Indiens qui entrent en campagne. Lorsqu'il fait chaud, ils ne portent rien de plus, mais quand il fait froid, ou quand ils se sont parés, pour visiter leurs amis, ils ont une chemise courte, très-lâche aux poignets et au cou. Cette chemise est ordinairement d'une toile de coton grossière et peinte, ou de quelque calico (1) de couleurs vives et tranchantes, et assez semblable à celui dont on se sert pour les courtes-pointes et les rideaux, dans une auberge en Angleterre; au-dessus de la chemise, les Indiens portent, ou une couverture, espèce de manteau d'une seule pièce d'étoffe, extrêmement large, ou bien une sorte d'habit fort ample, qui ne ressemble pas mal à une redingotte ordinaire.

(1) Sorte de toile des Indes.

Le premier de ces vêtemens est le plus en usage. On en lie une extrémité autour des reins, avec une ceinture, puis, ramenant le reste sur les épaules, on le rattache sur la poitrine, avec une brochette, ou bien l'on en tient les coins réunis, dans la main gauche. On s'imagineroit que cette dernière méthode, privant en grande partie de l'usage d'une main, doit être des plus incommodes; et, cependant, c'est celle qui est le plus généralement adoptée, même pour chasser dans les forêts. Quand ils portent un fusil, les Indiens ont soin d'avoir toujours le bras droit libre; alors ils jettent la couverture sur l'épaule gauche.

Les vêtemens des femmes diffèrent peu de ceux des hommes. Comme eux, elles portent des moccassins, des pantalons, des chemises courtes et lâches, et elles jettent aussi sur leurs épaules, une couverture, ou une pièce d'étoffe fort large, mais plus généralement celle-ci. Elles ne l'attachent point autour des reins, mais elles la laissent retomber assez bas pour leur couvrir les jambes. Elles portent un petit jupon d'étoffe, qui est très-étroit, et leur descend jusqu'aux genoux. Les étoffes vertes ou bleues, d'une teinte

teinte sombre, obtiennent la préférence sur celles de toutes les autres couleurs. Il y a quelques hommes, cependant, qui sont passionnés pour l'écarlate.

Quand il fait chaud, les femmes paroissent, dans les villages, sans autre vêtement que le jupon et la chemise. Elles attachent ordinairement celle-ci autour du cou, avec une brochette. Lorsqu'elles sont parées, elles la portent aussi, et alors elle est entièrement couverte de petites plaques d'argent, de la forme d'une pièce de six sous. Elles chargent, en outre, d'une grande quantité de rubans de diverses couleurs, leurs cheveux de derrière la tête, qu'elles laissent tomber jusqu'à leurs talons. J'ai vu une jeune personne, qui avoit eu beaucoup d'amans, se présenter à la danse, la chevelure ornée de rubans, dont le prix se montoit à plus de cinq guinées.

Les Indiennes, quand elles peuvent s'en procurer, portent aux oreilles et aux poignets, des anneaux d'argent. Ceux des oreilles sont en général très-petits; mais le le nombre en est illimité. Pour les faire entrer, elles se percent l'oreille de plusieurs petits trous, et quelquefois même tout

l'ourlet. Les hommes portent aussi des pendans d'oreilles, mais tout différens de ceux des femmes; ce sont des pièces d'argent, rondes, minces et plates, à-peu-près de la grosseur d'un dollar, et percées à jour, de différentes figures. D'autres, de même largeur, sont de forme triangulaire. Quelques tribus apportent un grand soin dans le choix de cette sorte d'ornement, et n'en porteroient pas d'une autre que celle qu'ils ont adoptée. Au lieu de se percer l'oreille, les hommes en fendent le bord, du haut jusqu'en bas, et lorsque la plaie est sèche, ils font descendre le plus possible, avec des poids pesans, cette peau ainsi séparée. Quelques-uns d'entr'eux exécutent cette opération, avec tant d'habileté, qu'ils parviennent à donner à leurs oreilles, la forme d'un arc, qui tombe sur leurs épaules, et à chaque bout duquel pendent leurs larges anneaux, qui jouent sur leur poitrine. Pour empêcher que cette peau, si tendue ne se déchire, ils la soutiennent avec du fil d'archal. J'ai remarqué, cependant, qu'à peine, sur six hommes, il y en avoit un seul, dont les oreilles fussent entières. Le moindre mouvement faisant rompre la peau, il se-

roit très-étonnant qu'ils pussent les conserver dans l'état qu'ils les desireroient, eux à qui les excès de la boisson occasionnent continuellement des querelles, et qui se trouvent si souvent engagés dans des bois épais et fourrés, où ils sont occupés à poursuivre le gibier.

Quelques hommes suspendent aussi des pendans à leur nez; mais cette mode est bien moins commune que celle des anneaux d'oreilles. Les chefs et les principaux guerriers portent sur la poitrine des plaques d'argent, des coquilles de mer, etc. Ils aiment extrêmement aussi les hausse-cols d'argent; et le gouvernement en joint toujours quelques-uns aux présens qu'il leur fait. Les hommes ont encore un autre ornement, qui consiste en une large boucle d'argent, ou un bracelet de même métal, attaché avec une touffe de poils, que l'on a coupés au genou d'un buffle, et que l'on a teints en écarlate. Cet ornement, qui est une marque d'honneur, se place au-dessus du poignet, et nul ne peut s'en décorer, sans s'être signalé sur le champ de bataille. Les ornemens d'argent sont préférés à ceux de tout autre métal.

Les Indiens se peignent non-seulement,

quand ils vont à la guerre, mais encore lorsqu'ils veulent se parer. Le rouge et le noir sont leurs couleurs favorites, et ils se barbouillent de la manière la plus bizarre. J'en ai vu quelques-uns, qui avoient le visage entièrement couvert de noir, à l'exception, cependant, d'une tache ronde, et de couleur rouge qui renfermoit la lèvre supérieure et le nez. D'autres, que je rencontrai aussi, s'étoient noirci toute la tête, excepté une petite partie de l'oreille, qui étoit peinte en rouge. La mode la plus générale est de se couvrir de charbon, toute la figure, puis de se mouiller les ongles et de tirer des lignes parallèles, mais ondoyantes, sur les joues. Les Indiens portent toujours avec eux un petit miroir, afin de pouvoir mieux disposer leurs couleurs. Quand ils vont à la guerre, ils se frottent de graisse, après avoir coloré leur peau, de manière ou d'autre, et ils s'attachent sur-tout à se rendre aussi horribles qu'ils le peuvent. Ils se couvrent tout le corps de rouge, de noir et de blanc, et ressemblent plus à des diables qu'à des créatures humaines. Différentes tribus ont différentes méthodes de se peindre.

Qnoique les Indiens passent beaucoup de temps à leur toilette, ils ne prennent cependant

aucune peine à embellir leurs habitations, qui vraiment sont des plus misérables. Quelques-unes sont construites avec des souches, et à-peu-près de la même manière que les maisons ordinaires des Etats-Unis: mais la plupart sont plus mobiles et faites avec de l'écorce. Le bouleau donne aux Indiens celle qu'ils préfèrent à toute autre. Ils l'emploient toujours par-tout où croît cet arbre; mais dans les lieux où il est rare, ils ont recours à l'orme. Ils sont si adroits à dépouiller un arbre, que souvent ils en enlèvent, d'une seule pièce, toute l'écorce. La charpente de leurs huttes consiste en des poutres déliées, sur lesquelles ils fixent les morceaux d'écorce avec des filamens de jeunes arbres. Si l'ouvrage est bien fait, une telle demeure met parfaitement à l'abri des injures de l'air. On donne aux huttes diverses formes. Quelques-unes ont de chaque côté, des murs ou parois, des portes, et une ouverture, pratiquée au milieu du toit, pour laisser échapper la fumée. D'autres sont ouvertes d'un côté, et ne font que de mauvais hangars. Lorsque l'on en construit de cette dernière forme, on les dispose ordinairement, quatre à quatre, le côté ouvert donnant dans l'intérieur du

carré, au milieu duquel on allume un feu, qui sert en commun. Ces huttes sont très-agréables en été, mais il est cruel de les habiter dans la partie la plus rigoureuse de l'hiver. On voit aussi des huttes indiennes, de forme conique. Les Nandowessies, selon M. Carver, vivent sous des tentes de peaux de bêtes. J'ai vu dans l'île de Bois-Blanc, plusieurs familles d'Indiens, qui en avoient de toile, qu'ils avoient enlevées à l'armée du général Saint-Clair. Plusieurs nations indiennes n'ont aucune résidence fixe. Elles se transportent d'un lieu à l'autre, et dans la saison de la chasse, elles forment des camps dont les huttes peuvent à peine garantir de la neige ou de la pluie. La chasse commence ordinairement à la chûte des feuilles, et finit à la fonte des neiges.

Dans le fort de l'hiver, les Indiens se construisent des huttes avec la neige même, lorsque la gelée l'a rendue solide, et celle qui forme le toit, est soutenue par une claie. Une habitation de cette sorte est préférable à toute autre dans cette saison. Elle met parfaitement à l'abri du vent; et un lit de neige n'est point du tout désagréable. Pour accoutumer les soldats à camper de cette manière, le dernier gouverneur de Québec envoyoit

régulièrement une partie des troupes passer le mois de février dans les forêts. On plaçoit de jeunes officiers à la tête du détachement, auquel on joignoit deux ou trois personnes au fait de la construction des huttes, et sans le secours desquelles plusieurs individus auroient péri de froid. Ainsi campé, l'on a soin de ne dormir que les pieds tournés vers le feu. Les Indiens en font toujours de même. Pendant l'été, plusieurs d'entre eux se couchent, dans leurs huttes, sur des bancs d'écorce, élevés de deux à quatre pieds au-dessus de terre.

Les Indiens n'ont que très-peu d'ustensiles. Une ou deux chaudières de cuivre ou de fer, qu'ils se procurent par le commerce, s'ils vivent dans le voisinage de quelque marchand, et, s'ils en sont éloignés, quelques pots de pierre, quelques cuillers et quelques plats de bois, qu'ils font eux-mêmes, voilà tout ce qu'il leur faut. L'on trouve ordinairement dans les parties intérieures du nord de l'Amérique, une pierre molle, appelée *pierre à savon*, que les Indiens travaillent sans peine. Son nom vient de ce qu'elle est aussi douce à toucher qu'un morceau de cette sorte de pâte; et vraiment,

on la coupe au couteau, presqu'aussi facilement. Dans la Virginie, on réduit cette pierre en poudre, pour en jeter sur l'essieu des roues, au lieu de les frotter de graisse. Toute molle qu'elle est, elle résiste cependant au feu, aussi bien que du fer. La pierre à savon est de la couleur de café au lait. D'autres pierres, d'une qualité, à-peu-près pareille, mais d'une couleur rouge et noire, se trouvent aussi dans le pays, et servent communément aux Indiens, pour faire le fourneau de leur pipe.

Les canots d'écorce, en usage dans cette partie du pays, ne sont pas aussi proprement construits que ceux que l'on fait au-dessus, et au nord du fleuve Saint-Laurent. Pour en avoir un ici, il suffit d'un seul morceau d'écorce d'orme, enlevé au tronc de l'arbre, et que l'on attache sur des côtes faites avec des baguettes déliées et d'un bois coriace. Il n'y a point de côtes, cependant, à l'extrémité de ces canots; elles sont placées seulement au milieu, à l'endroit où l'on s'assied. Ce n'est que le centre, qui demeure sur l'eau, au-dessus de laquelle les extrémités sont généralement élevées de quelques pieds, le canot faisant la courbe. On y donne cette

forme en taillant dans l'écorce, presque jusqu'à la moitié de la distance entre la poupe et la proue, deux fentes profondes, que l'on évide ensuite de chaque côté, puis en ramenant, l'une vers l'autre, les deux extrémités disjointes.

A la première vue, on croiroit qu'un tel canot ne peut conduire en sûreté, même une seule personne, sur une pièce d'eau paisible; et c'est cependant un très-bon bateau, dans lequel les Indiens s'embarquent résolument, par le plus mauvais temps. La légéreté de cette barque lui permet de courir sur toute vague; la seule précaution nécessaire, est de la tenir ferme. J'ai vu une douzaine de personnes assises avec sécurité, dans un canot, qu'eût pu porter un seul homme. Dans quelque lieu qu'un Indien mène par eau sa famille, les femmes, les filles, les jeunes garçons ont chacun une pagaye, et rament. Le chef ne s'occupe que du soin de gouverner son petit vaisseau.

Les Indiens, qui entretiennent quelques rapports avec des marchands, ont maintenant quitté généralement l'usage des arcs et des flèches; et rarement les leur trouve-t-on à la main, si ce n'est pour s'amuser pendant

quelques heures, quand ils ont usé toute leur poudre et tout leur plomb. Leurs enfans, cependant, apprennent toujours à s'en servir; et quelques-uns font partir une flèche, avec une merveilleuse adresse. J'ai vu un jeune chef Shawnese, qui ne paroissoit pas âgé de plus de dix ans, loger trois flèches dans le corps d'un petit écureuil noir, placé vers la cime d'un arbre très-élevé; et pendant une ou deux heures que je le suivis, dans le bois, il ne manqua le but, que, tout au plus, une demi-douzaine de fois. Il est surprenant de voir avec quelle précision, et, en même temps, avec quelle promptitude, les Indiens fixent la place où vont tomber leurs flèches. Ils en lanceront une demi-douzaine, et même plus, sans avoir l'air de songer où elles arriveront, ni s'ils pourront les retrouver; et cependant ils courent les ramasser, sans avoir besoin de les chercher. Les Indiens méridionaux sont beaucoup plus habiles encore à tirer de l'arc, que ceux du voisinage des lacs, parce qu'ils s'en servent plus fréquemment.

Quant au fusil, il est généralement reconnu que les Indiens sont moins bons tireurs que les blancs. J'en ai souvent emmenés plusieurs à la chasse avec moi, et je les ai toujours

trouvés très-lents à viser. Quoiqu'ils atteignissent constamment un objet, qui étoit immobile, il leur arrivoit rarement de toucher un oiseau au vol, ou un écureuil qui sautoit d'arbre en arbre.

L'adresse des Indiens à lancer le tomahawk est bien connue. Ils sont presque sûrs d'en fixer le côté tranchant, dans un objet éloigné de trente pieds. L'on m'a néanmoins assuré qu'ils n'aiment point à le quitter dans le combat, et qu'ils ne le lancent jamais, en pareille occasion, que lorsqu'ils sont sur le point d'atteindre un ennemi qui fuit, etc., ou qu'ils sont certains de retrouver cette arme. Quelques-uns attachent au manche du tomahawk, une corde de la longueur de plusieurs pieds, ils le jettent ensuite, puis le retirent vers eux avec beaucoup d'adresse. Il leur sert encore à parer, très-habilement, toute botte que l'on voudroit leur porter avec une épée.

Le tomahawk ordinaire n'est qu'une hache légère; mais celui que les Indiens préfèrent, a, du côté de la massue, une cavité, qui, lorsque le manche est percé, leur sert de fourneau de pipe, et ils aiment singulièrement à s'en servir pour fumer. Les armes

de cette espèce, que les marchands français leur vendoient autrefois, au lieu du fourneau, avoient une grande pointe. Un tel instrument est si rare aujourd'hui, que je n'en ai jamais vu. Le tomahawk se porte ordinairement à gauche, et passé dans un ceinturon.

Les armuriers du département indien fabriquent de très-élégantes pipes à tomahawk, garnies en argent, et dont on fait présent aux chefs des nations alliées. Le capitaine E— m'en a donnée une, de cette sorte, qu'il avoit fabriquée pour lui-même. Les Indiens qui me l'ont vue, m'ont souvent prié de la leur prêter pour fumer pendant une heure ou deux. Ils me la demandoient avec autant d'instance, que des enfans auroient pu faire pour quelques jouets; mais ils me l'ont toujours ponctuellement rendue.

Les armuriers, dont il vient d'être question, sont tous entretenus aux frais du gouvernement, pour réparer les armes des Indiens, à qui il arrive souvent de les briser.

Aussitôt qu'un enfant Indien est né, on l'enveloppe dans des morceaux d'étoffe, ou de peau, puis on le pose sur le dos, et on l'attache sur une planche épaisse et cou-

verte d'un lit de mousse. Cette planche est plus longue et plus large que l'enfant, au-dessus de la figure duquel sont placés des espèces de cerceaux, en sorte que si la machine venoit à se renverser, il ne courroit probablement aucun risque. Quand les femmes vont au-dehors, elles portent leurs enfans derrière leur dos, et soutenus par une large sangle, qu'elles passent autour de leur tête. Quand elles ont quelque chose à faire dans leur hutte, elles suspendent à un arbre, s'il s'en trouve un dans le voisinage, la planche sur laquelle est placé l'enfant, et de temps en temps, elles y donnent un coup de main pour la balancer. J'ai vu quelquefois aussi qu'elles le couchent dans une espèce de petit hamac, attaché à deux branches d'arbre. Dès qu'il est assez grand pour se traîner sur les pieds et sur les mains, on le dégage de tout lien, et on le laisse se rouler, tout nu dans l'eau, dans la boue, dans la neige, et enfin aller par-tout où il veut. De là provient et cette force de constitution, qui rend les Indiens, capables de supporter les plus grandes fatigues, et le peu d'effet que leur cause le changement de temps, avantage dont ils jouissent en commun avec les

animaux. Dès que les filles ont atteint l'âge de quatre ou cinq ans, on leur donne un vêtement large; mais les garçons ne sont vêtus, que bien plus âgés.

J'ai déja dit que les Indiens sont, pour la plupart, d'une taille très-délicée, et qu'à les voir, un moment, on croiroit qu'ils sont propres, plutôt à ce qui demande de l'agilité, qu'à ce qui exige une grande force de corps. Telle est l'opinion du plus grand nombre des auteurs, qui en ont parlé. Quant à moi, d'après tout ce dont j'ai été témoin, et tout ce que l'on m'en a dit, je suis porté à croire que les Indiens sont plus remarquables par la force de leurs muscles que par leur agilité. Cette question ayant été débattue dans différens postes militaires, situés sur les frontières, on fit courir des soldats et des Indiens; et si la distance n'étoit pas grande, ceux-ci étoient toujours vaincus; mais lorsque la course étoit très-longue, cas auquel il falloit une grande force de muscles, ils étoient toujours vainqueurs. En outre, ils sautoient moins bien que les soldats, qui ne possédoient même qu'une activité ordinaire. Leur force consiste principalement à porter des fardeaux sur les épaules. Ils regardent,

comme une bagatelle, de faire trente milles, plusieurs jours de suite, chargés d'un poids de près de cent vingt livres; et ils marcheroient une journée entière avec leur fardeau, sans se reposer une seule fois. Pour le soutenir plus fortement, ils se servent d'espèces de crochets avec des bretelles; et lorsqu'il est fixé, ils passent au-dessus deux bandes, l'une desquelles monte sur la tête et redescend sur le front, et l'autre monte sur le dos et redescend sur la poitrine. Il est surprenant de voir combien de chemin peut faire en un jour un Indien qui n'est pas chargé. Un jeune Wyandot, lorsque la paix fut sur le point de se conclure entre les Indiens et le général Wayne, fut employé à porter un message de sa nation à l'officier Américain, et fit près de quatre-vingts milles à pied, en un jour. Un des aides-de-camp de ce même général le vit arriver au camp, et m'a assuré qu'il ne paroissoit nullement fatigué.

Le père Charlevoix pense que les Indiens possèdent plusieurs avantages personnels. Il croit, principalement, que leurs sens sont plus délicats que les nôtres. Tous ont le regard vif et perçant. Jamais la vue ne leur manque, quelque avancés qu'ils soient en

âge, et quoique pendant plusieurs mois de suite, chaque hiver, ils aient les yeux exposés à l'éclat éblouissant de la neige, et à la fumée irritante d'un feu de bois, ils ne connoissent aucune maladie des yeux, et l'on ne voit jamais aucune tache dans les leurs, à moins qu'elle ne soit la suite de quelque accident. Ils ont aussi l'ouie très-fine; et leur odorat est tel, qu'ils peuvent indiquer l'approche d'un feu, bien long-temps avant d'en sentir la chaleur et de l'apercevoir.

Les Indiens ont une excellente mémoire. Jusqu'à la mort, ils se souviennent de tout lieu, par lequel ils ont passé une seule fois. Jamais ils ne perdent les traits de quelqu'un, qu'ils ont observé pendant quelques secondes. Après de longues années, ils répéteront chaque sentence des discours, prononcés devant eux, par différens individus, dans une assemblée publique. Quoiqu'ils ignorent absolument l'usage des caractères, ils transmettent, de génération en génération, et avec la plus grande exactitude tout ce que l'on a pu dire d'important dans une assemblée de la nation. Les seuls registres, dont ils fassent usage, ne sont que des emblêmes.

Il y en a de deux sortes. Les uns sont des baudriers de Ouampum, et les autres de petits morceaux de bois, tels que ceux qui furent apportés au capitaine E—, avant la remise des présens. Les premiers ne servent que pour des occasions solennelles, et les derniers sont destinés à des choses de peu d'importance. Quand une conférence, ou, comme s'expriment les Indiens, quand un entretien est sur le point d'avoir lieu avec quelque tribu voisine, quand un traité, ou quelque acte national, doit se passer, l'on fabrique aussitôt un baudrier, qui diffère toujours, en quelque point, de tout autre que l'on auroit fait précédemment. Chaque membre de l'assemblée le tient à la main, quand il prononce son discours, puis il le présente à son voisin, qui se lève aussitôt pour parler. L'on est censé averti par-là, que l'on doit être circonspect dans tout ce que l'on va dire, parce que le baudrier le rendra fidèlement. L'entretien terminé, cet ornement est remis entre les mains du chef principal.

Lors de la ratification d'un traité, les parties contractantes se font mutuellement présent de baudriers très-larges et très-brillans, que l'on conserve ensuite parmi tous

ceux qui appartiennent à la nation. A des époques fixes, on les étale tous, et l'on rappelle l'occasion pour laquelle ils ont été faits. Si c'est au sujet d'une conférence, l'un des chefs rapporte la substance de tous les discours que l'on y a tenus; si c'est au sujet d'un traité, il en détaille les articles. L'on confie aussi des baudriers à la garde de quelques femmes, qui sont chargées d'en raconter l'histoire aux jeunes gens de la tribu. Elles s'en acquittent avec une grande exactitude, ce qui conserve le souvenir de tout événement important.

Le Ouampum est formé avec le côté intérieur d'une grande coquille de mer, qui ressemble assez à une pétoncle, et que l'on trouve sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre et de la Virginie. La coquille est envoyée dans son état naturel en Angleterre. Là, on la coupe en petits morceaux, exactement semblables pour la grosseur et pour la forme, à ces petits verres que portent aujourd'hui les dames. Ce sont ces morceaux d'écaille, qui constituent le Ouampum, dont il y a deux sortes, le blanc et le rouge (ou le violet). Celui-ci est le plus estimé par les Indiens, qui l'achètent au poids de l'ar-

gent. Le Ouampum est fixé sur des morceaux de cuir, et le baudrier est formé de dix ou douze bandes, selon l'occasion. Quelquefois aussi, l'on attache ces espèces de paillettes, d'après différens dessins, sur de larges baudriers.

L'usage du Ouampum paroît général parmi les nations Indiennes. Mais comment l'est-il devenu? c'est ce qui exigeroit une discussion, car il est bien connu que toutes sont obstinément attachées à leurs anciennes coutumes, et que conséquemment elles ne seroient point disposées à adopter pour de grandes solennités, un objet qui leur auroit été apporté par des étrangers. D'un autre côté, il paroît également impossible que les Indiens aient jamais pu former le Ouampum eux-mêmes. Ils font ordinairement des fourneaux de pipes, il est vrai, d'une manière très-curieuse, et seulement à l'aide d'un couteau ordinaire; mais la pierre dans laquelle ils les creusent, est, comme on l'a dit aussi, d'une nature très-molle. La coquille, dont on fait le Ouampum, est, au contraire, extrêmement dure; et pour la couper en petits morceaux, pour la percer de petits trous, comme ceux que l'on y

voit, il faut d'excellens outils. Les Indiens, probablement, faisoient usage de cette même coquille, qu'ils mettoient en pièces comme ils pouvoient, avec ces instrumens grossiers que leur trouvèrent les Européens ; mais voyant que le Ouampum, taillé par ceux-ci, étoit coupé bien plus net que le leur, ils en tirèrent ensuite des fabriques d'Europe. M. Carver dit qu'il vit des coquilles de mer, portées généralement par les Indiens qui habitoient les parties les plus intérieures du continent, qui jamais n'avoient vu le rivage de la mer, et qui ne pouvoient se les être procurées qu'avec beaucoup de difficulté, par des relations avec d'autres tribus.

Les Indiens ont beaucoup de sagacité, et sont d'excellens observateurs. Au moyen d'une extrême attention, ils acquièrent des qualités qui nous sont absolument étrangères. Ils font plusieurs centaines de milles dans des forêts à travers desquelles aucune route n'est tracée, sans se détourner de la ligne droite, et ils arrivent au lieu de leur destination, à l'instant même qu'ils ont fixé en partant. Ils traversent de grands lacs avec la même adresse, et quoique le rivage se soit dérobé à leur vue, pendant plusieurs

jours, ils prennent terre, sans se tromper, à l'endroit qu'ils ont indiqué. Quelques missionnaires français ont supposé que les Indiens sont conduits par l'instinct, et ils ont prétendu que leurs enfans pouvoient se guider à travers une forêt, aussi aisément que le feroit une personne d'un âge mûr : mais ils ont avancé une absurdité. C'est par l'attention avec laquelle ils examinent la croissance des arbres, et la position du soleil, qu'ils trouvent ainsi leur chemin. Ils savent qu'un arbre a généralement plus de mousse, du côté du nord que du côté du midi, et que l'écorce en diffère également selon la position. Les branches, tournées vers le sud, ont ordinairement plus de feuilles que les autres. Ce ne sont pas là les seules distinctions qui existent entre le côté méridional et le côté septentrional. Un observateur ordinaire ne les remarqueroit peut-être jamais, tandis que l'Indien, qui les connoît dès l'enfance, les saisit à l'instant. Accoutumé de même à regarder attentivement la position du soleil, il sait parfaitement quelle en est la marche ; il peut dire à quelle hauteur doit être cet astre, quoique l'atmosphère soit chargée de nuages ou de brouillards.

Pendant que j'étois à Staunton, ville située dans la Virginie, derrière la chaîne des montagnes bleues, je vis un exemple de l'adresse des Indiens, à trouver leur route au milieu d'un pays inconnu. Nombre d'individus, de la nation des Creeks, s'étoient arrêtés la nuit dans cette ville, en se rendant à Philadelphie, où des affaires d'importance les appeloient. Le lendemain matin, une circonstance, ou l'autre, engagea la moitié de ces Indiens à partir sans leurs compagnons, qui ne se mirent en route que quelques heures après. Plusieurs habitans montèrent à cheval pour reconduire ceux-ci. L'on suivit le chemin ordinaire pendant quelques milles; mais tout-à-coup les Indiens le quittèrent pour s'enfoncer dans des forêts que ne traversoit aucune route. Surpris de ce mouvement, les personnes qui les accompagnoient, leur dirent qu'ils se détournoient, et qu'ils s'exposoient à ne plus rejoindre ceux qui étoient en avant. Ils répondirent qu'ils savoient bien ce qu'ils faisoient, que l'on arrivoit plutôt à Philadelphie, en prenant par les bois, et que leurs camarades avoient passé par le même endroit. La curiosité porta quelques-uns des

cavaliers à aller plus loin; et, à leur grand étonnement, ils retrouvèrent les autres Indiens, dans la partie la plus épaisse de la forêt, quoiqu'ils n'en eussent remarqué aucune trace jusque-là. Ce qui leur parut le plus singulier, ce fut qu'en examinant la carte, ils virent qu'ils avoient absolument suivi la ligne directe de Philadelphie. Les Indiens en avoient été sans doute informés par quelques-uns de leurs compatriotes; et quoiqu'ils eussent déja fait trois cents milles à travers les forêts, quoiqu'avant d'arriver à leur destination, ils en eussent encore quatre cents autres à faire, ils ne perdirent jamais cette direction de vue.

M. Jefferson, en parlant des tombeaux anciens que l'on voit dans la Virginie, rapporte un trait qui fournit un exemple frappant de la précision avec laquelle un Indien trouve un lieu qui lui est étranger, lorsqu'un autre Indien le lui a indiqué. Les tombeaux dont il est question, ne sont que des tertres, élevés au milieu des forêts, et qui contiennent des squelettes, dans une position perpendiculaire. Un parti d'Indiens, qui, dans le même temps que les Creeks, dont je viens de parler, alloient à Phila-

delphie, se rendoient vers quelque port de la mer Atlantique, quittèrent tout-à-coup la ligne droite, qu'ils avoient suivie jusqu'alors; et, sans faire de questions, s'enfonçant dans les bois, ils arrivèrent directement à l'un de ces tombeaux, qui étoit à la distance de quelques milles de la route. Il y a près d'un siècle que cette partie de la Virginie n'est plus habitée par les Indiens, et ceux qui visitoient ce tombeau, venoient dans ces mêmes lieux pour la première fois. La tradition seule avoit suffi pour les y conduire.

Presque tous les Indiens connoissent à merveille la géographie de leur pays. Qu'on leur fasse quelque question relative à la situation particulière d'un lieu et des environs, ils en traceront la carte avec la plus grande facilité, sur la terre, ils indiqueront le cours des rivières et tous les différens gisemens. Un jour, dans une maison qui se trouve à l'extrémité occidentale du lac Erié, et dans laquelle nous étions retenus par les vents contraires, je m'amusois à considérer l'état de New-Yorck, sur une carte de poche, quand parut un jeune guerrier de la nation des Sénékas. La vue de la carte attira

son attention, et il paroissoit ne pas en ignorer l'utilité ; mais n'ayant jamais vu, auparavant, une carte générale du même état, et ne connoissant aucunement l'usage des caractères, il ne pouvoit deviner quelle partie du pays elle retraçoit. Il me suffit cependant de placer le doigt sur le lieu où nous étions alors, et de lui montrer la ligne qui indiquoit la crique du Buffle, sur laquelle étoit située son village, pour lui donner la clef du tout. Il me montra et nomma tous les lacs et toutes les rivières, qui se trouvoient à cent milles au-dessus, et qui retiennent tous leurs noms Indiens, ce qui m'eût procuré la facilité de remarquer s'il se trompoit. Il avoit tant de plaisir à examiner une carte qui représentoit si parfaitement son pays, qu'à chaque instant il appeloit, pour l'admirer aussi, quelques-uns de ses camarades qui se promenoient devant la porte. Ils me firent signe de la leur prêter ; j'y consentis, et ils la placèrent sur une table, autour de laquelle ils s'assirent et demeurèrent plus d'une demi-heure. Je remarquai avec quel plaisir ils se montroient les uns aux autres, différens lieux indiqués avec soin, et qu'ils connoissoient déja. Les plus an-

ciens firent le récit de plusieurs aventures qui, probablement, leur étoient arrivées dans quelque endroit éloigné, et qu'ils semblèrent charmés de pouvoir expliquer en mettant à leurs auditeurs, la carte sous les yeux.

Lorsque le gouvernement veut acheter quelque terre des Indiens, chose que les lois de la province défendent aux particuliers, on dresse une carte du pays, sur laquelle on trace exactement le territoire pour lequel on va contracter. Si cette carte manque d'exactitude, en quelque point, les Indiens l'indiquent à l'instant. Lorsque le marché est conclu, ils marquent avec la plus grande précision, les bornes des terres qu'ils ont cédées. S'il se trouve des arbres sur la ligne, il y font des entailles, et s'il n'y en a point, ils enfoncent des pieux en terre, ou posent des pierres, pour faire reconnoître cette ligne. En pareille occasion, on dresse un acte en forme, auquel on joint la carte des lieux, et que signent les parties contractantes. J'ai vu plusieurs actes de cette sorte, entre les mains du capitaine E; et les signatures les rendoient extrêmement curieux. Les Indiens, pour la plupart, prennent le nom de quelque animal. Ils s'appellent, ou le serpent bleu,

ou le petit coq, le gros ours, le chien fou, etc. et leur signature consiste dans le dessin, fait à la plume, de l'animal dont ils portent le nom. Quelquefois ce dessin est très-bien exécuté, et offre la figure exacte, qu'ils ont voulu représenter.

Les Indiens en général ont beaucoup d'industrie. Ils font avec la plus grande propreté, tous leurs ustensiles de bois, leurs arcs, leurs flèches et leurs autres armes. Le travail de tous ces objets excite souvent l'étonnement, lorsque l'on considère que le couteau et la hache sont les seuls instrumens, au moyen desquels ils ont été faits. On voit quelquefois sur le manche du tomahawk, sur leurs gibecières, sur les fourneaux de leurs pipes, des figures très-bien dessinées, et des sculptures passables. La broderie des moccassins et des vêtemens fait voir que les femmes ne le cèdent pas en adresse aux hommes. Leurs ouvrages en tuyaux de coendou seroient admirés dans tout pays de l'Europe. Ce sont les plus mous de ces tuyaux qu'elles emploient, après leur avoir donné les couleurs les plus brillantes. On a découvert quelques-uns de procédés des Indiens pour teindre, mais la plupart demeurent inconnus, ainsi que plusieurs

des remèdes, au moyen desquels ils font quelquefois des cures merveilleuses. Et leurs différentes sortes de teintures, et leurs remèdes sont tous tirés du règne végétal.

Mais quoique les Indiens prouvent par le fait qu'ils ont quelque disposition pour les arts, ils ne sont nullement portés à louer tout objet curieux par son travail, que l'on expose à leurs regards. Quelque brillans, quelque proprement faits que soient les colifichets, ou les ornemens, ils les dédaignent, s'ils n'ont pas quelque ressemblance avec ceux qu'ils ont coutume de porter, ou même s'ils ne sont pas de la forme des leurs, forme qui, à peu de chose près, est demeurée telle qu'elle étoit, quand les Européens sont entrés pour la première fois dans leur pays. Toute pièce de mécanique, qui ne leur paroîtra pas utile, ne sera d'aucun prix pour eux, quelque curieuse, ou quelque étonnante qu'elle soit d'ailleurs. De tout ce que je leur fis voir, rien ne parut les frapper autant qu'un petit fusil à deux coups, qu'ordinairement, je tenois à la main, en me promenant dans leurs campemens. Ils sentirent de quel avantage une telle arme pouvoit être pour un chasseur, et l'invention leur plut.

Ils remarquèrent aussi, avec plaisir, que les platines de mon fusil étoient supérieures à toutes celles qu'ils avoient vues précédemment.

On se tromperoit si l'on croyoit que toute scène nouvelle doit leur paroître étonnante, et causer leur admiration.

Un écrivain français dont j'ai oublié le nom, rapporte que plusieurs Iroquois se promenant dans les plus belles rues de Paris, ne témoignèrent aucun plaisir de tout ce qu'ils virent, jusqu'à ce qu'ils arrivassent devant la boutique d'un marchand de comestibles. Alors ils furent enchantés. Une boutique où l'on étoit sûr de trouver de quoi satisfaire sa faim, sans se donner la peine de chasser, ou de pêcher, étoit, à leur gré, le plus admirable établissement. Si cependant on leur avoit dit qu'il falloit payer tout ce que l'on mangeoit, ils auroient montré peut-être autant d'indignation, que précédemment ils avoient témoigné de plaisir. Dans leurs villages, ils ne savent pas ce que c'est que de refuser des alimens à quiconque entre dans leur habitation, en qualité d'ami.

Les Indiens que la curiosité, ou des affaires amènent, soit à Philadelphie, soit

dans toute autre ville considérable des Etats-Unis, ne trouvent pas plus d'objets dignes de leur attention, dans les rues, ni dans les maisons, que les Iroquois en question, n'en trouvèrent à Paris. Il n'y en a pas un seul, qui ne préférât sa hutte aux habitations les plus superbes que l'on puisse voir dans ces lieux. La rade de Philadelphie et celle des autres ports de mer ne manquent jamais, cependant, d'exciter leur admiration. Ils reconnoissent aussitôt combien de grands vaisseaux l'emportent sur leurs petits canots. Le jeune Wyandot, qui fit cette route étonnante, dont j'ai parlé, arriva à Philadelphie, pendant que j'y étois, et parut transporté à l'aspect de la Delaware et du grand nombre de navires, de toutes sortes, qui la couvroient. Mais la marée sur-tout attira son attention. Le premier jour il considéra la hauteur du soleil, puis il fit quelques observations sur le cours de l'eau, et sur la situation générale de l'endroit, chose à laquelle les Indiens ne manquent jamais, quand ils arrivent dans un lieu remarquable et nouveau pour eux. Il retourna le lendemain au bord de la rivière, et fut très-surpris de voir que l'eau couloit avec autant de rapi-

pidité dans une direction toute contraire à celle du jour précédent. Pendant quelques instans il s'imagina que c'étoit lui-même qui se trouvoit dans une situation opposée, mais bientôt il reconnut les lieux ; et convaincu que réellement il étoit à la même place que la veille, sa surprise n'en devint que plus grande. Voulant se faire expliquer un point aussi important, il courut immédiatement chez un aide-de-camp du général Wayne, qui l'avoit amené à la ville. Celui-ci, lui faisant mystère de la chose, lui répondit simplement, que le grand Esprit pour la commodité des blancs, qui étoient les principaux objets de sa bonté, faisoit courir chaque rivière de leur pays, de deux manières différentes. Le jeune Wyandot, satisfait de la réponse, s'écria : « Ah ! mon ami, si le grand « Esprit vouloit, en notre faveur, faire cou- « ler ainsi l'Ohio, nous irions plus souvent « vous rendre visite à Pittsbourg ! (1) » Pendant son séjour à Philadelphie, cet Indien ne manquoit jamais d'aller voir tous les jours la Delaware.

Dans le nombre des amusemens publics

(1) Ville située à la source de l'Ohio.

que l'on donne dans cette ville, les exercices de chevaux, et les tours de force des sauteurs, sont ceux qui font le plus de plaisir aux Indiens. Ils entretiennent une haute opinion de ces hommes, qui se distinguent si bien par leur force et leur adresse, et ils les mettent au rang des personnages les plus distingués de la nation. Les Indiens se plaisent sur-tout à voir quelqu'un exceller dans tout exercice corporel. Qu'on leur dise que tel homme est d'une force surprenante, qu'il court avec une grande vîtesse, qu'il se sert habilement de l'arc ou du fusil, qu'il est adroit à la course, qu'il est intrépide à la guerre, ou qu'il possède toute autre qualité du même genre, ils écoutent avec satisfaction et joignent aussitôt leurs éloges à ceux que l'on accorde au héros.

Les Indiens paroissent d'abord flegmatiques et froids. Il faut même les avoir vus quelque temps pour être persuadés du contraire. Qu'on leur montre toute production artificielle qui leur plaise, ils répondent simplement et avec une sorte d'indifférence : « Cela est joli, cela me plaît, c'est une heu-« reuse invention. » Un spectacle surprenant, ou nouveau, le récit de quelque trait d'esprit, n'excite

n'excite pas leur approbation d'une manière plus vive. Les exercices de l'amphithéâtre, à Philadelphie, tout intéressans qu'ils sont pour eux, n'en obtiennent qu'un sourire, toujours suivi d'une remarque, adressée à voix basse, à quelqu'ami qui les accompagne. Ils voient avec la même indifférence tout objet terrible, ils apprennent de même la nouvelle de tout événement funeste arrivé dans leur famille ou leur nation. Cette apathie n'est toutefois qu'affectée, et ne provient aucunement de manque de sensibilité. Il n'y a point d'individus, sur la terre, plus sensibles que les Indiens aux charmes de l'amitié; il n'y a en a point qui soient susceptibles d'une plus vive tendresse pour leurs enfans, lorsqu'ils sont en bas-âge, ni qui ressentent plus vivement une injure. Un seul mot, un peu insultant, allume en leur sein, une flamme qui ne peut s'éteindre que dans le sang de l'offenseur. Ils traversent des forêts de plusieurs centaines de milles d'étendue, ils s'exposent à toute l'inclémence de l'air, et aux tourmens de la faim, pour contenter leur vengeance. D'un autre côté, ils visitent, tous les jours, et pendant plusieurs années de suite, le tombeau d'un en-

fant qu'ils ont perdu, et l'arrosent de leurs larmes en silence. Ils exposent leur vie, et font tous les sacrifices possibles, pour secourir un ami dans le malheur. Mais en même temps ils ne peuvent considérer comme vaillant guerrier, ou comme recommandable par son caractère, tout homme qui, pour quelque sujet que ce soit, donne publiquement des signes immodérés de surprise ou de joie, de douleur ou de crainte. Le mérite de paroître indifférent à tout ce qui est fait pour exciter la plus vive émotion dans l'ame, leur est fortement recommandé dès leur jeunesse. Ils acquièrent ainsi un tel empire sur eux-mêmes, qu'attachés au pieu, et en proie à tout ce que l'on peut souffrir par le fer et les flammes, ils semblent insensibles, et se moquent de leurs bourreaux (1).

(1) Lorsque les guerriers reviennent au camp, ou au village, les femmes et les enfans s'arment de bâtons et forment deux rangs entre lesquels les prisonniers sont obligés de passer. Le traitement que ceux-ci éprouvent avant d'arriver à l'extrémité de la ligne est des plus cruels. Mais leurs bourreaux ont ordinairement soin qu'aucun coup ne soit mortel, attendu qu'ils veulent réserver leurs victimes à de plus grands tourmens.

Après qu'ils ont subi ce supplice préparatoire, on li-

Cette apathie affectée les rend extrêmement graves et réservés en présence des étrangers. Dans leurs assemblées particulières, ils sont néanmoins très-gais. Ils ont un tour d'esprit, vif et prompt. Quoiqu'ils aient l'air d'être très-indifférens à tout ce qu'on leur montre, quand ils sont à Philadelphie, néanmoins, lorsqu'ils se trouvent plusieurs ensemble pour passer la nuit dans un appartement séparé, ils restent des heures en-

les pieds et les mains aux prisonniers, pendant que les chefs tiennent une assemblée dans laquelle on décide du sort de ces malheureux. Ceux que l'on a résolu de faire périr dans les tourmens, sont livrés au chef des guerriers, et ceux auxquels on fait grace, sont remis au chef de la nation. La sentence est irrévocable.

Les guerriers avancés en âge, et qui ont acquis beaucoup de gloire, expient toujours par le tourment du feu, le sang qu'ils ont versé. Une fois condamnés, ils sont bientôt conduits au centre du camp ou du village. Là, on les dépouille, on leur noircit tout le corps, on leur met sur la tête une peau de corbeau ou de corneille; on les attache au poteau, on place des fagots à l'entour, et on les oblige à chanter une chanson de mort. Cette chanson consiste ordinairement en des sentences comme celle-ci : *je vais mourir; je vais souffrir; mais je brave les tortures les plus cruelles. Je mourrai en brave homme, et j'irai rejoindre les chefs de ma nation qui ont souffert avant moi.* Les malheureux racontent ensuite les actions de bravoure par lesquelles ils se sont

tières à causer et à rire de ce qu'ils ont vu pendant le jour. Des personnes qui savent leur langue, et qui ont entendu leurs discours, en pareille occasion, m'ont assuré que leurs remarques sont des plus judicieuses, et qu'il leur arrive souvent de tourner si bien en ridicule, quelques objets qui les ont frappés, qu'il est presque impossible de ne pas en rire.

L'esprit de réserve des Indiens n'exclut pas en eux une sorte d'assurance. Ils se placeroient à la table du plus grand monarque

signalés, et se font gloire du nombre d'ennemis qu'ils ont mis à mort. Quelquefois ils irritent tellement leurs bourreaux par des injures, que ceux-ci les dépêchent plutôt qu'ils n'eussent fait sans cela.

Carver rapporte qu'un Indien, qui étoit au poteau, eut l'audace de dire à ceux qui le faisoient souffrir, qu'ils n'étoient que de vieilles femmes, qui ne savoient pas mettre à mort un brave prisonnier. Il ajouta qu'il avoit pris plusieurs de leurs guerriers, et qu'au lieu de leur infliger des tourmens ordinaires comme les leurs, il en avoit imaginé de plus recherchés; que les ayant attachés à un pieu, il les avoit lardés de petits éclats pointus de pin résineux, auxquels il avoit mis le feu.

Cette bravade mit hors de mesure les bourreaux de ce malheureux, et abrégea la durée de son supplice. Un des chefs se jeta sur lui avec fureur, et lui arrachant le cœur, s'en servit à lui clorre la bouche, qui avoit proféré un langage aussi insultant. (Extrait de Carver.)

Note du traducteur.

de la terre, sans éprouver le moindre embarras. Ils pensent aussi qu'un guerrier doit conformer ses manières à celles des personnes avec lesquelles il se trouve; et comme ils sont excellens observateurs, ils font rarement quelque mal-adresse, ou laissent paroître quelque chose de trivial en présence d'un étranger. J'ai vu à Philadelphie, un Indien, qui, depuis l'enfance, avoit vécu dans les forêts, entrer dans un sallon, rempli de dames, avec autant de grace que s'il avoit toujours habité la ville. Il avoit suffi de lui dire, auparavant, quel est l'usage en pareille occasion. L'anecdote suivante prouvera, plus fortement encore, combien les Indiens s'attachent aux convenances.

Notre ami Nekig, le petit Otter, avoit été invité à dîner avec nous, chez un gentilhomme, à Détroit, et vint accompagné de son fils, enfant de neuf ou dix ans. Au dessert, on servit beaucoup de fruits, parmi lesquels il y avoit des pêches. On en offrit une au jeune Indien, qui l'accepta avec politesse, mais qui, à l'instant, la porta à la bouche, et en détacha, avec les dents, un morceau. Son père, lui lançant un regard d'indignation, lui dit, à voix basse, quel-

ques mots, que je ne compris pas, mais que quelqu'un de la compagnie interpréta, et qui contenoient une vive réprimande de ce que l'enfant n'avoit pas pelé la pêche, comme il avoit pu voir que la personne placée vis-à-vis l'avoit fait. Le petit Indien fut fort humilié, mais réparant aussitôt sa faute, il tira une assiette à lui, et pela le fruit avec une grande propreté.

Un moment après, du vin de Porto, qu'on lui donna, ne lui plaisant pas il fit la grimace après l'avoir goûté. Cette faute lui attira une nouvelle réprimande. Son père lui dit qu'il désespéroit de le voir un grand homme, ou un grand guerrier, puisqu'il paroissoit mécontent de ce que son hôte avoit eu la bonté de lui offrir. L'enfant but le reste de son vin, avec un plaisir apparent.

Les Indiens ne lèvent presque jamais la main sur leurs enfans. Si leur remontrance est inutile, ils se contentent de leur jeter un peu d'eau à la figure, ce qui est une sorte de châtiment très-redouté, et qui produit son effet, sur-le-champ. Un missionnaire français nous a dit avoir vu une grande fille, si outrée de ce que sa mère

lui avoit fait éprouver un pareil traitement, qu'elle sortit à l'instant et se donna la mort. Tant que les jeunes Indiens sont dans l'enfance, ils écoutent avec beaucoup d'attention les avis de leurs parens; mais une fois parvenus à l'âge de puberté, et en état de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, ils n'ont plus aucun égard à leurs remontrances, à moins que ceux-ci ne soient très-âgés. La vieillesse excite toujours leur profonde vénération.

Il n'y a point de peuple, qui ait plus de politesse que les Indiens. Jamais ils n'interrompent une personne qui leur parle. S'ils croient que ce qu'on leur raconte n'est pas vrai, ils se contentent de répondre tranquillement: « Je suis persuadé, mon frère, « que vous croyez ce que vous dites, mais « la chose me paroît si peu probable, que « je ne puis y ajouter foi ».

Leur conduite, à l'égard les uns des autres, est remplie de bienveillance et d'honnêteté. Jamais on ne les voit se livrer à ces contestations brutales, à ces vociférations, si ordinaires à la populace d'Europe. Ils n'en ont pas non plus les manières triviales et grossières. En toute occasion, ils se conduisent

comme des gens bien élevés. Jamais on ne pourroit croire qu'ils fissent un peuple si féroce à la guerre, si l'on n'avoit pas tant de preuves de cette vérité. Quand je parle de la tranquillité des Indiens, c'est seulement lorsqu'ils jouissent de leur raison. La tête une fois échauffée, par des liqueurs spiritueuses, ce qui ne leur arrive que trop, ils ressemblent plus à des démons qu'à des hommes. Ils rugissent, ils se battent, ils s'entre-déchirent, et s'accablent de mille outrages. Ils connoissent si bien leur foible, que lorsqu'ils se rassemblent pour s'enivrer, ils remettent leurs couteaux, leurs tomahawks, etc., au plus sobre d'entre eux; et celui-ci tient généralement la promesse qu'il a faite de ne pas les leur rendre. S'ils s'enivrent avant d'avoir pris cette précaution, leurs femmes épient l'occasion de leur enlever leurs armes.

Les Indiens préfèrent le whiskey et le rhum à toutes les autres liqueurs; mais ils s'empressent de se les procurer, moins pour le plaisir de flatter leur palais, que pour l'ivresse où ils les plongent. Sur cent, il n'y en a pas un seul, qui s'abstienne de boire avec excès, si cela est en son pouvoir. Dès

qu'ils ont une fois goûté d'une liqueur enivrante, ils usent de tout moyen pour en avoir. Tout-à-coup, ils deviennent bas, serviles, rampans, trompeurs et dépravés en tout point. Rien ne peut réparer le tort qu'a fait à ces malheureux, l'introduction des liqueurs spiritueuses parmi eux. Avant qu'ils les connussent, ils se distinguoient au-dessus de toute autre nation, par la tempérance. Ils sont toujours sobres, il est vrai, quant à ce qui concerne le manger, et ils regardent comme indécent, au plus haut degré, de paroître avoir faim. Ils arrivent à leur village, après avoir jeûné quelquefois pendant plusieurs jours, et s'asseoient tranquillement, sans demander de long-temps aucune nourriture. Lorsqu'on leur a donné de quoi satisfaire aux besoins de la nature, ils mangent avec autant de modération, que s'ils n'étoient pas plus pressés par la faim, qu'on ne l'est au sortir d'un bon repas. Jamais ils ne le font avec gloutonnerie.

Les Indiens sont naturellement très-hospitaliers. Lorsqu'ils ont une fois juré amitié à quelqu'un, et qu'ils ont engagé leur parole pour sa sûreté, rien ne peut les engager à la trahir. J'ai eu des preuves nom-

breuses de leur générosité dans les présens que j'en ai reçus, et quoiqu'il faille convenir que lorsqu'ils en font, ils s'attendent toujours qu'on leur donnera quelque chose en retour, je suis convaincu, d'après la manière dont ils m'offrirent différentes bagatelles, qu'ils n'avoient pas des vues intéressées, et que c'étoit l'amitié seule qui les guidoit. Il est notoire qu'à l'égard les uns des autres, leur libéralité est extrême, et qu'ils sont toujours disposés à fournir, lorsqu'ils le peuvent, aux besoins de leurs voisins. Ils n'ont aucune idée d'amasser des richesses personnelles; et ils s'étonnent que dans une société quelconque, il se trouve des hommes assez dépourvus de tout sentiment généreux, pour s'enrichir aux dépens des autres, et vivre dans l'abondance, sans égard à la misère dans laquelle se trouvent des membres de la même communauté. Leurs vêtemens, leurs ustensiles et leurs armes, sont tout ce qu'ils regardent comme leur propriété particulière. Toute autre chose appartient en commun à la tribu, au bien-être de laquelle, chaque individu s'intéresse vivement. Les chefs sont animés d'un pareil esprit. Au lieu d'être les plus riches, ils sont quelquefois

les plus pauvres de la nation, aux affaires de laquelle ils consacrent souvent tout leur temps, tandis que les autres s'occupent à chasser, à pêcher, ou à cultiver la terre.

Toutes les nations Indiennes paroissent avoir deux chefs, l'un pour le conseil et l'autre pour la guerre. Le premier, dont la dignité est héréditaire, dirige les affaires civiles, mais, en même temps, il peut être chef militaire. Le second est choisi parmi les guerriers qui se sont le plus distingués sur le champ de bataille; et tout son emploi consiste à mener ses compatriotes au combat. Ces chefs n'ont pas le pouvoir de forcer l'obéissance. Jamais ils ne donnent leurs ordres d'une manière impérieuse; ils avertissent seulement. Chaque individu, sentant qu'il est né parfaitement libre, repousse toute contrainte, ou du moins ne se soumet qu'à ce qu'exige de lui sa raison. Comme ils ont tous à cœur l'intérêt de la nation, et qu'ils savent que leurs chefs ne sont guidés que par le même motif, ils adoptent à l'instant toute mesure que ceux-ci leur proposent. Il est fort douteux que, parmi les nations les plus civilisées, l'on trouve le même esprit public, le même désintéressement,

le même amour de l'ordre, que parmi ces hommes que l'on qualifie du nom de sauvages.

Les Indiens ont le plus souverain mépris pour les hommes qui ont renoncé honteusement à leur liberté. Ils placent au-dessous des vieilles femmes, ceux qui l'ont perdue, même après l'avoir défendue long-temps. Je suis persuadé que c'est à cette cause, et non à la différence de couleur qui se trouve entr'eux et les Nègres, qu'il faut attribuer l'aversion générale des Indiens pour ceux-ci. Le plus grand affront que l'on puisse faire à quelque Indien que ce soit, est de lui dire qu'il ressemble à un Nègre, qu'il coule du sang de Nègre dans ses veines. Les Nègres ne sont à leurs yeux que des animaux inférieurs à l'espèce humaine, et ils les tueroient avec la même indifférence qu'un chien ou qu'un chat.

Un officier américain, qui, pendant la guerre avec la Grande-Bretagne, fut envoyé vers une des nations Indiennes qui habitent près de la frontière septentrionale des Etats-Unis, pour l'engager à demeurer neutre, m'a assuré que dans le temps qu'il se trouvoit dans le principal village de cette

même nation, il y vint plusieurs agens chargés de négocier, s'il étoit possible, pour la rançon de plusieurs Nègres esclaves, enlevés dans quelque habitation. Lorsque l'on fit le partage des prisonniers, un des Nègres, homme remarquable par sa taille et sa beauté, fut donné, selon l'usage, à une femme indienne de quelque importance dans la nation. Des propositions furent faites à cette femme, qui les écouta tranquillement, mais qui, ne voulant point rendre le Nègre, se retira dans l'intérieur de sa hutte, prit un grand couteau, et revenant à l'esclave, le lui plongea dans les entrailles. Emmenez à présent votre Nègre, » dit-elle froidement à ceux qui le lui demandoient. Le malheureux tomba à terre, et souffrit les plus affreuses douleurs, jusqu'à ce qu'un des guerriers, par pitié, les eût terminées d'un coup de tomahawk.

A Détroit, à Niagara, et dans plusieurs autres lieux du haut Canada, on trouve quelques esclaves Nègres. Dans le temps que nous étions à Malden, deux de ces infortunés s'échappèrent de la première de ces villes, au moyen d'un bateau qu'ils détachèrent, et à l'aide duquel ils descendirent

la rivière pendant la nuit. Le vent ne permettant pas de traverser le lac, on conjectura qu'ils seroient obligés de côtoyer la rive, jusqu'à ce qu'ils trouvassent quelque place de sûreté. Le propriétaire voulant les ravoir, vint à Malden, où il chargea deux Indiens de confiance, d'aller à la recherche de ses esclaves, dont il leur donna le signalement. Les Indiens partirent : mais à peine eurent-ils fait cent verges, que l'un d'eux, qui savoit quelques mots d'anglais, revint sur ses pas pour demander la permission de scalper les Nègres, dans le cas où ils refuseroient de marcher. Sa demande lui fut refusée. « Eh bien ! » dit-il au propriétaire, « si vous ne voulez pas que je les scalpe « tous deux, vous ne serez pas fâché, j'es- « père, que j'en opère un. » On lui répondit qu'il falloit les ramener vivans, l'un et l'autre, ce qui parut le mortifier infiniment, et même il sembloit hésiter à s'en retourner, quand le maître, craignant que les deux esclaves ne lui échappassent, consentit à la requête du barbare, en le priant, toutefois, de ne tuer, que lorsqu'il ne pourroit plus faire autrement. Je n'ai jamais su quel fut le résultat de cette affaire; mais la satis-

faction avec laquelle partit l'Indien, donna lieu de croire que l'un des Nègres fut sacrifié.

Cette indifférence avec laquelle les Indiens ôtent la vie à leurs semblables, ne les montre pas sous le point de vue le plus favorable. Les bonnes qualités qu'ils possèdent d'ailleurs, ne paroîtront pas, aux yeux de bien des gens, balancer leurs dispositions à la vengeance, et les cruautés qu'ils commettent sur ceux qu'ils prennent dans un combat. Les missionnaires, Anglais et Français, ont fait beaucoup d'efforts pour les faire renoncer à l'infâme coutume de déchirer leurs prisonniers; et ces efforts n'ont pas été vains. Quoique, d'après quelques exemples récens, il paroisse que les Indiens ont conservé un grand penchant pour cette horrible pratique, je puis assurer cependant, que depuis plusieurs années, ils n'ont pas mis à la torture un seul de leurs prisonniers, dans des occasions, où vingt l'eussent été, il y a cent ans. Après des recherches multipliées, je n'ai pu découvrir, que de tous les hommes qui tombèrent entre leurs mains, lors de la défaite du général Saint-Clair, ils en eussent attaché un seul au poteau. Aussitôt que l'on

eut appris cette défaite, les officiers anglais et tous ceux, qui avoient de l'influence sur les Indiens, leur promirent des présens, s'ils ramenoient leurs prisonniers vivans; et la plupart de ceux-ci revinrent sans avoir rien souffert. Mais détruire totalement l'esprit de vengeance en eux, seroit chose impossible. L'anecdote suivante, relative au capitaine Joseph Brandt, chef de guerre de la nation des Mohawks, peut donner une juste idée du bon effet, qu'à cet égard, l'éducation produit sur leur esprit.

Brandt fut envoyé de très-bonne heure dans un collége de la Nouvelle-Angleterre. Doué d'heureuses dispositions, il fit de considérables progrès dans les langues grecque et latine. L'on prit grand soin de lui inculquer les vérités de l'évangile, et l'on y réussit, du moins quant au dogme. Il professoit donc avec chaleur les principes du christianisme; et dans l'espoir de convertir sa nation, il traduisit en langue mohawque, l'évangile Saint-Mathieu, et la formule de prière commune de l'église d'Angleterre. Avant que Brandt eut achevé son cours d'études, la guerre d'Amérique se déclara; et ce jeune homme enflammé par cet amour de la gloire, que la nature

nature elle-même semble avoir placé dans le sein d'un Indien, il quitta le collège, s'en retourna dans son village ; et bientôt, à la tête d'un corps considérable de ses compatriotes, il joignit les troupes anglaises, sous le commandement de sir Johnston. S'étant distingué par sa valeur, en différentes occasions, il fut élevé promptement, non-seulement au rang de chef militaire de sa nation, mais encore au grade de capitaine au service de sa majesté.

Cependant, il ne fut pas long-temps, sans souiller sa réputation, dans l'armée anglaise. Une escarmouche eut lieu avec un corps de troupes américaines, l'action fut chaude, et Brandt reçut un coup de feu au pied ; mais les Américains furent défaits, et soixante hommes à la tête desquels étoit un officier, demeurèrent prisonniers. Cet officier, ayant rendu son épée, entra en conversation avec le colonel Johnston, et ils causoient de la manière la plus amicale, quand Brandt, s'étant glissé derrière eux, jeta mort à terre, l'officier américain, d'un coup de son tomahawk. Sir John, indigné d'une telle trahison, la reprocha vivement à son auteur. Celui-ci écouta tranquillement le colonel, et lui

répondit qu'il étoit fâché que ce qu'il avoit fait, lui eût déplu ; mais que son pied lui faisoit alors extrêmement mal, et qu'il n'avoit pu s'empêcher de se venger sur le seul chef, que l'on eût pris. Il ajouta qu'il souffroit beaucoup moins, depuis qu'il avoit tué l'officier.

Quand la guerre éclata, les Indiens de cette tribu habitoient sur les bords de la rivière de Mohawk, dans l'état de New-York. Mais la paix étant faite, ils se transportèrent dans le haut Canada ; et leur principal village est maintenant situé sur la grande rivière, qui se jette dans le lac Erié, du côté septentrional, à soixante milles environ de la ville de Newark, ou Niagara. C'est là que Brandt a établi sa résidence. Il s'est fait construire une très-belle maison. Tout étranger qui va le visiter, est sûr d'en être bien reçu, et de trouver, tous les jours, une table très-bien servie. Il a trente ou quarante nègres, occupés à panser ses chevaux, à cultiver ses terres, etc. Les malheureux sont tenus dans le plus dur esclavage. Ils n'osent prendre la fuite, car il leur a assuré que s'ils le faisoient, il les suivroit jusqu'aux frontières de la Géorgie, et qu'il les assommeroit d'un

coup de son terrible tomahawk, par-tout où il les retrouveroit. Ils connoissent trop bien ses dispositions, pour n'être pas persuadés qu'il tiendroit parole.

Outre des présens, Brandt reçoit du gouvernement la moitié des appointemens de capitaine; et le tout se monte, dit-on, à 500 liv. sterling, par an. Nous n'avions pas peu de curiosité de voir cet Indien, pour qui, dans l'intention de nous rendre de Newark à son village, nous demandâmes des lettres de recommandation, tant aux personnes de sa connoissance, et à différens officiers, qu'au secrétaire du gouverneur. Malheureusement pour nous, la veille du jour où nous arrivâmes à Niagara, Brandt s'étoit embarqué pour Kingston, à l'opposite du lac. On jugera de l'importance de cet homme, en apprenant qu'un jurisconsulte, qui traversa le lac Ontario, dans le même vaisseau que nous, nous dit que pour n'avoir pas trouvé Brandt, il perdroit une somme de plus de 100 liv. sterling, l'affaire dont il devoit être chargé, ayant été remise à un autre.

Brandt s'aperçut de bonne heure que les Indiens avoient été dupes de tous les

étrangers, qui avoient mis le pied en Amérique. S'il avoit eu quelques doutes, à cet égard, ils eussent été levés, quand les Anglais, après avoir demandé et obtenu l'assistance des Indiens, dans la guerre d'Amérique, abandonnèrent si indignement et si injustement tous les territoires à l'est du Mississipi, et au suddes lacs, aux habitans des Etats-Unis, à ces ennemis, en un mot, que les Indiens s'étoient faits pour soutenir les intérêts de leurs alliés. Voyant, avec peine, qu'en épousant les querelles des blancs, les Indiens s'affoiblissoient eux-mêmes, tandis que s'ils demeuroient neutres, et s'ils se gouvernoient avec politique, ils se rendroient formidables et seroient traités avec plus d'égards, Brandt forma le plan d'unir les Indiens, en une seule confédération. A cet effet, il envoya des messagers vers différens chefs, pour les prier de faire prendre en considération cette importante question dans une assemblée générale; mais quelques-unes des tribus, se défiant d'un tel projet, et craignant qu'à ce moyen, Brandt ne voulût s'acquérir la prééminence, s'y opposèrent de tout leur pouvoir. En conséquence, il devint très-suspect à plusieurs des nations des plus guerrières, qui le voient

maintenant d'un œil si jaloux, qu'il ne seroit pas sûr pour lui de se hasarder dans la partie supérieure du pays.

Ce chef a conduit avec beaucoup d'habileté les affaires de sa tribu. Il en a fait louer à long terme les terres inutiles, ce qui donne un revenu annuel, qui, sans doute, existera aussi long-temps que cette même tribu fera corps de nation. Il a jugé sagement que cela valoit bien mieux que d'en vendre pièce à pièce les possessions, comme le faisoient précédemment les Mohawks, qui, quelque considérables que fussent les sommes, qu'ils reçussent, les dissipoient en un instant.

Si les affaires de sa nation le lui permettent, Brandt se propose d'étudier plus à fond la langue grecque, dont il se déclare l'admirateur, et de traduire, en langue mohawque, la plus grande partie de l'ancien Testament. Cependant cet homme, peu de temps avant que nous arrivassions à Niagara, tua son fils, de sa propre main. Il paroît que ce fils, fort adonné à la boisson, avoit souvent exprimé l'intention d'attenter aux jours de son père, dans l'appartement duquel étant entré, un soir, il lui tint de mauvais propos, dans l'intention peut-être de mettre à exécution ses

menaces, quand Brandt tirant une courte épée la lui passa au travers du corps. Celui-ci ne parle de cet événement, qu'en exprimant ses regrets, mais en même temps, sans éprouver cette émotion que ressentiroit tout autre qu'un Indien, il se console en pensant qu'il a rendu service à sa nation, en la débarrassant d'un mauvais sujet.

Brandt est coiffé et vêtu à l'indienne; mais au lieu de la couverture, il porte une courte redingote, telle que celle que j'ai déja décrite.

Quelque peine que les prêtres français et les autres missionnaires aient prise pour faire adopter les dogmes de la religion chrétienne aux Indiens, et quoique différentes tribus se soient fait baptiser, il ne paroît pas, cependant, excepté en quelques circonstances particulières, que cette religion ait fait de grands progrès parmi eux. Ils ont appris quelques formules de prières, ils ont assisté à quelques cérémonies extérieures, mais ils sont toujours animés de passions aussi violentes que précédemment, et ils ne se sont en rien pénétrés de l'esprit de paix du christianisme.

Les Moraves sont ceux qui ont produit le

plus grand changement dans les Indiens. Ils en ont engagés quelques-uns à quitter la vie sauvage, à renoncer à la guerre, et à cultiver la terre. C'est parmi les Mounsies, petite tribu, qui habite sur le rivage septentrional du lac Saint-Clair, qu'ils ont obtenu le plus de succès; mais le nombre de ceux qu'ils ont convertis, est néanmoins très-foible. Les catholiques romains ont plus d'adhérens. Leurs cérémonies religieuses semblent parfaitement calculées pour attirer l'attention des Indiens, à qui, d'ailleurs, les missionnaires de cette communion imposent peu de gêne. Ce sont les Quakers, qui ont fait le moins de prosélytes. La doctrine de la non-résistance, qu'ils prêchent, s'accorde mal avec les opinions des Indiens. Ayant voulu l'introduire parmi quelques tribus, et principalement celle des Shawneses, la plus guerrière de toutes les nations, qui vivent au nord de l'Ohio, ils ont couru de grands dangers. (1) »

(1) La difficulté de convertir les Indiens au christianisme, provient bien moins de leur attachement à leur propre religion, quand ils en ont une, que de certaines idées qu'ils semblent avoir sucées avec le lait.

Un missionnaire français raconte qu'il s'efforçoit un

Les Indiens qui n'ont aucune idée de la révélation, croient presque tous à l'existence d'un Être suprême, tout puissant, bienfaisant et sage, et à celle d'esprits subordonnés, les uns bons, les autres mauvais. Ils pensent que les premiers s'occupant du bonheur des hommes, il est inutile de les implorer ; et ce n'est qu'aux mauvais esprits, dont ils ont une terreur naturelle, qu'ils rendent hommage, afin de détourner leur malveillance. On prétend que quelques tribus éloignées ont des prêtres, mais il ne paroît pas qu'elles aient un

jour de convertir un Indien, par le tableau des récompenses, qui, dans un autre monde, seront le partage des bons, et celui des punitions terribles, auxquelles ne pourront se soustraire les méchans, lorsque cet Indien, qui, depuis peu, avoit perdu son meilleur ami, interrompit le missionnaire, pour lui demander s'il savoit où étoit allé cet ami ; au ciel, ou en enfer ? Je crois fermement, qu'il est au ciel, lui répondit le prêtre. « Je ferai donc ce que vous me recommandez, « et je vivrai sobrement, » répliqua l'Indien, « car « je veux aller dans le lieu, où se trouve mon ami. » Si, au contraire, on lui avoit dit que celui qu'il regrettoit, étoit en enfer, rien n'eût pu le détourner e mene r la vie la plus dissolue, dans l'espoir de le retrouver, et de partager ses souffrances.

(*Note de l'auteur.*)

culte régulier. Chaque individu récite une prière, ou fait son offrande au mauvais esprit, lorsqu'il y est porté par la crainte.

La doctrine d'un autre monde, dans lequel ils jouiront des mêmes plaisirs que dans celui-ci, mais où ils seront exempts de douleurs, et n'auront pas la peine de chercher à se procurer leur nourriture, semble générale parmi les Indiens. Quelques tribus ont plus de dévotion que d'autres. Les Shawneses, qui n'ont que peu de crainte des mauvais esprits, ont à peine une ombre de religion. Je n'ai jamais ouï dire qu'un seul d'entr'eux se soit converti au christianisme.

C'est une très-remarquable et très-singulière circonstance que malgré la ressemblance frappante, qui se trouve entre les personnes, les mœurs, les coutumes, les penchans et la religion des différentes tribus d'Indiens, répandues de l'une à l'autre extrémité du continent de l'Amérique septentrionale, ressemblance qui certainement ne doit laisser aucun doute sur l'origine commune de toutes ces tribus, leur langage, cependant, diffère aussi essentiellement. Il n'y en a pas deux, qui parlent exactement la même langue. Plusieurs nations Indiennes, qui vivent à peu de

distance, les unes des autres, ont un idiome tellement opposé, qu'elles ne peuvent s'entendre. On m'avoit prévenu que la langue chippeway, étoit la plus générale, et que quelqu'un qui la savoit à fond, pouvoit acquérir une connoissance passable de toute autre langue, que l'on parle entre l'Ohio et le lac supérieur. Quelques personnes qui ont fait leur étude de toutes les langues indiennes, prétendent que tous les différens idiomes de ces tribus, avec lesquelles nous avons quelque rapport, ne sont que des dialectes de trois langues primitives, le huron, l'algonquin et le sioux, et que lorsque l'on possède bien la première, on peut converser, au moins légérement, avec les Indiens de toutes les tribus du Canada, ou des Etats-Unis. Toutes les nations qui parlent une langue dérivée du sioux, prononcent, dit-on, avec une sorte de sifflement. Celles qui en parlent une, dérivée du huron, ont une prononciation gutturale; et celles dont la langue dérive de l'algonquin, prononcent avec plus de douceur et de facilité que toutes les autres. Je ne puis dire jusqu'à quel point est fondée cette distinction; j'observerai seulement que tous les Indiens que j'ai rencontrés,

tant ceux dont la langue est, à ce qu'on prétend, un dialecte du huron, que ceux dont elle en est un de l'algonquin, me parurent avoir, dans leur langage, très-peu de sons, qui s'articulent avec les lèvres, et prononcent leurs mots de la gorge, mais plus du haut que du bas. Un léger degré d'hésitation est remarquable dans leurs discours. Ils semblent avoir quelque difficulté à parler, et le font à peu près comme une personne qui auroit un grand poids sur la poitrine, ou qui auroit reçu sur cette partie du corps, ou sur le dos, un coup assez violent pour lui gêner la respiration. Les femmes, au contraire, parlent avec la plus grande facilité; et la langue indienne, lorsqu'elle est prononcée par elles, est aussi douce que la langue italienne. Elles ont toutes, sans exception, le son de voix, le plus délicat, le plus harmonieux, que j'aie jamais entendu, et leur sourire est tout aussi agréable qu'il soit possible de se le figurer. J'ai souvent passé une heure ou deux, assis au milieu d'une troupe d'Indiennes, simplement pour le plaisir de les entendre parler.

Les Indiens, hommes et femmes, parlent avec beaucoup de réflexion, et ne semblent

jamais embarrassés de trouver des mots propres à exprimer leurs sentimens.

La musique des Indiens est rude, sans agrément, et manque de variété et de mélodie. Leur fameux chant de guerre n'est qu'un récitatif insipide. Le chant et la danse vont toujours de compagnie. Quand un grand nombre d'Indiens chantent en chœur, les notes rares et, pour ainsi dire sauvages, dont se forme l'air de leur chanson, se mêlant aux sons de leurs tambours et de leurs chalumeaux, produisent quelquefois un agréable effet, lorsqu'on les entend à quelque distance. Mais c'est seulement alors que leur musique est soutenable.

Le premier jour de notre arrivée à Malden, précisément lorsque vers minuit, nous allions nous mettre au lit, nous entendîmes, tout-à-coup, un concert de cette sorte, qui se donnoit sur l'île de Bois-Blanc. Desirant en jouir de plus près, et de voir les danses, nous prîmes un bateau, et nous nous rendîmes à l'instant au lieu ou l'on étoit rassemblé. Les trois hommes les plus âgés, assis sous un arbre, étoient les principaux musiciens. L'un d'eux battoit un petit tambour, formé d'une partie d'un tronc d'arbre creux,

couvert d'une peau. Les deux autres l'accompagnoient avec des espèces de castagnettes, ou des calebasses remplies de pois. Ces trois hommes chantoient, et les danseuses, (les hommes ne dansoient pas), joignoient leur voix aux leurs. Celles-ci, au nombre de vingt, environ, formoient un cercle, en se tenant les mains autour du cou l'une de l'autre. Faisant ainsi la chaîne, et le visage tourné vers un petit feu, elles exécutoient de petits pas de côté, courts, mais pressés. Les hommes et les femmes ne dansent jamais ensemble, à moins, cependant, que quelque jeune homme n'introduise quelque jolie fille dans la danse, ce qui est considéré comme une grande marque de faveur. C'est là une des conséquences de la conduite générale des Indiens qui regardent les femmes sous un tout autre point de vue, que ne font les Européens, et qui les condamnent, comme des esclaves, aux plus pénibles travaux. J'ai vu un jeune chef, accompagné de trois femmes, qui étoient occupées à lui ramasser ses flèches, pendant qu'il s'amusoit à tirer des écureuils. J'ai rencontré aussi quelques Indiens, allant d'un lieu à l'autre, à la distance de quelques milles, montés

sur leurs chevaux, et cheminant à l'aise, tandis qu'ils laissoient derrière eux, leurs femmes, non-seulement à pied, mais portant sur le dos de très-pesans fardeaux.

Les femmes ayant dansé pendant quelque temps, on alluma un plus grand feu, et les hommes se rassemblèrent de différentes parties de l'île, au nombre de cinquante ou soixante, pour s'amuser à leur tour. Il y avoit un peu plus de variété dans leur danse que dans celle des femmes. Serrés les uns contre les autres, et formant des pas très-courts, mais de mesure avec la musique, ils firent un grand cercle à l'entour du feu. Le meilleur danseur, qui étoit en même temps le principal chanteur, conduisoit la danse. Après le premier tour on alongea le pas, et l'on commença bientôt à frapper du pied la terre, avec une grande violence. Au troisième, ou au quatrième pas, les danseurs faisoient de petits sauts, à pieds joints, ils tournoient le visage au feu, baissoient la tête, et alloient de côté. Ayant fait une ou deux douzaines de tours, à la fin de chacun desquels, ils avoient frappé la terre avec une inconcevable fureur, ce en quoi s'étoit sur-tout signalé le principal dan-

seur, ils poussèrent tous à-la-fois un grand cri, et l'on cessa de danser.

Deux ou trois minutes après, recommença une autre danse, qui finit aussitôt et à-peu-près de même que la première. Il y eut peu de différence dans les figures de l'une et de l'autre. Quant au chant, il arrivoit quelquefois, dans la seconde, que les danseurs, au lieu de chanter l'air tout entier, sembloient seulement répondre aux airs, chantés par les vieillards. Ils nous invitèrent à nous mêler à leurs danses, ce que nous fîmes, sachant bien que cela leur feroit plaisir, et nous restâmes avec eux dans l'île, jusqu'à deux ou trois heures du matin. On ne peut se faire une idée de l'aspect épouvantable, qu'offrent une foule d'Indiens, dansant ainsi en rond, autour d'un grand feu, et au milieu d'épaisses forêts. Les cris perçans, qu'ils poussent à la fin de chaque danse, ajoutent extrêmement encore à l'horreur qu'un tel spectacle inspire.

Rarement se passoit-il une nuit, qu'il n'y eût sur cette même île, des danses pareilles à celles que je viens de décrire. Les Indiens ne songent jamais à danser que la nuit ne soit très-avancée, et ils demeurent

debout jusqu'au point du jour. S'ils n'ont rien à faire, ils dorment ensuite, couchés au soleil, ou bien ils s'amusent à fumer. Quoique leur promptitude et leur persévérance soient extrêmes, quand ils sont en guerre, dans la paix, cependant, et lorsqu'ils ont de quoi satisfaire à ce que demande la nature, ils sont les hommes les plus paresseux et les plus indolens.

Les danses, dont je viens de parler, ne sont que des danses ordinaires. Dans les occasions importantes, les Indiens en ont une grande quantité d'autres, toutes bien plus intéressantes pour le spectateur. Les danses ordinaires parmi plusieurs autres tribus, et sur-tout parmi les Shaweneses, sont, dit-on, bien plus amusantes que celles que j'ai décrites. Plusieurs de ces derniers Indiens étoient campés sur l'île de Bois-Blanc, lorsque nous y fûmes; mais leur nombre n'étoit pas assez considérable, pour qu'ils formassent une danse à eux seuls, et nous ne pûmes en avoir le plaisir.

D'après tous les rapports que l'on m'en a faits, car je n'ai point eu occasion de la voir, la danse de guerre doit, indubitablement, de toutes les danses de ces peuples, être

être la plus digne de l'attention d'un étranger. Elle a lieu lorsqu'ils partent pour quelque expédition militaire, ou qu'ils en reviennent, et quelquefois aussi dans des occasions solennelles. Les chefs et les guerriers, qui veulent prendre part à cette danse, se peignent et s'habillent comme s'ils alloient vraiment à la guerre, et tiennent leurs armes à la main. Lorsqu'ils sont rassemblés, ils s'asseyent sur leurs talons, et forment un cercle autour d'un grand feu, près duquel est planté en terre, un gros poteau. Après avoir demeuré peu d'instans dans cette position, l'un des principaux chefs se lève, et s'avançant vers le centre, il se met à récapituler dans une sorte de récitatif, tous ses faits d'armes. Il appuie principalement sur le nombre d'ennemis qu'il a tués, il décrit la manière dont il les a scalpés, il fait beaucoup de gestes, et brandit ses armes, comme s'il exécutoit à l'instant même l'horrible opération. A la fin de chaque histoire, il donne avec fureur de son casse-tête sur le poteau. Chaque chef, chaque guerrier raconte ses hauts faits, à son tour. Souvent un seul homme entretient l'assemblée, plusieurs heures de suite, et quelque-

fois la danse dure quatre jours et quatre nuits. Pendant tout ce temps, il n'est permis à personne de dormir. Quelqu'un de placé en dehors du cercle, est chargé de faire lever tout guerrier, qui s'assoupiroit. A l'instant où commence la danse, on fait rôtir un daim, un ours, ou quelqu'autre animal d'une grosseur considérable; et chaque guerrier peut aller en couper un morceau, tant que dure la fête. Lorsque ceux qui forment le cercle, ont fait le récit de leurs exploits, ils se lèvent tous et dansent d'une manière vraiment effrayante. Ils prennent mille postures bizarres, ils sautent comme des frénétiques, et brandissent leurs couteaux et leurs armes. En même temps, ils lèvent la houppe de guerre, et poussent les cris les plus affreux. Ainsi finit la danse.

La flûte, ou le chalumeau indien, est un jonc épais, semblable à celui, que l'on trouve sur les bords du Mississipi, et dans les parties méridionales des Etats-Unis. On lui donne deux pieds et même plus de longueur, et elle est percée de huit ou neuf trous sur une même ligne. On la tient de la même manière que le haut-bois ou la clarinette; et le son qu'elle produit, au moyen

d'une embouchure, ressemble assez à celui d'un sifflet ordinaire. Toutefois, cet instrument n'est pas dépourvu d'harmonie, et il seroit susceptible d'une agréable modulation; mais je n'ai jamais rencontré un seul Indien, qui fût en état de jouer un air régulier, ni même un des airs que tous chantent communément, quoique j'en aie vus plusieurs, qui aimoient passionnément cette flûte, et qui passoient des heures entières auprès du feu de leurs cabanes, à en tirer quelques notes plaintives. Tout Indien, qui peut en boucher les trous et en obtenir un son, se croit très-habile. Celui, qui en joue le mieux, n'en fait pas plus que ne feroit un enfant avec le sifflet le plus commun.

J'ajouterai à tout ce que je viens de dire au sujet des Indiens, que quoiqu'ils soient très-hospitaliers, il ne se trouveroit, cependant, que bien peu de gens, qui ayant goûté les charmes et joui des avantages d'une société civilisée, et qui, connoissant leur genre de vie, voulussent résider parmi eux. L'état misérable et la saleté de leurs habitations enfumées, la fadeur de leurs mets ordinaires, fadeur que ne peut supporter la personne la moins délicate, et leur mal-

propreté personnelle, suffiroient pour empêcher tout étranger, de se fixer dans quelqu'une de leurs tribus, quand même d'autres motifs ne s'y opposeroient pas. Quand je vins en Amérique, j'avois résolu de ne pas quitter le continent, sans passer un temps considérable chez les Indiens de l'intérieur des terres, afin d'avoir occasion d'observer leurs mœurs, et leurs coutumes primitives. Mais ce que j'ai vu durant mon séjour dans ce pays, tout en me donnant une idée favorable d'eux, m'a fait abandonner mon projet. Le hasard m'ayant ramené dans une de leurs habitations, en continuant mon voyage dans les parties peuplées des Etats-Unis, je ne cherchai pas à les connoître plus particulièrement.

CHAPITRE XXXVI.

Départ de Malden. — Orage sur le lac Erié. — Le navire est porté entre les îles. — Grand danger qu'il court. — Voyage sur le lac. — Arrivée au fort Erié. — La Buffle-Crique. — L'auteur engage des Indiens à traverser les bois. — Il part à pied. — Description du pays au-delà de la Buffle-Crique. — Vastes plaines. — Beauté des arbres. — Chiens des Indiens. — Etablissemens sur la rivière de Genesy. — Premiers planteurs. — Leur caractère, en général. — Description du pays qui borde la Genesy. — Fièvres communes en automne. — Départ à pied pour Bath.

VERS la fin d'octobre, la goëlette, dans laquelle nous avions assuré notre passage pour Presqu'île, parut devant Malden, où elle fut forcée de rester à l'ancre, pendant trois jours, le vent étant alors contraire pour descendre la rivière. Dès qu'il eut changé, nous nous rendîmes à bord, après avoir dit un long adieu à notre ami le capitaine L—, dont les bontés avoient été sans bornes et des plus avantageuses pour nous, jeunes étrangers, qui ne le connoissant aucunement avant d'entrer dans ce pays, et ne lui ayant pas même été recommandés, n'avions aucun droit à la réception amicale qu'il nous fit.

Le vent, quoique favorable, fut foible le matin du jour de notre embarquement, mais le courant, qui étoit fort, nous fit entrer bientôt dans le lac. L'après-midi nous passâmes devant les îles, dont l'aspect étoit enchanteur. Les superbes forêts qui bordoient le rivage, alors parées des couleurs variées de l'automne, offroient un coup-d'œil plus flatteur que lors même qu'elles étoient revêtues de la plus brillante verdure. Ces couleurs que le contraste formé par des rochers noirâtres, rendoit encore plus éclatantes, étoient admirablement réfléchies par la surface tranquille du lac. Le lendemain matin, à la pointe du jour, nous ne vîmes plus la terre. Au lieu du ciel d'azur, dont nous avions joui, de l'agréable brise qui nous avoit favorisés, le jour précédent, nous eûmes un temps sombre, et tout annonçoit qu'il ne s'écouleroit que peu d'heures avant que nous eussions à lutter contre une de ces dangereuses tempêtes, si fréquentes sur le lac Erié. Bientôt les vents commencèrent à souffler : les vagues se soulevèrent d'une manière terrible, et tout aussitôt nous fûmes témoins de quelques-unes de ces scènes, qu'un coup de vent ne manque jamais

de produire sur un petit bâtiment, chargé de passagers. Plusieurs dames françaises fort âgées, qui étoient allé voir leurs petits enfans dans le bas Canada, et qui se trouvoient sur l'eau, pour la première fois de leur vie, occupoient la cabane. Le fond de cale, planchéyé, de l'un à l'autre bout, et tout simplement partagé par une voile, suspendue à l'une de poutres, étoit, d'un côté, rempli de passagers, parmi lesquels il y avoit beaucoup de femmes et d'enfans. Du côté opposé, se trouvoient ceux qui avoient payé pour être aussi dans la cabane, mais qui n'avoient pu y entrer, faute de place, et nous étions du nombre. Sans compter les vieilles dames françaises, ni les personnes logées à fond de cale, nous étions tous les jours, vingt-six à dîner. Notre bâtiment n'étant que du port de soixante et dix tonneaux, on jugera par là, combien nous étions serrés. Plusieurs passagers, fatigués du mal de mer, prioient le capitaine, au nom du ciel, de vouloir bien rétrograder; mais son dessein étant de terminer promptement son voyage, ce qui étoit de la plus haute importance pour lui, car l'hiver s'approchant, il étoit possible

que la glace lui fermât le passage à son retour, il fut sourd à leurs supplications. Ce qu'il leur refusa, cependant, l'orage le commanda. Pour en éviter la fureur, il fallut, de toute nécessité, chercher un abri. En conséquence ayant viré de bord, nous fîmes tous nos efforts pour gagner les îles, entre deux desquelles se trouve une baie, où nous jetâmes l'ancre. Celles-ci sont les plus basses et les plus considérables de tout le groupe ; et la baie, en raison de ce que les bâtimens qui descendent le lac, y relâchent souvent pour se soustraire à des vents contraires, est nommée *Put-in-Bay*, (1) ce dont les matelots ont fait *Pudding-Bay*.

A l'abri du vent par le rivage, nous demeurâmes tranquilles jusqu'à quatre heures du matin, que l'homme qui veilloit sur le pont, donna l'alarme, en annonçant que le bâtiment chassoit sur son ancre et menaçoit de faire côte. Le capitaine se leva précipitamment, et s'apercevant que le vent ayant changé, le navire n'étoit plus protégé par la terre, il ordonna aussitôt de filer le cable par le bout et de hisser le foc, afin

(1) Baie de relâche.

de faire virer le vaisseau, et, s'il étoit possible, de nous éloigner du rivage. Dans le trouble et la confusion du moment, la grande voile fut hissée en même temps que le foc, le bâtiment cula, et rien n'auroit pu l'empêcher de faire côte, si l'on n'eut jeté une autre ancre à l'instant. Je n'expliquai cette funeste méprise, qu'en supposant que les matelots, n'étant pas encore bien éveillés, quand ils vinrent sur le pont, n'entendirent point distinctement le commandement. Comme on croyoit être parfaitement en sûreté, on n'avoit laissé qu'un seul homme de garde; et depuis l'instant où il donna l'alarme jusqu'à celui où l'ancre fut jetée, il s'écoula tout au plus quatre minutes.

Le jour naissant nous fit voir le danger de notre situation. Retenus par une seule ancre, peu sûre si le vent s'augmentoit, nous n'étions qu'à cent verges (trois cents pieds) d'un rivage hérissé de rochers, contre lequel nous étions portés. Le temps étoit humide, nous essuyons de fréquentes rafales, et l'aspect du ciel faisoit présager que loin de s'appaiser, la tempête alloit se déchaîner avec plus de force qu'auparavant. Néanmoins, soutenus par l'espérance et par

notre courage, nous déjeûnâmes tranquillement, puis nous prîmes des cartes. A peine eûmes nous joué une heure, que nous entendîmes ce cri de détresse : « Tout le monde en haut ! » Le navire étoit de nouveau poussé vers la côte. Comme il faisoit froid, j'avois jeté sur mes épaules, une couverture, que j'avois attachée autour de mes reins, à la mode des Indiens. Mais ne pouvant pas, comme eux, agir, ainsi affublé, je m'arrêtai un moment pour me débarrasser de ce vêtement, avant de monter sur le pont, ce qui fit que je fus le dernier à demeurer dans la partie inférieure du bâtiment. La voie la plus courte étoit par l'écoutille, et je mettois précisément le pied sur l'échelle, quand le vaisseau donna avec la plus grande force contre les rochers. Les femmes, poussant des cris d'effroi, se rassemblèrent autour de moi, me priant, au nom du ciel, de ne pas les abandonner. Mes compagnons, en même temps, me crioient de venir promptement. Je conserverai jusqu'à ma dernière heure, le souvenir de l'émotion que j'éprouvai dans cet instant. Il eût été inutile de rester en bas; je cherchai donc à rassurer ces pauvres femmes, qui m'entouroient; et me déga-

geant de force, je montai sur le pont, où je ne fus pas plutôt arrivé, que les écoutilles furent fermées sur ces malheureuses, dont les cris retentissoient dans tout le bâtiment, malgré le bruit que faisoient les matelots, et malgré l'épouvantable rugissement des vagues, qui se brisoient sur les rochers voisins.

Avant qu'il se fût écoulé deux minutes, le vaisseau eut une seconde secousse, plus forte encore que la première ; et au bout d'un quart d'heure, pendant lequel il s'approcha toujours plus du rivage, chaque vague, qui le heurta, le fit toucher.

Chacun alors sembloit d'avis de couper les mâts pour alléger le bâtiment. Toutes les haches étoient déja levées à cet effet, quand un de mes compagnons, qui, ayant servi dans la marine, avoit beaucoup de connoissances nautiques, s'opposa à cette mesure. Il représenta que les pompes étant toujours libres, et que le vaisseau n'ayant pas fait assez d'eau pour qu'il fût impossible de les faire jouer, ce seroit nous priver de tout moyen de nous éloigner du rocher, si le vent venoit à changer, que d'abattre les mâts. Il conseilla donc au capitaine, de faire couper les vergues et les huniers. Ses

conseils furent suivis, en tout. Le vent continuoit, cependant, à souffler du même point; et le seul changement qu'il eut éprouvé, c'étoit qu'il avoit plus de violence que jamais.

La tempête redoublant, les vagues commencèrent à rouler avec une extrême vélocité. Elles se brisoient si impétueusement sur la proue du vaisseau, que ce n'étoit qu'avec une peine infinie, que six ou sept personnes et moi, qui avions pris notre poste sur le gaillard d'avant, nous pouvions nous tenir par les mains, pour éviter d'être entraînés. Pendant plus de quatre heures nous demeurâmes dans cette situation. A chaque instant nous croyons que le vaisseau alloit être mis en pièces, et nous étions exposés au choc de ces terribles masses d'eau, qui, après l'intervalle de trois ou quatre minutes, s'avançoient vers nous. Plusieurs paroissoient aussi hautes que le hunier d'artimon; et quelquefois, lorsquelles fondoient sur nous, la force du choc nous faisoit presque perdre la respiration. A la fin, nous trouvant tellement engourdis par le froid, que nous n'eussions pas été capables du moindre effort dans l'eau, pour sauver notre vie, si le vaisseau eût fait naufrage,

nous descendîmes pour attendre tranquillement l'instant où nous serions engloutis par les flots.

Quelques-uns des passagers se mirent alors à écrire leur testament sur des morceaux de papier, qu'ils enveloppèrent dans ce qu'ils crurent devoir le mieux les garantir de l'eau. D'autres avoient commencé à tirer de leurs malles, ce qu'ils avoient de plus précieux. Nous remarquâmes sur-tout un malheureux homme, accompagné de sa famille, et qui, ayant presque perdu la raison, se chargeoit de Dollars, de la tête aux pieds, de sorte que, si dans l'état ou nous le découvrîmes, il fût tombé dans l'eau, il eût été infailliblement entraîné à fond.

Les mots ne peuvent rendre le trouble, l'égarement, qui se peignirent dans le maintien de presque tous les passagers, à l'approche de la nuit. La plupart effrayés jusqu'à la terreur, de l'idée de faire naufrage, dans les ténèbres, regrettoient amèrement que l'on n'eût point coupé le cable, mesure au moyen de laquelle le vaisseau eût échoué de jour : mais le capitaine s'y étoit refusé, parce que la perte de son bâtiment en eût été la suite.

Jusqu'à neuf heures du soir, le navire toucha, à toute minute; et durant cet intervalle, nous fûmes dans une épouvantable attente. Heureusement, enfin, le vent sauta de deux quarts en notre faveur, ce qui, au lieu de le faire toucher, fit rouler le vaisseau. A minuit, le vent devint plus modéré; et à trois heures du matin, il étoit si foible que les matelots purent aller sur l'ancre. En peu de temps ils lancèrent le navire dans une eau plus profonde et le mirent hors de danger. La joie fut extrême, alors, parmi nous. Chacun, après les fatigues, et l'anxiété, que l'on avoit éprouvées, le jour précédent, fut enchanté de pouvoir, en sûreté, goûter quelque repos.

Le matin, le soleil se leva, dans toute sa gloire, au-delà d'une des îles les plus éloignées. Un ciel d'azur n'étoit obscurci, sur aucun point, par le plus foible nuage. L'air étoit parfaitement calme et doux. Les oiseaux, comme si, après avoir échappé aux fureurs de la tempête, ils eussent voulu se rejouir avec l'homme, gazouilloient délicieusement dans les forêts voisines. Enfin, sans l'état affreux auquel étoient réduits et notre vaisseau, et tous les objets qui nous appar-

tenoient, le danger que nous avions couru, ne nous eût paru qu'un songe.

Ce que l'on examina d'abord, ce fut le gouvernail, dont la barre étoit en pièces. Les matelots qui étoient sur la poupe, déclarèrent que de quatre crochets par lesquels il étoit suspendu, il n'en étoit resté d'entier, qu'un seul, qui encore avoit été fortement faussé. Lorsque l'on eut détaché le gouvernail, il étoit tellement haché qu'il ressembloit à un balai. Tout portoit à croire que la quille se trouvoit dans le même état. Néanmoins, à la grande surprise de tous ceux qui étoient à bord, le bâtiment ne faisoit pas beaucoup d'eau. S'il eut été, de la moitié, aussi mauvais que le vaisseau de roi, sur lequel nous remontâmes le lac, rien n'eût pu l'empêcher de se perdre.

On tint conseil pour chercher ce qu'il falloit faire. Continuer notre voyage paroissoit chose impossible. Il s'agissoit seulement d'examiner quelle route seroit la plus commode et la plus prompte pour retourner à Malden. Personne ne savoit à quoi se déterminer, quand un officier Américain proposa de forger un nouveau levier, et de fabriquer de nouveaux crocs. On croyoit la

chose impraticable ; mais la nécessité, mère de l'invention, ayant fait travailler toutes les têtes, on forma une enclume, au moyen d'un nombre de haches, posées sur un bloc de bois ; on alluma un très-grand feu, et partie d'entre nous, travaillant, tour-à-tour, comme des forgerons, nous eûmes, au bout de trois heures, achevé un très-bon croc.

Plusieurs autres passagers s'occupèrent, en même temps, à contruire une nouvelle barre de gouvernail. Quelques-uns repêchèrent le cable et l'ancre que l'on avoit jetée, et les matelots rajustèrent le gréement. A la nuit tombante, le bâtiment fut si bien réparé que personne ne fut plus en peine sur la possibilité de regagner en sûreté Malden ; et même quelques passagers commençoient à croire qu'il n'y auroit aucun danger à continuer à descendre le lac. Le capitaine nous déclara qu'il régleroit sa conduite sur le temps qu'il feroit le lendemain.

Le matin, pendant que nous étions encore couchés, nous fûmes fort surpris d'entendre des voix étrangères sur le pont ; et notre étonnement redoubla, quand nous reconnûmes

nûmes deux de nos amis, qui, comme nous, avoient passé la mer Atlantique pour visiter le continent de l'Amérique septentrionale, et que, peu de jours avant notre départ de Philadelphie, nous avions accompagnés jusqu'à la distance de quelques milles de cette ville, qu'ils quittoient pour aller vers le sud. Ils avoient traversé la Virginie, puis le Kentoucky; et de l'Ohio, ils s'étoient rendus sur leurs chevaux, à Détroit, après une marche des plus désagréables et des plus pénibles. Dans cette dernière ville, ils avoient arrêté leur passage sur un petit sloup, qui faisoit voile pour le fort Erié, et qui étoit le dernier vaisseau, qui dût quitter le port avant l'hiver. S'étant embarqués, le jour précédent, ils avoient jeté l'ancre dans la même baie que nous, le vent n'étant pas favorable pour descendre le lac. Le commandant du sloup nous proposa de nous accompagner, et de nous donner tous les secours qui seroient en son pouvoir, si notre capitaine vouloit achever son voyage. L'offre fut acceptée avec empressement, et l'on convint que les deux vaisseaux marcheroient de conserve, aussitôt que le vent le permettroit.

Après avoir déjeûné, nous entrâmes, avec

nos jeunes amis, dans la chaloupe, pour nous rendre à cette partie de l'île, contre laquelle nous avions manqué d'échouer. Nous trouvâmes le rivage jonché de rames, de barres, etc., que l'eau avoit entraînées, et qui étoient dans un tel état que nous ne doutâmes nullement que si le vaisseau avoit fait naufrage, les deux tiers des passagers, au moins, n'eussent péri dans les courans et entre les rochers. Nous passâmes la journée à courir les bois et à nous raconter mutuellement nos aventures, depuis notre séparation. Le soir nous retournâmes à nos vaisseaux; et vers minuit, le vent étant devenu favorable, on leva l'ancre, et l'on partit, pendant que nous étions ensevelis dans le sommeil.

Nous avions alors perdu tout espoir d'aborder à Presqu'île. Notre navire étoit dans un tel délabrement, que le capitaine craignoit de perdre de vue le sloup, s'il se rendoit à nos vœux. Il fallut donc nous résoudre à faire route, de nouveau, pour la destination de celui-ci; et après une désagréable traversée, qui dura quatre jours, pendant lesquels nous essuyâmes plusieurs rafales, très-dangereuses, nous prîmes terre heureusement.

Nos amis partirent aussitôt pour Newark, d'où, si la saison le permettoit, et s'ils trouvoient une occasion favorable, ils se proposoient de faire voile pour Kingston, et de là se rendre dans le bas Canada. Nous, au contraire, desirant nous en retourner par une route différente de celle que nous avions prise en venant, nous passâmes la Buffle-Crique, dans l'espoir de louer, au village indien, des chevaux, au moyen desquels, nous pussions traverser le pays de Genesy : mais tous ceux qui en avoient, étoient déja partis, et les avoient emmenés avec eux à la chasse. L'interprète nous dit que, si nous voulions nous rendre, par les forêts, jusqu'aux établissemens des blancs, dont le plus prochain étoit à quatre-vingt-six milles du lieu où nous étions, il ne doutoit nullement qu'il ne pût trouver des Indiens qui entreprendroient de porter notre bagage ; et il ajouta qu'une fois arrivés aux habitations les plus voisines, nous y louerions facilement des chevaux. Nous approuvâmes son plan, et bientôt il nous amena cinq hommes, parmi lesquels étoit un chef de guerre, dans lequel, nous dit-il, nous pouvions avoir toute confiance, vu que c'étoit un homme

d'un excellent caractère. Il fut convenu que ces Indiens auroient chacun cinq dollars, et que nous leur fournirions des provisions et de l'eau-de-vie. L'interprète, qui étoit un blanc, nous prévint de ne pas trop leur donner de cette liqueur; mais en même temps il nous avertit de leur faire part de tout ce que nous prendrions nous-mêmes, de manger avec eux, et de les traiter comme nos égaux. Nous avions déja assez vu d'Indiens, pour savoir que l'avis étoit bon, et pour tenir une pareille conduite, quand même on ne nous eût prévenu de rien à cet égard.

Tout étant disposé, à notre satisfaction, nous retournâmes au fort Erié, où, après nous être défaits du superflu de notre bagage, et avoir ajouté quelque chose aux provisions sèches et au biscuit que nous avoit donnés notre ami le capitaine E —, quand nous quittâmes sa demeure hospitalière, nous nous embarquâmes dans la chaloupe, pour nous rendre au village de la Buffle-Crique, où nous avions décidé de passer la nuit, afin d'être prêts à partir le lendemain, de grand matin.

Les Indiens se rendirent près de nous, à la pointe du jour. Ils divisèrent le bagage, le chargèrent sur leurs crochets, et tout sem-

bloit parfaitement disposé pour le départ, quand le chef nous pria, par l'organe de notre interprète, « de leur donner, avant qu'ils se « missent en route, un peu de cette eau « précieuse que nous possédions, afin qu'ils « pussent s'en baigner les yeux, ce qui dissi- « peroit les brouillards, dont le sommeil les « leur chargeoit encore, et leur donneroit « plus de facilité pour trouver le sentier le « plus sûr, à travers l'épaisse forêt, dans « laquelle nous étions sur le point d'entrer. » Il ne s'agissoit que d'un peu d'eau-de-vie; car ce n'est jamais que dans un style figuré, que les Indiens en demandent. Nous leur versâmes à chacun un verre de cette précieuse liqueur. Leurs femmes et leurs enfans, qui étoient venus dans l'intention d'en avoir aussi leur part, la reçurent de nos mains; et nos conducteurs ayant pris leurs fardeaux, nous pénétrâmes dans les bois, en suivant un sentier étroit, que l'on eût eu peine à distinguer, sans les feuilles sèches, dont il étoit jonché.

Après avoir fait quelques milles, nous nous arrêtames au bord d'un clair ruisseau, et nous y déjeûnâmes. Nous en trouvâmes un autre, près duquel nous dînâmes; et le soir,

nous prîmes notre gîte auprès d'un troisième. Ayant déposé leurs fardeaux, les Indiens s'occupèrent aussitôt à élever des perches, qu'ils couvrirent de morceaux d'écorce, épars sur la terre, et qu'avoient laissés là quelques voyageurs, qui, évidemment, avoient, peu de temps auparavant, passé la nuit dans ce lieu; mais nous fîmes cesser leur opération, en tirant d'un sac, notre tente de voyage. Il comprirent très-bien ce qu'ils avoient à faire; et, se servant de leurs tomahawks, ils coupèrent des pieux, et taillèrent des chevilles. Comme nous mîmes tous la main à l'œuvre, en moins de cinq minutes la tente fut plantée.

Un des Indiens nous fit signe alors de lui prêter un sac. L'ayant reçu, il s'enfonça dans les bois, et bientôt nous le perdîmes de vue. Nous étions fort en peine de savoir ce qu'il alloit faire; mais au bout de quelque temps nous le vîmes revenir, rapportant son sac rempli des plus belles baies d'airelle, que j'eusse vues de ma vie. En même temps, un autre se mit, de son propre mouvement, à faire, dans la tente, des amas de feuilles sèches, qui, avec nos peaux de buffle, formèrent de très-bons lits, pour des gens, qui,

depuis plus d'un mois, n'avoient dormi que sur une planche. Dans tout le haut Canada, les voyageurs ont tellement la coutume de porter leur lit, que même chez notre ami, le capitaine E —, nous ne couchions que sur le parquet d'une chambre vide, où nous placions nos fourrures. Quant à nos Indiens, ils ne songèrent point du tout à se couvrir; ils s'étendirent auprès du feu, et passèrent ainsi la nuit. Nous partîmes au point du jour, et comme la veille, nous fîmes halte, deux fois, pour déjeûner et pour dîner, au bord d'un ruisseau.

De la Buffle-Crique à l'endroit où nous campâmes la première nuit, la distance est de vingt-cinq milles, au moins. Le pays étant très-plat, et les arbres croissant si près les uns des autres, qu'il étoit impossible de voir à plus de cent cinquante pieds, en toutes directions, notre voyage devint bientôt des plus monotones. Rien, cependant, ne peut surpasser, en son genre, la beauté d'un canton, dans lequel nous arrivâmes, le second jour de notre marche. La forêt étoit entrecoupée de plaines découvertes, d'une étendue immense. Quelques-unes de ces plaines, à ce que je crois, n'avoient pas moins de

quinze à vingt milles de circonférence. Les arbres de chaque lisière, ayant tout l'espace nécessaire, à leur croissance, étendoient au loin leurs branches, et se dessinoient de différentes manières, comme les plus beaux chênes d'Angleterre. Les bois, qui entouroient les plaines, étoient échancrés en tout sens, ce qui formoit des baies et des promontoires. De beaux groupes d'arbres, dispersés çà et là, dans ces lieux découverts, sembloient des îles charmantes. Les personnes qui n'ont point vu les forêts d'Amérique, dans cette saison, peuvent difficilement se faire une idée de la variété de leurs couleurs. Un peintre qui s'efforceroit de les représenter, au naturel, feroit un tableau, que l'on regarderoit, en Europe, comme contraire à tout ce qui existe dans la nature.

Une herbe longue et dure, qui probablement, un jour, servira de nourriture à de nombreux troupeaux, croît dans ces plaines qui, maintenant, sont de parfaits déserts. Le territoire du nord-ouest des Etats-Unis, et celui qui s'étend au-delà des sources du Mississipi, sont entrecoupés de la même manière. Plus on s'avance, et plus, en général, les plaines sont considérables.

Dans les dernières on voit de grands troupeaux de buffles, d'élans et d'autres animaux graminivores et sauvages. Jadis on en trouvoit aussi dans celles de l'état de New-York; mais les Indiens et les blancs les ayant constamment poursuivis, ils ont disparu depuis long-temps.

Le manque d'arbres, sur une étendue si considérable de terre, dans une contrée qui abonde si généralement en bois, a donné lieu à plusieurs opinions très-opposées. Quelques-uns ont attribué cette particularité à la pauvreté du sol, et d'autres ont soutenu que ces plaines étoient jadis aussi boisées que toutes les autres parties du pays; mais que les arbres furent détruits par le feu, ou par les buffles, les ours et d'autres animaux.

Il est reconnu que les buffles dans toutes les parties du pays, où ils vivent sauvages, commettent de grands dégâts dans les forêts, en dépouillant les arbres de leur écorce. Ils se nourrissent aussi des jeunes arbres, venus de semence, et des rejetons des vieux. On peut donc conjecturer facilement que ces animaux auront fait mourir, de la sorte les arbres qui couvroient ces grands espaces

de terre; et, comme le bois d'Amérique se dissout aisément, lorsqu'il est exposé à l'intempérie des saisons, il est possible qu'au bout de quelques années on ne voie, dans ces lieux, pas plus de vestiges de forêts, que si elles eussent été consumées par le feu.

Il me semble, cependant, qu'il y a plus de solidité dans l'opinion de ceux, qui attribuent ce manque d'arbres à la mauvaise qualité du sol. La terre, qui se trouve à la surface est généralement très-légère et d'une couleur très-noire; mais en creusant à quelques pouces de profondeur, on trouve une argile compacte et froide. Le pays d'Ile-Longue, dans l'état de New-York, offre des plaines presque semblables à celles des parties ultérieures; et les cultivateurs hollandais ont trouvé, après des essais réitérés, que ces plaines ne pouvoient donner ni blé, ni aucun autre grain, ni même rien de profitable, si ce n'est une herbe dure. Je ne doute nullement que si l'on faisoit de pareils essais, sur le sol des plaines, situées à l'ouest, le résultat ne fût qu'elles sont également incapables de produire d'autres plantes que celles dont elles se couvrent actuellement.

Après avoir passé un grand nombre de ces

plaines, de différentes formes, nous entrâmes de nouveau, dans de sombres forêts; mais cette contrée étoit plus inégale, que celle que nous avions précédemment traversée. Vers la fin de la seconde journée de notre voyage, et comme nous montions au sommet d'une petite éminence, dans la partie la plus épaisse d'un bois, notre chef Indien, *China-Breast-Plate*, qui avoit reçu ce nom, parce que, pendant la guerre d'Amérique, il portoit sur la poitrine, en guise d'ornement, un plat de porcelaine de la Chine, nous fit signe de le suivre à gauche du sentier. Après quelques instans de marche, nous nous trouvâmes, tout-à-coup, au bord d'une fosse, très-profonde et très-large, qui ressembloit à une carrière épuisée, et que l'on auroit négligée depuis quelques années. L'aire de ce creux étoit d'environ deux acres, et sa forme étoit presque circulaire. Les côtés en étoient extrêmement escarpés. Nulle part, ils ne sembloient avoir moins de quarante pieds de haut, et en quelques endroits, ils étoient bien plus élevés. Presque au centre, il y avoit un grand étang, au bord duquel, de même qu'à l'entour du précipice, croissoient de très-beaux

pins. Les revêtemens de ce précipice consistoient en une substance blanchâtre, à-peu-près comme une pierre à chaux, à demi calcinée, et tout au bord, on voyoit plusieurs morceaux d'une matière semblable à de la cendre de chaux. *China - Breast - Plate*, s'étant arrêté au bord de l'escarpement, commença à nous réciter une longue histoire, pendant laquelle il indiquoit, souvent, du doigt, un endroit éloigné, en répétant fréquemment le nom de Niagara. Comme nous ignorions la langue des Senekas, et que notre Indien ne parloit pas l'anglais, nous ne pûmes savoir si cette histoire avoit rapport à la fosse ou aux chûtes de Niagara, au-dessus desquelles s'élève un brouillard, que, dans certains temps, on pourroit voir du lieu où nous étions. Je n'ai depuis rencontré personne, qui eût vu ce même endroit, ni qui sût rien d'où je pusse tirer quelque éclaircissement à ce sujet. Quoique nous fissions fréquemment signe à *China-Breast-Plate*, que nous ne comprenions pas son récit, il le continua pendant un quart d'heure. Ses compatriotes l'écoutoient avec beaucoup d'attention, et paroissoient prendre un grand intérêt à ce qu'il disoit.

Le soir du second jour de notre voyage, nous campâmes sur une petite montagne, du sommet de laquelle on jouissoit d'une vue agréable et pittoresque, s'étendant le long d'un courant d'eau fort considérable, qui sembloit miner la base de cette même montagne, et former, dans le lointain, une cascade tombant sur des rochers. Lorsque l'on eut, comme de coutume, planté la tente et allumé du feu, les Indiens firent cuire quelques écureuils, que nous avions tués au bord de l'une des plaines. Ils avoient observé ces animaux juchés au sommet d'un grand arbre creux. Aussitôt chacun d'eux, déposant son fardeau, et saisissant son tomahawk, se mit à l'œuvre. L'arbre fut abattu en moins de cinq minutes, et nous tuâmes à coups de fusil ceux des écureuils qui échappèrent aux chiens des Indiens.

Les chiens de ce pays ont les jambes courtes, le dos alongé, les oreilles larges, élevées et pointues, et la queue longue et frisée. Ils diffèrent des chiens anglais ordinaires, principalement en ce qu'ils n'aboient que rarement. Leur intelligence est telle, qu'ils semblent entendre, même à voix basse, ce que leur disent leurs maîtres, et sans qu'il soit

nécessaire de leur faire aucun signe de la tête ou de la main.

Tandis que les écureuils rôtissoient, embrochés par un bâton fourchu et fixé dans la terre, un des Indiens s'enfonça dans la forêt, et en rapporta plusieurs petites branches d'un arbre, selon toute apparence, de l'espèce du saule. Après les avoir soigneusement dépouillées de leur écorce, il les rassembla pour en former une sorte de petit gril, qu'il couvrit de cette même écorce. Il la fit sécher ensuite sur le feu, et lorsqu'elle fut passablement roussie, il la broya entre ses mains, et la mit dans sa poche, pour s'en servir en place de tabac à fumer.

Outre le tabac, les Indiens fument l'écorce de plusieurs arbres, et une grande quantité de différentes plantes et d'herbes. La plus agréable de toutes les substances qui leur servent à cet usage, consiste dans les feuilles de sumac (1), le rhus-toxicodendron. Cet arbrisseau, d'une forme gracieuse, porte des feuilles à-peu-près pareilles à celles du frêne. Vers la fin de l'automne, leur couleur se change en un rouge éclatant, et

(1) Le Vinaigrier.

lorsque l'on en veut fumer, on les détache et on les fait sécher au soleil. En brûlant, elles répandent un agréable parfum. Les habitans blancs les mêlent fréquemment avec leur tabac, parce que la fumée qu'elles donnent, lorsqu'elles n'ont éprouvé aucun mélange, est, dit-on, très-contraire à la poitrine. Le sumac porte des touffes de fleurs cramoisies. Une de ces touffes, que l'on trempe, pendant quelques minutes, dans une jatte de punch, procure à cette liqueur un agréable acide. Dans les états méridionaux, on s'en sert communément à cet effet; mais c'est une coutume dangereuse, parce que, quoique très-agréable au palais, cet acide est d'une qualité vénéneuse, et ne manque jamais de causer dans les entrailles les plus affreux ravages, si l'on en prend en trop grande quantité.

Il fit une assez forte gelée, cette nuit. Le lendemain matin, à la pointe du jour, nous continuâmes notre voyage, en commençant par traverser la rivière, dont j'ai parlé ci-dessus, et où nous eûmes de l'eau jusqu'à la ceinture, ce qui n'étoit pas amusant. Ce jour et le suivant, nous passâmes aussi plusieurs ruisseaux très-considérables.

Quelques écureuils furent les seuls animaux sauvages, que nous rencontrâmes dans ces vastes forêts. Le plus profond silence règnoit de toutes parts, on n'étoit troublé que de temps en temps, lorsqu'un grimpereau donnoit du bec contre un arbre creux. Les oiseaux, en général, volent près des habitations, dans ce pays; et c'est chose rare que d'en trouver dans les parties intérieures des forêts.

Le troisième jour, nous campâmes, comme à l'ordinaire. Nous ne fûmes pas plutôt arrivés au lieu, où nous nous arrêtâmes, que les Indiens quittèrent leurs vêtemens, et, pour se rafraîchir, se roulèrent sur l'herbe, comme eussent fait des chevaux: car, quoiqu'il eût gelé la nuit précédente, le jour avoit été très-chaud. Nous fûmes joints, ce soir, par un autre parti d'Indiens de la tribu des Senekas, qui se rendoient dans un village, situé sur la rivière de Genesy, et le lendemain, dans la matinée, nous partîmes tous ensemble. Nous entrâmes, de bonne heure, dans des plaines semblables à celles que nous avions déjà passées, mais moins étendues. Au bord de l'une, nous vîmes une hutte d'écorce, qui paroissoit inhabitée; et notre surprise fut grande, quand nous y trouvâmes deux hommes,

hommes, dont l'extérieur et les manières annonçoient qu'ils n'étoient pas Américains. Après quelques instans d'entretien, nous apprîmes que c'étoient des Anglais, qui avoient été valets de chambre à Londres, et qui, ayant amassé quelque argent, s'étoient embarqués pour New-Yorck, où ils espéroient devenir de grands personnages. Cependant, ils s'aperçurent bientôt que la dépense qu'il falloit faire dans cette ville, excédoit infiniment leurs facultés, et ils se déterminèrent à se retirer dans l'intérieur du pays. Ils ne furent pas en peine de trouver un homme, qui eût des terres à vendre. Un rusé coquin, propriétaire de quelques plaines, leur peignit, des couleurs les plus vives, l'avantage de s'établir sur un bon sol, déja défriché. Les insensés achetèrent immédiatement et assez cher, une étendue considérable de terrain aride, et ils partirent pour se fixer dessus. Ils prirent dans les habitations voisines, éloignées d'environ dix milles, deux hommes qui, après leur avoir élevé la hutte dans laquelle ils étoient, les quittèrent, en leur faisant la promesse de revenir sous peu, pour leur construire une maison en bois. Cependant ils ne tinrent pas leur parole. Les

malheureux Anglais, incapables de manier une hache, et même d'aucun travail, demeuroient tristement dans leur hutte, se nourrissant de salaisons qu'ils avoient apportées, mais qui tiroient à leur fin. Les habitans des établissemens voisins, à qui nous fîmes quelques questions au sujet de ces infortunés, les tournèrent en ridicule sur leur peu d'intelligence.

C'est là un exemple frappant de la folie de tout homme, qui cherche à s'établir en Amérique, avant de connoître parfaitement ce pays, et sans être entièrement au fait de tous les travaux rustiques.

Ce ne fut pas sans un grand chagrin, que, peu de temps après avoir quitté cette hutte, nous vîmes des signes évidens d'ivresse, dans un de nos Indiens; et en examinant notre baril d'eau-de-vie, nous ne découvrîmes que trop, qu'on l'avoit visité. Nous y avions eu l'œil, les premiers jours de notre marche; mais ayant lieu d'être, en tous points, satisfaits de la conduite de nos guides, et le terme de notre voyage s'approchant, nous n'y fîmes pas assez d'attention, cette journée. Quoique nous ne l'eussions perdu de vue, que cinq minutes, la vis, en ce peu de temps, fut forcée, et le vaisseau totalement vidé. L'In-

dien qui étoit ivre, marchoit à quelque distance en avant des autres. Revenant sur ses pas, il chemina près de nous, pendant quelques instans, puis saisissant son couteau de scalpage, que tout Indien porte toujours à son côté, il se mit à le brandir d'un air menaçant. Il n'y a qu'une seule conduite à tenir dans une telle circonstance; c'est d'agir avec la plus grande résolution. Si l'on a le malheur de laisser paroître le plus léger indice de crainte, ou si l'on a l'air indécis, l'Indien, privé de sa raison, n'en devient que plus furieux et que plus insensé. Je pris donc notre homme par l'épaule, et le repoussant, je lui présentai mon fusil, lui faisant entendre par signes, que je le tuerois, s'il ne se conduisoit pas convenablement. Tandis que je veillois sur les actions de celui-ci, mes compagnons retournèrent sur leurs pas pour voir en quel état étoient les autres Indiens. Heureusement, l'eau-de-vie n'avoit pas produit le même effet sur eux. Il est vrai qu'il y en avoit un, qui commençoit a devenir insolent, et qui, ayant, d'un air résolu, jeté bas son fardeau, refusoit d'aller plus loin; mais quelques mots du chef furent suffisans pour le rappeler à son devoir. Quand ils arrivèrent

près de leur camarade, tous voyant l'état dans lequel il étoit, s'écrièrent, en secouant la tête : « Ce n'est pas un bon Indien, ce n'est pas un bon Indien ! » Ils essayèrent ensuite de nous faire comprendre que c'étoit lui, qui avoit pillé le barril, et bu toute l'eau-de-vie; mais comme c'étoit un autre, qui en étoit porteur, il n'y avoit nul doute que les uns et les autres n'en eussent eu leur part. Il étoit toutefois évident que le premier étoit celui qui en avoit pris la plus grande dose; car, au bout de quelques minutes, il tomba sans dire mot. Ses compatriotes détachèrent ce qu'il portoit, et se l'étant partagé, ils placèrent cet homme, à peu de distance du sentier, et sous quelques buissons, où ils le laissèrent dormir jusqu'à ce qu'il eût repris ses sens.

Vers midi, nous arrivâmes au bord de la rivière de Genesy, de l'autre côté de laquelle est situé le village, où nous espérions nous procurer des chevaux. Nous traversâmes cette rivière dans des canots, et nous nous logeâmes dans une maison, bâtie à l'autre extrémité du lieu. Nos Indiens n'y trouvèrent point de place, ce dont nous fûmes charmés; car nous savions que le premier usage qu'ils fe-

roient de l'argent que nous allions leur délivrer, seroit d'acheter de l'eau-de-vie, et de s'enivrer, ce qui ne manqueroit pas d'en faire de très-désagréables compagnons. A peine étoit-il nuit, quand on vint nous dire, qu'aussitôt que nous les eûmes payés et renvoyés, ils s'étoient retirés dans une maison, près de la rivière, et que la grande quantité de liqueurs, qu'ils avoient bue, leur avoit fait perdre la raison, de telle sorte, qu'ils se battoient entr'eux et se hachoient de la plus terrible manière. Les Indiens ne se vengent jamais des injures, qu'ils ont reçues d'une personne ivre, ils attribuent entièrement leurs blessures à la liqueur, contre laquelle ils vomissent des imprécations, pour les désordres quelle a causés.

Avant de cesser absolument de parler de nos guides, je dois observer qu'ils ne croyoient nullement se dégrader en portant notre bagage. Après avoir reçu leur paiement, ils nous touchèrent en main, et prirent congé de nous, non comme des gens qui quittoient des hommes qui avoient mis à prix leurs services, mais comme des amis auxquels ils avoient prêté leurs secours, et qu'ils étoient fâchés de quitter.

Le village dans lequel nous nous arrêtâmes, consistoit en huit ou neuf maisons, très-éloignées les unes des autres. La meilleure de toutes étoit celle dans laquelle nous logeâmes. Elle appartenoit à une famille de la Nouvelle-Angleterre, qui, il y avoit cinq ou six ans, avoit pénétré jusqu'à cet endroit, alors couvert de bois, et distant de cent cinquante milles de tout autre établissement. Cette maison étoit bien bâtie et commode, et ceux qui l'habitoient, avoient autant d'honnêteté qu'ils méritoient de considération. Il est assez rare de rencontrer des personnes de ce genre parmi les premiers habitans des frontières. Ceux-ci, en général, sont des gens chagrins, sauvages, de véritables rebuts de la société, qui s'enfoncent dans les forêts, comme s'ils vouloient éviter tous les hommes Ordinairement ils construisent une mauvaise habitation, et défrichent peut-être trois ou quatre acres, ou du moins, seulement ce qu'il en faut pour procurer le blé nécessaire à la subsistance de leur famille. Le surplus de leur nourriture dépend de leur chasse. A mesure que les établissemens se multiplient, ces premiers colons sont remplacés par une classe de gens, moins sau-

vages, qui, défrichent plus de terres, et vivent moins du produit de leur chasse, que de leurs travaux agricoles. Ces derniers, à leur tour, ont pour successeurs, des hommes qui construisent de bonnes maisons, et améliorent l'état de l'agriculture. Les premiers n'ont pas plutôt vendu leur misérable habitation, avec quelque avantage, qu'ils pénètrent dans des parties encore plus retirées, pour y trouver un lieu convenable à leur genre de vie. Ce sont ces gens sans foi, qui, comme je l'ai déja dit, empiètent sur le territoire des Indiens, et font naître des haines très-vives entre ceux-ci et les blancs. Les seconds, quand ils se sont défait de leur habitation, en cherchent aussi une autre, qui soit pareille à ce que celle qu'ils viennent de céder, étoit, quand ils l'ont achetée. En traversant toute cette contrée, je trouvai qu'il y avoit à peine un seul propriétaire, qui n'eût pas changé le lieu de sa résidence, sept ou huit fois.

Comme nous ne pouvions nous procurer que des haridelles, et comme notre voyage à travers les forêts nous avoit donné du goût pour aller à pied, nous nous décidâmes à le continuer de la sorte, et à ne prendre des chevaux que pour porter notre bagage. En

conséquence, nous en louâmes deux, ainsi qu'un domestique pour les conduire; et le surlendemain du jour de notre arrivée dans le village, nous partîmes de grand matin pour Bath.

Le pays que l'on trouve entre l'un et l'autre lieu, est agréablement entrecoupé de vallons et de collines. Du haut des élévations qui dominent la rivière de Genesy et les plaines qui la bordent, on jouit des points de vue les plus pittoresque et les plus imposans. Nous fûmes sur-tout frappés d'étonnement à l'aspect d'une grande maison, très-belle en son espèce, bâtie sur le sommet de l'une de ces collines, et appartenante au major Wadsworth. On y voit aussi la rivière, qui pendant plusieurs milles serpente à travers un pays fertile, et dont les bords sont tapissés des plus superbes forêts. Au-delà de ces plaines qui se trouvent de l'un et l'autre côté, paroissent des chaînes de montagnes bleuâtres, disposées en amphithéâtre, formant le fond du tableau le plus enchanteur et le plus varié. Selon la coutume des Américains, on se donne les plus grands soins, pour en diminuer l'agrément, et pour en altérer la beauté. Tout arbre qui croissoit dans le

voisinage de la maison est tombé sous la hache. Au-devant du bâtiment, est une pente que la nature couvroit d'un gazon, mais dont on a fait une terre à blé. A la distance de deux cents verges de son habitation, et au-dessous de cette pente, le major fait bâtir une ville, qui, lorsqu'elle sera achevée, lui dérobera totalement la vue de la rivière et des montagnes. Les Américains semblent, je le répète, absolument insensibles aux beautés de la nature, et ne réservent leur admiration que pour une pièce de terre, dont le rapport peut enrichir le propriétaire.

La rivière de Genesy tire son nom d'une haute montagne, près de laquelle elle passe dans le territoire des Indiens. Dans la langue de ceux-ci, ce nom signifie un aspect très-étendu.

Les plaines, que traverse cette rivière, sont des plus riches que l'on trouve dans l'Amérique septentrionale, à l'est de l'Ohio. Le froment, comme je l'ai déja dit, n'y croîtroit point; et cependant la terre n'est point appauvrie par les récoltes de maïs et de chanvre qu'elle donne alternativement. On attribue son extrême fertilité à l'inondation

annuelle de la Genesy, dont les eaux sont extrêmement bourbeuses et déposent une grande quantité de limon, avant de rentrer dans leur lit ordinaire. Cette rivière se jette dans le lac Ontario. Elle a un peu plus de cent milles de cours, mais excepté dans le temps de l'inondation, elle n'est navigable qu'à la distance de quarante milles de son embouchure, à dix milles de laquelle se trouvent encore trois sauts considérables, qui interrompent la navigation, en descendant vers le lac. Le plus grand de ces sauts a, dit-on, quatre-vingt-dix pieds de hauteur perpendiculaire. Les terres élevées, dans le voisinage de la rivière de Genesy, sont pierreuses et ne se font point remarquer par leur fertilité; mais il en est tout autrement des vallées qui abondent en très-beau bois de construction.

Dans cette contrée, l'été n'est pas aussi chaud que vers la mer Altantique, et l'hiver y est très-modéré. Il est rare que la neige y séjourne sur la terre, plus de six ou sept semaines. Mais nonobstant cette circonstance, et quoiqu'il offre une surface extrêmement inégale, ce pays est très-mal-sain. A peine une seule famille échappe-t-elle aux atteintes

de la fièvre, qui exerce ses ravages pendant l'automne. Les habitans me dirent, cependant, que bien moins de personnes en avoient été attaquées, pendant la saison présente, que les années précédentes, et qu'il n'en étoit mort qu'un très-petit nombre, cette maladie n'ayant pas eu la même malignité. En conséquence, ils espèrent que les défrichemens, qui ont lieu tous les jours, rendront à la fin, le climat moins mal-sain. Il est prouvé que plusieurs cantons, qui étoient très-salubres, quand ils étoient couverts de forêts, et qui ne le furent pas moins après leur entier défrichement, ne jouirent plus de cet avantage au moment même où les arbres furent abattus. L'on a attribué cet effet aux vapeurs qui s'exhalent d'une terre nouvellement remuée, mais entourée encore par des forêts. La circulation de l'air n'étant pas alors assez forte, ne peut suffire pour dissiper ces vapeurs. L'insalubrité actuelle du pays n'empêche pas un grand nombre de personnes de s'y établir chaque année. Il est peu de parties du nord de l'Amérique, qui puissent se vanter d'un accroissement de population aussi rapide que celui des environs de la Genesy, ces quatre dernières années.

En nous rendant à Bath, nous passâmes à travers plusieurs petites villes, que l'on avoit commencé à bâtir depuis peu. Les maisons en étoient bien construites et commodes ; mais la plus grande partie de celles des fermiers étoient des plus misérables. L'une de celles-ci, dans laquelle nous passâmes la nuit, n'avoit ni fenêtre, ni cheminée. Un large trou, pratiqué, à l'extrémité du toit, tenoit lieu de l'une et de l'autre. La porte étoit faite, il est vrai, de manière à admettre le jour, de toutes parts. Elle laissoit même entrer la neige. Il en tomba une assez grande quantité pendant que nous étions dans ce réduit, et nous étant étendus sur nos peaux fourrées, derrière le feu, elle nous servit d'oreiller.

Dans quelques-unes de ces maisons, nous eûmes, en abondance, du gibier, de bon beurre, du lait et du pain ; mais dans plusieurs autres, nous ne pûmes rien nous procurer. Les habitans d'un petit village, composé de trois ou quatre maisons, nous dirent qu'ils n'avoient pas assez de pain et de lait pour eux-mêmes ; et le chétif repas, que nous leur vîmes faire, ne les démentit pas. Il nous fallut donc aller jusqu'à neuf milles

au-delà de ce village, avant de trouver de quoi satisfaire notre faim.

La neige qui étoit tombée, ralentit considérablement notre marche à travers les bois, le lendemain matin. Vers le soir, cependant, elle avoit entièrement disparu. Dans le cours du troisième jour, à compter de celui, où nous quittâmes les bords de la Genesy, nous arrivâmes au lieu de notre destruction.

CHAPITRE XXXVII.

Environs de Bath. — Moyens de défrichemens. — Spéculations sur les terres. — Rivière de Tyoga. — Naufrage sur cette rivière. — Mauvaises auberges et rareté des provisions. — Branche orientale de la Susquehannah. — Aspect du pays qu'elle traverse. — Wilkesbarré. — Montagnes bleues. — — Passage de la Brèche. — Bethléem. — Etablissement des frères Moraves.

BATH est la ville la plus considérable de la partie occidentale de l'état de New-York, et jouit d'un port. Quoiqu'elle n'ait été fondée que depuis trois ans, elle contient déja trente maisons, et la population en augmente avec rapidité. On y remarque plusieurs magasins, ou

boutiques très-bien garnies, et une auberge qui ne seroit pas dédaignée dans aucune partie de l'Amérique. Cette ville a été fondée par un ancien capitaine au service de sa majesté. C'est lui qui a également fondé Williamsbourg et Falker's-Town. En un mot, on doit dire que c'est à son industrie et à ses efforts, aidés de ceux d'un très-petit nombre d'individus, qu'il faut attribuer les progrès de toute cette partie, connue en Amérique sous le nom de Genesy, ou du comté des Lacs, parce qu'il est arrosé par cette rivière et par un grand nombre de petits lacs.

La propriété territoriale dont le fondateur de Bath, et des autres villes de ce comté, a eu la direction, étoit dans l'origine de six millions d'acres, dont la plus grande partie appartenoit à un seul individu en Angleterre. La méthode qu'il a adoptée pour la faire valoir, a été d'en vendre de petites portions, et à de longs crédits, à ceux qui s'engageoient à les mettre sur-le-champ en valeur, et de plus grandes portions et à de plus longs termes à ceux qui achetoient par spéculation. Dans les deux cas, la terre sert d'hypothèque pour le paiement. Ainsi donc, si le prix n'é-

toit pas payé à l'époque indiquée, le censitaire ne perdroit rien, parce qu'il rentreroit en possession; et si, comme cela doit arriver souvent, la terre a été défrichée et cultivée, il gagnera considérablement. Mais ce n'est pas tout: lorsque l'acquéreur n'a pas les moyens de bâtir une maison, etde faire les premiers frais d'établissement, il lui fournit unesomme, des immenses capitaux qu'il a par-devers lui, ou bien, il lui envoie des ouvriers pour bâtir sa maison, et il se contente, pour ses avances, d'un billet payable en trois ou quatre ans, avec les intérêts. Si l'acquéreur n'étoit pas en état de payer à l'époque fixée, la maison qui, comme les terres, sert d'hypothèque, retourneroit au propriétaire, qui trouveroit probablement dans la vente de la totalité de la concession, de quoi s'indemniser complettement, et au-delà; mais quelqu'un qui, en Amérique, acquiert de cette manière, et à un prix modéré, ne peut manquer, avec un peu d'industrie, de trouver à la fin du terme de quoi payer la somme dont il est convenu.

Le nombre de ceux, qui entraînés par ces grandes facilités, ont été s'établir dans le pays de Genesy, est immense, et les autres

états de l'Amérique ne présentent rien de semblable. Ce nombre s'augmente même tous les ans; car il n'y a pas encore un tiers des terres de vendues. Lorsque je traversai ce pays, on me dit que la personne, dont je viens de parler, savoit, dans son portefeuille, pour plus de deux millions de piastres, en billets, payables en trois, quatre ou cinq ans. On jugera des profits immenses qu'elle a dû faire, quand on saura que l'acre de terre ne coûtoit que quelques sous dans son origine.

Il est facile de concevoir comment l'acquisition de terres, à des conditions aussi favorables, a dû attirer dans ce pays, une foule de spéculateurs, espèce d'hommes que l'on trouve en abondance dans toutes les parties de l'Amérique. Nous en trouvâmes, en effet, dans tous les endroits où nous avons passé; chaque ville, chaque village nous offroit le tableau de l'oisiveté et de la dissipation. La lettre suivante, supposée écrite par un fermier, quoiqu'un peu burlesque, fournit un tableau assez ressemblant de quelques-uns de ces spéculateurs et de leurs occupations dans ce pays. Elle a été publiée dans une gazette qui paroît à Wilkesbarré, sur la Susquehannah

nah, et je la copie mot-à-mot, parce que étant écrite par un Américain, elle aura plus de poids que tout ce que je pourrois dire sur ce sujet.

Aux Editeurs de la Gazette de Wilkesbarré.

« MESSIEURS,

« C'est avec douleur que je remarque les « progrès effrayans que l'esprit de spécula- « tion a faits depuis quelque temps; ils sont « parvenus à un tel point, que l'honnête « industrie et les paisibles vertus qui l'accom- « pagnent, sont découragées et tombées en « désuétude.

« C'est encore avec un sensible regret que « je vois la dissipation s'introduire dans nos « nouveaux établissemens, au préjudice de « l'industrie et de l'économie.

« Ces réflexions me sont venues à la suite « d'une conversation que j'ai eue avec mon fils, « qui arrive en ce moment du comté des Lacs, « ou de Genesy, quoique dans le fait, il n'ait « point vu ce comté. En un mot, il a été à « Bath, dans cette ville célèbre, et il en est

« revenu tout à-la-fois spéculateur et homme « comme il faut. De plus, après avoir dissipé « son argent et troqué mon cheval, il a gagné « la fièvre, et ce qui est encore pis, cette hor- « rible maladie que quelques-uns appellent « *terra-phobia*(1). Le pauvre garçon ne parle « plus (dans son délire) que du capitaine et de « Billy, que de rangs de maisons, de districts, « de nombres, de milles, de centaines, « d'acres, de Bath, de foins, de courses, « de paris, de bourses et de bas de soie, de « fortunes, de fièvres, etc. etc. Mon fils « a une partie de district à vendre, et il est « assez plaisant de l'entendre parler de sa « généalogie, de ses qualités et de sa for- « tune. Enfin son district est situé auprès « de Bath; le capitaine en a été proprié- « taire, et avoit réservé pour lui. Mon « fils ne l'a payé qu'à raison de cinq piastres « l'acre, et on lui en a offert six, une demi- « minute après le marché conclu. Mais il « veut absolument en avoir huit, indépen- « damment de quelques réserves. Une chose « qui est en sa faveur, c'est qu'il a six ans

(1) Notre fermier paroît ne pas avoir bien la signification de ce mot, mais il est facile d'entendre ce qu'il veut dire.

« pour payer ; mais ce qui rend sa position « encore plus favorable, c'est qu'il n'a pas « un sou, et qu'à ce métier, il n'aura jamais « rien. Avant cette dernière excursion, ce jeune « homme étoit laborieux ; il vivoit content « avec moi sur ma ferme ; mais aujourd'hui, « il ne faut pas lui parler de travail. Il n'y « a pas moyen de le tenir à la maison, il ne « rêve que Bath, où, dit-il, on n'a nul « besoin de travailler pour vivre, et où, quoi- « qu'on ait la fièvre pendant neuf mois de « l'année, on se console en passant les trois « autres à suivre les courses de chevaux.

Un fermier.

« Hanovre, le 25 octobre, 1796. »

La ville de Bath est située dans une plaine découverte, entourée, de trois côtés, par des montagnes d'une hauteur médiocre, qui sont encore dans leur état sauvage, forment un tableau agréable pour la ville, et au pied desquelles coule, sur un lit de sable, un ruisseau dont l'eau est très-pure, et auquel on a donné le nom de Conhorton. Ce ruisseau, immédiatement au-dessus de la ville, offre une cataracte assez considérable, qui est un superbe emplacement pour des

moulins à scier le bois et à moudre le grain. On en a déja établi plusieurs de ces deux espèces. J'en ai vu un (à scier) dont la principale scie donnoit, lorsque nous le visitâmes, cent vingt coups à la minute, dont chacun fendoit la valeur de sept pieds carrés en surface, dans une pièce de bois de chêne; et le propriétaire du moulin nous assura que, lorsque les eaux étoient hautes, la scie alloit beaucoup plus vîte.

Le ruisseau de Conhorton se jette dans la rivière de Tyoga, à environ vingt milles au-dessus de Bath. Cette rivière, après un cours d'à-peu-près trente milles, se décharge elle-même dans la branche orientale de la Susquehannah. Pendant le temps que durent les inondations, on peut descendre en bateaux, le ruisseau, la rivière de Tyoga, et celle de Susquehannah, depuis Bath, jusqu'à la baie de Chesapeak, sans interruption. En automne, il y a en général assez d'eau pour un canot. Mais attendu la grande sécheresse, qui a eu lieu cette année, dans tout le pays, le ruisseau n'a pas même été assez profond pour porter un canot de la plus petite dimention. Nous nous étions proposés, s'il avoit été navigable, de nous embarquer

à Bath ; mais voyant que cela étoit impraticable, nous suivîmes à pied le bord du ruisseau, jusqu'à un petit village situé à trente milles de cette ville, et contenant huit à dix maisons. En cet endroit, le ruisseau nous parut assez profond, et les gens du pays nous dirent, qu'excepté un ou deux bas-fonds, ils étoient certains que nous trouverions assez d'eau pour des canots. En conséquence, nous en achetâmes deux, de deux fermiers qui étoient établis sur le bord de la rivière. Nous les attachâmes ensemble pour les rendre plus solides et plus sûrs, et nous nous embarquâmes dedans avec notre bagage, étant bien résolus à les naviguer nous-mêmes, car nous étions cinq personnes, y compris nos domestiques. Il étoit environ trois heures lorsque quittâmes le village de Newtown. L'air étoit très-froid, mais le temps étoit clair et serein, le courant rapide, et nous espérions arriver, avant la nuit, à une taverne que l'on nous avoit dit être sur le bord de la rivière, à environ six milles du village. Les deux premiers milles, nous allâmes très-bien, mais la rivière se trouvant, au-delà, beaucoup plus basse qu'on ne nous l'avoit dit, nous n'avançâmes qu'avec beaucoup de difficulté. Nos canots échouèrent

plusieurs fois sur le sable, et il nous fallut tant de temps pour les remettre à flot que la nuit survint avant que nous eussions achevé les deux tiers de notre voyage. A mesure qu'elle s'avançoit, le temps s'embrouilloit. Nous fûmes assaillis par une grêle épouvantable, qui nous enveloppa dans les ténèbres. La lune étoit obscurcie par un nuage épais. Nos canots suivoient le courant auquel nous avions été obligés de les abandonner. En faisant des efforts pour nous tirer d'embarras, nous prîmes une fausse direction, et au bout de quelques minutes, les canots se trouvèrent tellement engagés dans le sable, qu'il fut impossible de les faire avancer. Alors, chacun de nous sauta dans l'eau pour les pousser avec nos épaules, et après les avoir préalablement détachés pour les rendre plus faciles à manier, nous parvînmes, en peu de temps, à en mettre un à flot. Mais la rapidité du courant fut telle, qu'il nous échappa des mains, malgré les efforts que nous fîmes pour le retenir, et qui n'aboutirent qu'à le remplir à moitié d'eau.

Nous regardâmes alors comme perdus irrévocablement, une grande partie de nos effets que l'on y avoit placés; et nous pensâmes

à prendre quelques précautions à l'égard de celui qui nous restoit. Nous commençâmes par enlever tout ce qu'il contenoit ; puis nous le portâmes à terre sur nos épaules, pendant l'espace de quarante pas, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et luttant contre le courant qui nous enlevoit malgré nous. Nous le traînâmes ensuite jusqu'à l'endroit où l'autre nous avoit échappé, et nous le confiâmes aux soins et au courage d'un de nos compagnons qui voulut absolument s'embarquer dedans, dans l'espérance de rejoindre l'autre canot, et de recouvrer les effets qu'il contenoit. En trois ou quatre secondes, le canot l'emporta hors de notre vue, et comme aucun de nous ne connoissoit cette rivière, nous ne pouvions nous dissimuler nos craintes sur le danger que couroit celui qui le conduisoit. Mais il y avoit à peine quelques minutes que nous étions dans cet état de perplexité, lorsque nous entendîmes sa voix dans l'éloignement ; nous nous hâtâmes de nous porter vers l'endroit d'où elle partoit, et nous eûmes le plaisir de voir qu'il étoit arrivé sain et sauf, près du canot que nous avions cru perdu, et au fond duquel nous trouvâmes nos porte-manteaux. Quant à ceux de nos

habits que nous avions été obligés de quitter pour le mettre à flot, ainsi que plusieurs articles que leur poids n'avoit pu retenir au fond du bateau, tout cela étoit perdu sans retour.

Il geloit si fort en ce moment, que dans l'espace de quelques minutes, tout ce que nous avions eu de mouillé, fut couvert de glace, et que tous nos membres se trouvèrent engourdis, pour avoir été si souvent et si longtemps dans l'eau. Impatiens donc de gagner promptement quelque habitation, nous résolûmes de cacher nos effets dans quelque endroit où ils ne pussent être pillés. Un trou profond que nous aperçûmes sous quelques arbres renversés, nous parut très-propre à notre projet, et après les y avoir déposés et les avoir couverts de feuilles, nous nous mîmes en marche. Aucune trace d'homme, aucun sentier ne se faisoit apercevoir dans le bois sur les bords duquel nous avions débarqué. Il nous fallut, pendant plus d'un mille, nous frayer un chemin le long de la rivière, au travers des buissons; mais enfin, nous en gagnâmes un qui nous conduisit, en peu de temps, dans une misérable maison, où nous ne trouvâmes rien. Ceux qui l'habitoient nous

dirent, qu'en suivant un autre sentier, au travers des bois, nous arriverions, au bout d'un mille, à un chemin assez large pour des voitures, et qui nous conduiroit à une autre maison, où l'on pourroit nous recevoir. Nous suivîmes les instructions qu'on nous avoit données; on nous ouvrit cette maison; et un grand feu qu'on alluma jusqu'à moitié de la cheminée, nous fit bientôt oublier ce que nous avions eu à souffrir de l'inclémence de l'air; mais le froid et la fatigue avoient fortement aiguisé notre appétit; aussi, à peine fûmes-nous réchauffés, que nous demandâmes s'il y avoit quelque chose à manger. Le maître d'une taverne en Angleterre, n'auroit pas été plus étonné ni plus embarrassé, si on lui avoit demandé un mouton ou un bœuf pour souper, que ne le fut notre hôte américain, lorsque nous lui fîmes cette question. « Les femmes étoient couchées; — il ne savoit où étoient les clefs; il ne croyoit pas qu'il y eût rien dans le garde-manger; les provisions étoient extrêmement rares dans le pays; s'il nous donnoit quelque chose, il ne resteroit pas assez pour sa famille, le lendemain matin ». Telles furent ses réponses. Cependant nous le pressâmes tant, nous lui

fîmes une description si pathétique de ce que nous avions souffert, qu'à la fin il parut touché. Les clefs se trouvèrent, le garde-manger fut ouvert, et il en tira, pour appaiser la faim de cinq jeunes gens, deux petits gâteaux de froment, grands comme la main, et environ une pinte et demie de lait. Il appela Dieu à témoin, qu'il ne pouvoit nous en donner davantage ; sa femme lui en voudroit toute sa vie s'il ne laissoit pas de quoi déjeûner. Nous fûmes donc obligés de nous contenter de ce foible souper, après lequel nous nous enveloppâmes de nos peaux de buffle, que nous avions apportées sur nos épaules, et nous nous couchâmes sur le carreau.

Le lendemain matin, nous reconnûmes que notre hôte nous avoit fait un rapport sincère de l'état de son garde-manger. Ne pouvant donc espérer de trouver rien, nous retournâmes vers la petite maison où nous nous étions arrêtés la nuit précédente, la seule qui existât dans un rayon de deux ou trois milles ; mais il n'y avoit pas un seul morceau de pain. La femme nous dit cependant qu'elle avoit un peu de farine de blé de turquie, et que, si nous voulions attendre une couple d'heures, elle nous en feroit cuire un

pain : nous lui témoignâmes toute notre reconnoissance, et après l'avoir priée de le faire assez gros, nous fûmes, en attendant, à la recherche de nos canots et de nos effets. Cet endroit n'est pas le seul sur les bords de la Susquehannah, où il y ait une si grande disette de provisions ; nous éprouvâmes la même chose en plusieurs autres lieux. Un matin, en particulier, après avoir fait quatre à cinq milles dans notre canot, nous nous arrêtâmes pour déjeûner; mais nous ne trouvâmes dans la première maison où nous entrâmes que quelques patates, que le maître du logis faisoit rôtir devant le feu. Il nous en donna deux ou trois de bon cœur, en nous disant que nous trouverions peut-être à faire meilleure chère de l'autre côté de la rivière. Nous suivîmes son avis ; mais les habitans du lieu où il nous envoya, étoient encore dans un plus grand dénuement. Nous leur demandâmes où nous pourrions avoir quelque chose à manger. Une vieille femme nous répondit que si nous allions à un village situé à quatre milles au-dessous, nous trouverions une maison dont elle croyoit que les maîtres *tenoient des provisions*. Cette expression me frappa tellement, que je ne

pus m'empêcher d'en prendre note sur-le-champ. Nous nous rendîmes aussitôt dans cette maison, qui étoit en effet abondamment pourvue de vivres de toute espèce. Nous en fîmes une ample provision, non-seulement pour le moment présent, mais encore pour les jours suivans, dans le cas où nous tomberions dans des lieux aussi dénués que ceux que nous avions déja rencontrés; et l'événement prouva que cette précaution n'avoit pas été inutile.

A notre retour, nous trouvâmes nos canots et nos effets dans l'état où nous les avions laissés. Nous nous embarquâmes encore une fois, et nous nous hâtâmes d'arriver à la maison où notre déjeûner se préparoit, et qui étoit située sur le bord de l'eau. Les bonnes gens qui l'habitoient furent extrêmement obligeans à notre égard. Ils nous aidèrent à faire des pagayes, pour remplacer celles que nous avions perdues la nuit précédente, et ils nous remercièrent beaucoup pour le peu d'argent que nous leur donnâmes en sus de ce qu'ils nous avoient demandé, chose qui n'est pas ordinaire dans les Etats-Unis.

Après avoir déjeûné, nous nous rembar-

quâmes, et nous fîmes environ sept milles, non sans avoir été obligés de nous mettre une douzaine de fois dans l'eau pour tirer nos canots des bas-fonds où ils s'étoient engagés ; et lorsque nous nous arrêtâmes, l'après-midi, à la première maison qui se trouva sur notre route, nous étions si dégoûtés de cette manière de voyager, que s'il ne s'étoit pas présenté deux hommes du voisinage, qui s'offrirent à conduire nos canots jusqu'à l'embouchure de la Tyoga, où nous avions tout lieu de croire que les eaux seroient plus navigables, nous les aurions certainement abandonnés. Nos bateliers partirent de très-bonne heure le lendemain matin, et nous les suivîmes quelque temps après, marchant sur le bord de la rivière; mais ils éprouvèrent tant de difficultés dans cette courte navigation, que nous arrivâmes plusieurs heures avant eux à la pointe de la Tyoga, ou à Lochartzbourg, petite ville située à l'embouchure de cette rivière.

Nous apprîmes dans ce lieu, et à notre grand regret, que la Susquehannah, quoique généralement navigable, dans cette saison de l'année, pour des canots qui tirent quatre pieds d'eau, étoit presque aussi basse que

la Tyoga, et qu'en plusieurs endroits, et particulièrement aux rapides, il y avoit à peine assez de profondeur pour faire flotter un canot sur les rochers aigus dont cette rivière est semée; qu'enfin le canal étoit si obstrué et si dangereux, qu'on ne pouvoit s'exposer à la descendre sans en connoître parfaitement toutes les parties. Nous n'eûmes pas de peine cependant à trouver, parmi les bateliers accoutumés à la fréquenter, un homme très au fait de cette navigation; et d'après son conseil, ayant changé nos deux canots contre un plus grand, qui étoit capable de nous contenir commodément, nous reprîmes notre voyage.

De Lochartzbourg à Wilkesbarré ou Wyomeng, situé sur la rive sud-est de la Susquehannah, la distance est de quatre-vingt-dix milles. Lorsque la rivière est à sa plus grande hauteur, et que le courant est par conséquent rapide, comme cela arrive au printemps et en automne, on en fait le voyage en un jour; mais, comme les eaux étoient basses, nous n'en mîmes pas moins de quatre, malgré tous nos efforts. Il est vrai qu'en plusieurs endroits nous trouvâmes un courant très-fort. Aux cataractes

de Wyalussing, par exemple, nous ne fûmes pas plus d'un quart d'heure pour faire trois ou quatre milles; mais dans d'autres endroits où la rivière étoit très-profonde, le courant étoit si peu sensible, que nous étions obligés d'avoir recours à nos pagayes pour aller de l'avant. Le lit de la rivière est entièrement composé de rochers et de gravier, et ses eaux sont si limpides, qu'en plusieurs endroits où sa profondeur est au moins de vingt pieds, on peut apercevoir au fond jusqu'au plus petit caillou. La largeur en varie depuis cinquante jusqu'à trois cents pas, et il n'y a en Amérique aucune rivière dont le cours soit aussi irrégulier, ayant en quelques endroits une direction diamétralement opposée à celle qu'il a dans d'autres. Le territoire que parcourt cette branche orientale de la Susquehannah est extrêmement inégal et raboteux; car depuis Lochartzbourg jusqu'à une petite distance de Wilkesbarré, il est bordé, d'un côté ou de l'autre, de montagnes escarpées. Il est rare qu'il y en ait des deux côtés, excepté dans les endroits où la rivière fait un détour. Soudain, mais en général, toutes les fois que l'on en voit de l'un, on est sûr de voir de l'autre une plaine très-

étendue. Ces chaînes de montagnes se prolongent rarement au-delà d'un mille ; et souvent il arrive que dans ce court espace, la scène change une douzaine de fois. D'après une telle description, on n'aura pas de peine à croire que cette branche de la Susquehannah, doit offrir les points de vue les plus agréables. En effet, je ne crois pas qu'il y ait une seule rivière en Amérique, qui en présente en plus grand nombre et de plus pittoresques. A chaque détour, la perspective varie, et il n'y a peut-être pas un seul point entre Lockartzbourg et Wilkesbarré, qui ne puisse fournir à un peintre un sujet digne du meilleur pinceau. Des montagnes couvertes de rochers escarpés, et d'épaisses forêts formeroient le premier plan ; des plaines couvertes de champs cultivés, ornées de bouquets de bois, et arrosées par une superbe rivière, qui se laisseroit entrevoir sur plusieurs points, seroient au second plan ; et les montagnes bleues, qui s'éleveroient dans le lointain termineroient ce charmant paysage.

La bête fauve est très abondante dans ce pays, et particulièrement dans les bois qui bordent la Susquehannah. Nous rencontrâmes

trâmes sur notre route une multitude de gens de la campagne, divisés par pelotons, et qui étoient occupés à chasser. Lorsqu'il est poursuivi, le cerf se réfugie toujours vers la rivière, et c'est là que des hommes, cachés derrière les buissons, l'attendent pour le tuer. Lorsqu'il passe trop loin de ceux-ci, les chasseurs le poursuivent dans des canots, et il est très-rare qu'il échappe, dès qu'une fois il s'est jeté dans l'eau. La rivière elle-même abonde en poissons; elle est de plus très-fréquentée par les oiseaux sauvages, et particulièrement par celui que l'on nomme *buck-duck*.

Les deux rives entre Lochartzbourg et Wilkesbarré sont couvertes d'habitations assez rapprochées les unes des autres; et de distance en distance, on rencontre quelques petites villes, dont la plus considérable est la ville Française. Celle-ci est à quelques milles de la cataracte de Wyalasing, sur le bord occidental de la rivière. Elle fut fondée par des philantropes de Pensilvanie, qui firent une souscription pour la construction d'une ville qui servît d'asile aux infortunés émigrés Français qui s'étoient refugiés en Amérique. On y compte environ cin-

quante maisons; et les fondateurs firent, en outre, l'acquisition d'un terrain considérable qu'ils divisèrent en plusieurs fermes, et dont ils dotèrent quelques familles. Mais les Français, qui ont profité de cet acte de bienfaisance, ne paroissent pas avoir beaucoup de goût, ou peut-être de capacité pour la vie agricole. La plupart d'entr'eux ont affermé leur petit domaine, pour un revenu annuel, et s'amusent à la chasse ou à la pêche. Ils vivent entièrement isolés. Ils détestent les Américains, et ceux-ci les accusent de passer leur vie dans l'oisiveté et la dissipation. Ce qu'il y a de certain, c'est que les mœurs des uns et des autres sont si différentes, qu'il est impossible qu'ils vivent jamais d'accord.

La ville de Wilkesbarré, anciennement Wioming, est le chef-lieu du comté de Luzerne. Elle est située dans une plaine bornée d'un côté, par la Susquehannah, et de l'autre, par une chaîne de montagnes. Elle contient environ cent maisons construites en bois, une église, un tribunal et une prison. C'est là que, durant la guerre d'Amérique, fut commis par les Indiens, sous le commandement du colonel Butler, cet horrible massacre dont les annales de cette guerre ont

assez parlé, et qui sera une tache éternelle dans l'histoire de la nation anglaise. Plusieurs des maisons dans lesquelles les infortunés habitans se retirèrent pour défendre leur vie contre des barbares qui refusoient de leur donner quartier, sont encore existantes et percées de balles de tous côtés. On voit aussi les débris de plusieurs autres, qui ont été incendiées, et l'on ne permet pas, qu'aucune de ces maisons soit réparées. Les Américains conservent, avec la même obstination, les ruines que le séjour des Anglais a laissées dans le voisinage de Philadelphie.

Nous nous étions proposés de descendre la rivière jusqu'à Sunbourg ou jusqu'à Harrisbourg: mais l'air déja trop froid, pour un voyage par eau, sur-tout dans un canot, où l'on est obligé de rester immobile, nous détermina à traverser les montagnes bleues, pour nous rendre à Bethléem en Pensylvanie, ville située à environ soixante milles au sud-est de celle où nous étions. En conséquence, nous louâmes des chevaux, pour porter notre bagage, comme nous avions fait dans une occasion précédente; et nous fîmes la route à pied. Nous partîmes après-midi, le lendemain du jour de notre arrivée à Wilkesbarré;

et, avant la fin du jour, nous avions traversé les montagnes qui bordent la plaine. Ces montagnes qui sont couvertes de rochers, et d'un difficile accès, paroissent très-riches en mines de fer et en charbon de terre. On a déja établi plusieurs forges pour l'exploitation des premières, mais le bois est encore trop commun dans le pays, pour que l'on songe à tirer parti des secondes, qui fournissent d'ailleurs un chauffage beaucoup moins agréable. Du sommet des montagnes bleues, on découvre la plaine où est située Wilkesbarré, et à travers laquelle coule la Susquehannah, dont on suit les nombreux détours pendant plusieurs milles au-dessus de la ville, et au milieu des montagnes.

Le pays, situé au-delà, est rude et peu habité, et par conséquent, couvert de bois: mais le peu d'habitans, que nous avons rencontrés, nous ont paru jouir d'une aisance que nous n'avions pas encore remarquée dans les autres parties de l'Amérique que nous avions parcourues. Dans chaque habitation où nous nous arrêtâmes, nous trouvâmes du pain, du beurre, du thé, du café, du chocolat, et du gibier en grande abondance. Nous

nous y dédomamgeâmes amplement de la mauvaise chère que nous avions faite, depuis plusieurs semaines.

Les bois, dans cette contrée, consistent presqu'entièrement en une espèce de sapins appelés *Hemlock*, et qui ne croissent que dans un terrain pauvre. Il y en aun nombre considérable, d'une grandeur énorme, et dont les cimes sont si fortement entrelacées les unes avec les autres que, lorsque l'on a pénétré dans le milieu des bois, il est impossible d'apercevoir le ciel, excepté en un très-petit nombre d'endroits.

Les broussailles, qui garnissent le pied de ces arbres, diffèrent de toutes celles que j'ai vues ailleurs. Elles consistent en grande partie en lauriers d'Oléander ou Kalmia, dont le vert foncé contribue à rendre l'obscurité de ces forêts encore plus imposante, et justifie les descriptions que les poëtes ont faites des bois sacrés. Il étoit impossible, en y entrant, de ne pas se sentir frappé d'un respect religieux.

A la distance de vingt milles de Bethléem, nous traversâmes une autre chaîne des montagnes bleues, à un endroit qu'on nomme, je n'ai pas pu savoir pourquoi, la Brêche-du-

Vent. Cette brêche, qui a un mille de longueur, présente le tableau le plus sauvage et le plus affreux. La route n'en traverse pas le fond, mais elle serpente sur le côté de la montagne du Sud, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Au-dessus de soi, et sur la droite, on n'aperçoit que des arbres et des rochers lisses; et sur la gauche, est un précipice affreux. Les rochers qui le garnissent ont l'air, à ce que l'on nous a dit, car nous n'y sommes pas descendus, d'avoir été baignés par les eaux, pendant l'espace de plusieurs siècles; et l'on a conjecturé delà que cette brêche a dû être l'ancien lit de la Delawarre, qui traverse, maintenant, la chaîne des montagnes à quinze milles au-dessus vers le nord-ouest. Il est impossible, aujourd'hui, de prononcer sur cette question d'une manière affirmative; mais l'aspect du pays, de chaque côté de cette rivière ne permet pas de douter qu'il ne se soit opéré dans cette partie un changement considérable, à la suite de quelque grande inondation.

Le côté des montagnes, qui regarde la mer Atlantique, est beaucoup moins inégal que le côté opposé. Il est aussi plus découvert, mieux cultivé, et les habitations en sont plus

P. III.

P. IV.

Wild. D.

Mariage Sc.

Vue de la ville de Béthléem.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

rapprochées : les habitans sont la plupart Allemands d'origine.

Bethléem est le plus considérable des établissemens des Moraves ou des Frères-Unis, qui existent dans l'Amérique septentrionale. Cette ville est située sur la pente d'un côteau, bornée d'un côté, par la rivière de Leheigh, et de l'autre par un ruisseau, extrêmement rapide, et sur lequel on a construit un grand nombre de moulins. Elle est bâtie sur un plan régulier, et contient quatre-vingts édifices très-solides, construits en pierres, ainsi qu'une église très-vaste. Trois de ces édifices, plus spacieux que les autres, servent de retraite, le premier, aux jeunes gens non mariés, le second, aux jeunes filles, et le troisième, aux veuves. Dans chacune de ces maisons sont établies différentes manufactures, et tous les individus qui les habitent sont soumis à une discipline à-peu-près semblable à celle que l'on observe dans les institutions monastiques. Ils mangent ensemble dans un même réfectoire; ils couchent dans de vastes dortoirs; ils assistent, soir et matin, à la prière qui se fait dans la chapelle; ils travaillent pendant un certain nombre d'heures de la journée; et ils ont aussi leurs heures

de récréation. Les réglemens de la société ne les obligent point à une clôture rigoureuse ni perpétuelle, mais ils sortent rarement, à moins que ce ne soit pour visiter leurs parens, dans la ville.

Les Frères Moraves ne prescrivent point le célibat, mais ils le regardent comme un état plus saint que celui du mariage; et les jeunes gens des deux sexes communiquent très-peu les uns avec les autres. Ils ne se visitent jamais, et à l'église, il y a des places différentes pour chaque sexe. C'est là qu'un jeune homme reçoit, ordinairement, les premières impressions de l'amour, et qu'il forme le projet de demander en mariage celle qu'il aura aperçue à une grande distance. Cependant il ne lui est pas permis d'adresser, directement, ses vœux à la personne que son cœur a choisie; il faut que ce soit par l'entremise de la surintendante de la maison. Si, d'après les renseignemens que celle-ci a pris sur le compte de l'amant, auprès des anciens et des directeurs de la société, elle juge qu'il est en état de maintenir une femme, elle en informe la jeune personne, et si celle-ci y consent, on les marie sur-le-champ; mais si elle refuse, la surintendante choisit parmi

ses compagnes une autre jeune fille qu'elle suppose devoir convenir au jeune homme ; et si celui-ci l'accepte, le mariage se fait de même très-promptement. Quelque précipités que soient ces mariages, on n'entend pas dire qu'aucun ait été malheureux. Accoutumés, dès leur plus tendre enfance, à vaincre les passions qui causent tant de maux dans la société ; habitués à des exercices réguliers de morale et d'industrie, et à une vie sobre et tranquille ; éloignés d'ailleurs, dans leur paisible retraite, des dangers auxquels sont exposés ceux qui vivent dans le grand monde, ou qui sont mêlés dans la foule, les deux époux n'apportent dans leur union, rien qui puisse troubler leur félicité domestique.

A chacune de ces deux maisons sont attachés des pensionnats pour les enfans. Ceux-ci sont dirigés par des maîtres particuliers, et sont sous l'inspection des anciens et des directeurs de la société. Ces écoles sont très-renommées. Non-seulement les Frères Moraves y envoient leurs enfans, mais un grand nombre de familles de différente croyance, de Philadelphie, de New-York, et d'autres villes des Etats voisins, y placent les leurs. Les garçons y apprennent le latin, l'allemand,

le français, l'anglais, l'arithmétique, la musique, le dessin, etc. On y enseigne aux filles, outre les mêmes langues et les mêmes sciences, tout ce qui peut convenir à leur éducation, excepté la danse. Lorsque celles qui appartiennent à la société, sont parvenues à l'âge où elles peuvent s'entretenir, elles sont admises dans la maison, qui leur est destinée, et où elles s'occupent à des travaux de leur sexe, comme à coudre, broder, carder, filer, tricoter, etc. Une salle particulière, à laquelle préside une de ces filles, un peu plus âgée que les autres, est consacrée à chaque genre de travail. Les objets ainsi manufacturés, sont vendus par des personnes désignées à cet effet; et l'argent qu'ils produisent est distribué également parmi les individus qui ont concouru à leur confection, après cependant que l'on a prélevé une certaine somme pour l'entretien de la maison, et une autre qui est déposée dans le trésor de la société.

Lorsque les garçons ont achevé le cours de leur éducation, on leur fait apprendre l'état ou le métier pour lequel ils paroissent témoigner le plus d'inclination. Si cet état s'exerce dans la maison des jeunes gens, on les y

admet sur-le-champ; s'il s'exerce au-dehors, on les met en apprentissage chez un particulier de la ville; mais ils sont tenus de venir prendre leurs repas et coucher dans cette même maison. S'ils montrent du penchant pour l'agriculture, on les confie à la garde de l'un des fermiers de la société. Les jeunes gens contribuent, de même que les jeunes filles, du fruit de leurs travaux à l'entretien commun, et à l'accroissement du trésor de la communauté.

Sur le ruisseau qui coule le long de la ville, sont établis des moulins à farine, à scier le bois, à fabriquer l'huile, et à moudre l'écorce et le bois de teinture, une tannerie et un atelier de corroyeur; et sur la rivière Leleigh se trouve une très-belle brasserie, où l'on fait d'excellente bière. Ces moulins et les autres établissemens appartiennent à la société, et les revenus en sont versés dans le trésor; mais on prélève un salaire raisonnable pour ceux qui sont chargés de les diriger. Les terres placées, à plusieurs milles autour de la ville, sont également cultivées pour le compte de la société. Il n'y a pas jusqu'à la taverne destinée à recevoir les étrangers qui viennent visiter l'établissement, qui ne lui appartienne

aussi, et qui ne soit régie, comme les moulins, et la brasserie, pour son compte. Les fonds provenans de tous ces revenus, sont employés à porter des secours aux frères de la société, dans les autres parties du monde, à former de nouveaux établissemens, et à défrayer les dépenses des missions chargées de propager l'évangile parmi les idolâtres.

La taverne de Bethléem est très-commode, et est incontestablement la plus propre et la mieux tenue de toutes celles que l'on trouve en Amérique. Ayant témoigné à celui qui la régit, le desir que nous avions de voir la ville et les édifices publics, il envoya sur-le-champ un commissionnaire à l'un des anciens, et en moins d'un quart-d'heure, frère Thomas, petit homme de bonne mine, âgé d'environ cinquante ans, entra dans notre appartement. Un habit et une veste bleus, sans ornement, des culottes brunes et un chapeau rond composoient ses vêtemens. La bonté et l'innocence se peignoient dans ses yeux, et ses manières étoient si ouvertes et si franches, qu'il nous fut impossible de ne pas nous mettre à l'instant sur le même ton de familiarité avec lui. Lorsque nous fûmes prêts à sortir, il prit deux d'entre nous sous le bras, nous

conduisit, en causant, à la maison des jeunes filles. On nous introduisit dans une salle très-propre, où frère Thomas nous laissa un moment pour aller demander, pour nous, à la surintendante, la permission de voir la maison. Quelques minutes étoient à peine écoulées, qu'elle parut avec lui. Il nous la présenta, et nous entrâmes ensemble dans les appartemens de l'intérieur.

Cette maison est très-spacieuse, les escaliers en sont commodes et bien éclairés; mais les pièces qui servent de salles de travail sont petites, et tellement échauffées par les poêles, que nous pensâmes être suffoqués en entrant. Ces poêles sont construits comme en Allemagne, et formés de carreaux vernissés. La chaleur se répand également dans toutes les parties de la salle, par des tuyaux qui communiquent à d'autres poêles. Chaque pièce contenoit une douzaine de jeunes filles à-peu-près du même âge. Notre présence n'interrompit nullement leur travail; celle qui étoit chargée de l'inspection, se leva seulement pour nous parler; mais les autres n'eurent pas l'air de faire la plus légère attention à nous.

L'habillement de la communauté est à-

peu-près le même. Il consiste en une robe de coton, de fil ou d'étoffe, et un tablier. La coiffure est un bonnet simple et très-serré, terminé en pointe sur le devant, et attaché sous le menton. On dit que les filles de cette société, qui se sentent des dispositions pour le mariage, portent un ruban violet; mais j'ai remarqué que toutes celles qui n'étoient pas mariées, quoique leur figure ou leur âge ne leur permit pas d'espérer de l'être, en portoient un également.

Le dortoir des femmes est une salle très-spacieuse, située dans l'étage supérieur, ayant un ventilateur au plafond pour renouveler l'air. On y comptoit cinquante lits, sans ciels, et ne pouvant contenir qu'une seule personne. Dans l'hiver ces femmes couchent comme en Allemagne, entre deux lits de plume, auxquels les draps et les couvertures sont cousus. En été, les chaleurs sont trop fortes pour souffrir même une couverture.

Après avoir parcouru les différens appartemens, la surintendante nous conduisit dans une espèce de magasin où étoient rangés, dans le meilleur ordre, divers articles de fantaisie, fabriqués par la communauté. C'est un usage reçu que les étrangers qui

viennent visiter la maison, dépensent quelque bagatelle dans l'achat de quelques-uns de ces articles ; et c'est la seule récompense à laquelle s'attende le membre de la société qui se donne la peine de les conduire dans toutes les parties de la ville.

La maison des filles est un modèle d'ordre et de propreté. Il en est de même de celles qu'habitent séparément les jeunes gens et les veuves. On en peut dire autant de toutes les maisons particulières de la ville. Les moulins, la brasserie sont construits sur les meilleurs plans, et tenus avec beaucoup de soin.

Frère Thomas, après nous avoir montré les édifices et les ateliers publics, nous conduisit dans plusieurs maisons habitées par des gens mariés, dont l'industrie et l'intelligence étoient le plus remarquables. Il nous introduisit entre autres chez un tabletier, qui nous fit voir un livre écrit et orné de dessins à l'encre de la Chine, qui auroit fait honneur à un homme de son état dans quelque partie du monde que ce fût.

Les manufactures de Bethléem consistent principalement en étoffes de laine, en toiles, chapeaux, bas et bonnets de laine et de

coton, en gants, en souliers, en charpenterie, en ouvrages de menuiserie et au tour, en horlogerie et en articles de clinquaillerie, etc.

L'église est un édifice simple, en pierre, et orné de tableaux tirés de l'histoire sacrée. On y voit un orgue assez passable. Il s'en trouve un aussi dans chacune des chapelles attenantes aux maisons des jeunes gens et des jeunes filles. Le chant des hymnes est accompagné par divers instrumens, tels que des violoncelles, des violons, des flûtes, etc. Les jours de dimanche, toute la société se réunit à l'église; et lorsque l'un de ses membres vient à mourir, tous les autres assistent à ses funérailles, qui se font avec beaucoup de solennité, quoique sans pompe. Les Frères Moraves ne portent jamais le deuil de leurs parens.

Une machine hydraulique, placée sur le ruisseau, dont j'ai parlé, et que l'eau seule fait mouvoir, en fournit abondamment, au moyen de différens tuyaux, à toutes les maisons sans exception. Elle est très-simple, et pourroit élever l'eau, si cela étoit nécessaire, à plusieurs centaines de pieds.

Au milieu de la ville, est une fontaine au-dessus de laquelle est construite une maison

en

en pierres, et dont les murs sont-très épais. Les édifices de cette sorte sont très-communs en Amérique. On les appelle *spunghouses*, et ils servent à conserver la viande, le lait, le beurre, etc, pendant les chaleurs de l'été. Celle de Bethléem est commune à toute la ville. Chaque famille a sa tablette particulière, et quoiqu'il n'y ait personne pour la surveiller, et que la porte soit seulement fermée avec un loquet, chacun est assuré de trouver, lorsqu'il arrive, ses provisions dans l'état où il les a laissées.

Les frères Moraves s'efforcent de rendre leur conduite conforme aux principes de la religion chrétienne, et quelque idée que l'on ait de quelques-uns de leurs dogmes, tout homme qui voudra les juger sans prévention, sera forcé de reconnoître que leur morale est excellente, et telle que, si elle étoit adoptée généralement, l'espèce humaine en seroit beaucoup plus heureuse. Ils vivent ensemble comme les membres d'une même famille. Il règne entre eux la plus parfaite harmonie, et ils paroissent n'avoir qu'un seul desir et un seul but, la propagation de l'Evangile et le bonheur de leurs semblables. Ils sont, en général, d'un caractère sérieux, mais on

ne remarque point, dans leurs manières, cette roideur, cette affectation ou cet orgueil qui choque parmi les quakers. Par-tout où cette société s'est établie en Amérique, il en est résulté les plus heureuses conséquences. On s'est de suite aperçu que les habitans du voisinage mettoient plus de décence et de régularité dans leur conduite, et l'on a vu les manufactures s'introduire à leur suite dans le pays.

Comme le terrain sur lequel Bethléem est bâtie, ainsi que le territoire à plusieurs milles à la ronde, appartient à la société, les frères Moraves ne sont point exposés à voir au milieu d'eux des hommes qui ne leur conviendroient pas : mais tous ceux qui veulent se conformer à leur manière de vivre, sont admis dans leur communauté avec empressement et cordialité. Ils paroissoient nous voir avec plaisir, et goûter une grande satisfaction à nous montrer leur ville et tout ce qu'elle contenoit. En nous quittant, ils nous témoignèrent beaucoup de regret de ce que nous ne pouvions pas rester plus long-temps parmi eux, pour examiner plus à loisir les mœurs et les usages de la société.

Ils ne paroissent pas disposés à augmenter

le nombre des maisons de Bethléem; et lorsque leur population devient trop nombreuse, ils en envoient l'excédant former de nouvelles colonies. Depuis que celle-ci existe, ils ont déja fondé deux autres villes dans la Pensylvanie, savoir, Nazareth et le Titz. La première se trouve sur le chemin des montagnes bleues, à dix milles de Bethléem. Elle est moins grande de moitié, mais bâtie sur le même plan. Le Titz est située à dix milles de Lancastre.

Le pays, à plusieurs milles autour de Bethléem, présente un tableau diversifié de prairies et de terres arables. Le sol en est riche et mieux cultivé que dans aucune autre partie de l'Amérique que j'aie vue jusqu'à ces derniers temps.

Cette contrée étoit remarquable par la salubrité de son climat; mais on y est actuellement sujet à des fièvres bilieuses et intermittentes, qui deviennent, chaque année, et plus communes et plus dangereuses, ainsi que dans presque toutes les autres parties de la Pensylvanie, habitées depuis long-temps. Le dernier automne, surtout, a été plus funeste dans les cantons du pays les mieux cultivés, qu'il ne l'avoit

été de mémoire d'homme. On s'est beaucoup occupé à rechercher les causes des progrès de cette maladie, et il paroît qu'on doit les attribuer à la quantité inégale de pluies tombées dans les dernières années, et à la douceur extraordinaire des hivers.

Bethléem est, pendant l'été, une promenade pour un grand nombre d'habitans des villes voisines, qui viennent la visiter par un motif de curiosité ou de plaisir; et il y a une diligence qui part deux fois la semaine de Philadelphie pour cette ville, et réciproquement. Nous arrêtâmes nos places dans l'une de ces diligences, et le second jour après notre départ de Bethléem, nous arrivâmes dans la capitale des Etats-Unis, après une absence de cinq mois et quelques jours.

CHAPITRE XXXVIIIe. et dernier.

Départ de Philadelphie. — Passage de la Delaware. — Prompts dégels. — Beaux points de vue. — Maisons de campagne et leur utilité. — Hollandais de Long-Island, ou l'Ile longue. — Population de cette île.

Après avoir resté quelques jours à Philadelphie, pour y arranger mes affaires et me disposer à prendre définitivement congé de ses habitans, je me rendis, pour la seconde fois, à New-York. Nous étions dans le mois de décembre. Déja la terre étoit couverte de neige, et les vents de nord-ouest avoient étendu une couche épaisse de glace sur la Delaware, dont les eaux majestueuses sont toujours les dernières de cette contrée à sentir les atteintes de l'hiver. La glace n'étoit cependant pas assez forte pour porter une voiture publique, et il n'étoit pas facile de la rompre pour se frayer un chemin à travers. Ainsi, lorsque nous eûmes atteint l'endroit où ceux qui vont de l'une à l'autre ville, sont dans l'usage de la traverser, nous fûmes obligés de rester deux grandes heures à frissonner, en attendant que l'on pût ouvrir

un passage pour gagner l'autre rive. Celui de la Delaware, en cet endroit, est extrêmement difficile pour des voitures, même lorsque la glace est assez forte pour les porter. La difficulté provient tant des masses irrégulières qui se forment lorsque la rivière commence à prendre, que d'un nombre infini de glaçons que l'impétuosité du courant entraîne et amoncèle les uns sur les autres. C'est seulement cette partie inégale et raboteuse de la rivière que les voitures peuvent traverser.

Lorsque la terre est couverte de neige, les traîneaux sont incontestablement la voiture la plus commode pour voyager, parce qu'elle n'est pas exposée à verser, et qu'elle est beaucoup plus expéditive que les voitures à roues. Il paroîtra peut-être étonnant qu'après avoir dit que la terre étoit couverte de neige, nous n'ayons pas pris une de ces voitures pour nous conduire jusqu'à New-York : mais un voyageur prudent n'entreprend jamais un voyage un peu long en traîneau dans les états du centre et au commencement de l'hiver, à cause des dégels fréquens qui ont lieu à cette époque et dont l'effet est si prompt qu'il ne faut quel-

quefois, qu'une seule matinée pour faire entièrement disparoître la neige. Cet inconvénient est un objet auquel on doit faire attention dans ce pays; car quelqu'un qui se trouve ainsi surpris, auroit beaucoup de peine à se procurer une voiture à roues. Nous en eûmes nous-mêmes la preuve. Quoique le froid fût très-vif et qu'il eût l'apparence de durer long-temps, il y avoit à peine quarante-huit heures que nous étions arrivés à New-York, qu'il n'en existoit aucune trace et que l'air étoit aussi doux qu'au mois de septembre.

Ce changement de temps, soudain me permit de voir avec plus d'avantage que je ne devois m'y attendre dans cette saison, quelques parties de l'île de New-Yorck et de Long-Island que la trop courte durée de mon séjour, pendant l'été dernier, ne m'avoit pas permis de visiter. Lorsque l'on a quitté le voisinage immédiat de la ville de New-York, qui est située à l'extrémité de l'île du même nom, on ne rencontre rien qui mérite de fixer l'attention. Le sol est, à la vérité, fertile, et le pays est agréablement varié par des collines et des vallons; mais il ne présente aucun point de vue pittoresque, ni aucune

grande perspective. Les nombreuses maisons de campagne dont le pays est couvert, sont loin d'être aussi délicieusement situées que celles qui bordent les rives de la Schuylkill, près de Philadelphie, et d'offrir la même élégance dans leur construction.

Il n'en est pas de même de Long-Island, où le voyageur jouit d'une infinité de points de vue des plus agréables. La partie occidentale de l'île, sur-tout celle qui borde le canal étroit qui sépare les deux îles, et que traversent les ruisseaux qui, venant de la mer Atlantique, se rendent à New-York, est pleine de sites les plus romantiques. Ici, le terrain est très-inégal, et couvert, de distance en distance, d'épaisses forêts qu'on a laissé subsister. C'est dans les intervalles que l'on jouit d'une perspective délicieuse, formée, tant par les montagnes de l'île des Etats que l'on aperçoit dans le lointain, que par la côte du nouveau Jersey, et le canal, qui est constamment animé par une multitude de vaisseaux de toute grandeur, qui passent et repassent.

Une maison de campagne est pour les habitans des grandes villes d'Amérique, et sur tout de celles qui sont situées sur les

côtes, non-seulement une retraite agréable où, pendant l'été, ils peuvent aller se délasser de leurs travaux, et jouir des douceurs de la vie champêtre, mais elle est encore pour eux un refuge assuré contre ces funestes maladies, qui, depuis quelque-temps, n'ont pas manqué d'exercer régulièrement les plus terribles ravages, pendant plusieurs mois de l'année. Pendant tout le temps que la fièvre a régné à Philadelphie, elle n'épargnoit ni les riches, ni les pauvres, ni les jeunes, ni les vieux, qui avoient la témérité d'habiter la ville, ou que la nécessité forçoit d'y rester. Il est sans exemple que des personnes qui ont pu s'en éloigner d'un mille seulement, et qui ont évité soigneusement d'avoir aucune communication avec ceux qui étoient atteints de cette maladie, ou qui avoient visité des malades, aient été victimes de ce terrible fléau. Aussi tous les habitans de Philadelphie, de New-York, de Baltimore, etc., qui en ont le moyen, possèdent une maison de campagne dans le voisinage de ces villes, et dans laquelle ils se retirent pendant la saison des fièvres. Mais cette partie de Long-Island, dont je parle, quoique supérieurement située pour

y bâtir de semblables maisons, est malheureusement trop éloignée de New-York, pour pouvoir servir de retraite ou de refuge aux habitans de cette ville, presque tous livrés à des occupations commerciales; de sorte qu'elle est très-peu peuplée, au lieu que la partie de l'île qui leur convient mieux pour sa proximité, est couverte d'habitations, quoique le terrain soit en cet endroit, plat, sablonneux, privé d'arbres, et ne présente d'ailleurs aucun avantage ni aucun agrément.

Les habitans fixes de Long-Island sont Hollandais d'origine, et paroissent avoir hérité de la froideur et de l'avarice de leurs ancêtres. On dit communément à New-York, qu'un habitant de cette île se cache dans sa maison lorsqu'il voit paroître un étranger; et en vérité, les preuves multipliées que j'ai eues de la réserve des habitans, me feroient croire que ce proverbe n'est pas sans quelque fondement. Qu'on leur fasse une question, même la plus simple, sur la nature du pays, ils prennent un air de défiance, et font tout ce qu'ils peuvent pour éviter de répondre. Ils sont en cela bien différens des Américains, dont la curiosité leur inspire une foule de questions impertinentes et embarrassantes,

le to ut afin de découvrir quelles affaires amènent un étranger vers eux, et quel avantage ils en peuvent tirer. Les Hollandais sont, en général, d'excellens cultivateurs, et plusieurs d'entr'eux ont des fermes très-étendues, pour les produits desquelles, la ville de New-York est un marché commode et toujours ouvert. On trouve parmi eux, quelques hommes aisés et même très-riches ; mais le plus grand nombre erre misérablement, et dans la plus grande pénurie.

La population de l'île peut se monter à trente-sept mille ames, dont cinq mille sont esclaves. La partie occidentale est la plus habitée, non pas tant, peut-être, à cause de la fertilité de son sol, qu'à cause de sa proximité de New-York. On y remarque plusieurs villes considérables, telles que Flatbush, Jamaïca, Brooklynn, Flushing et Utrecht. Les trois premières contiennent chacune une centaine de maisons. Brovklynn qui est la plus grande, est située vis-à-vis New-York, sur le bord de la rivière de l'Est, et forme un assez agréable tableau, à prendre de cette dernière ville.

Le sol de Long-Island convient particulièrement à la culture des menus grains et du

blé de turquie ; et la partie septentrionale qui est montueuse, est favorable à celle des fruits. La pomme de reinette de Newtown jouit particulièrement d'une grande réputation, et quoiqu'on la trouve dans presque tout l'état de New-York, et qu'elle y soit très-bonne, il y a des personnes qui prétendent qu'à Newtown elle a un goût plus exquis que par-tout ailleurs.

J'ai eu occasion de parler du sol des plaines situées au centre de cette île, lorsque j'ai fait la description des parties occidentales de l'état de New-York. Une de ces plaines, appelée la Plaine-des-Broussailles, est remarquable entre toutes les autres, parce qu'elle est couverte de sapins et de chênes, dont les têtes ont été coupées. Il n'y croît aucun grain, quelque chose qu'on ait fait pour cela, et elle sert de retraite à une quantité prodigieuse de bêtes fauves. Des lois, dont le but est d'empêcher la destruction irréfléchie de ces animaux, ont été portées dernièrement ; et l'on commence à recueillir le fruit de leurs sages dispositions, car le nombre, des mêmes animaux augmente rapidement, quoiqu'on en tue considérablement chaque année, tant pour la consom-

mation des habitans que pour celle de New-York. La bête fauve, en général, est très-commune dans l'état de ce nom, par-tout où il y a suffisamment de bois pour lui servir de retraite, au lieu que dans les parties de l'Amérique, habitées par les Indiens, le cerf, et toutes les autres bêtes fauves deviennent rares tous les ans, quoique le nombre des chasseurs indiens soit tous les jours moins considérable. Mais ceux-ci suivent, invariablement, le système pratiqué anciennement par les habitans de Long-Island. Ils tuent tout ce qu'ils rencontrent, sans respecter les jeunes. Les négocians du Canada ont observé un déficit annuel de plus de quinze mille peaux, seulement dans l'article des castors, depuis quelques années.

De Long-Island, je revins à New-York, que je ne balance pas à mettre au rang des villes de l'Amérique, dont le séjour est le plus agréable, en raison de l'honnêteté de ses habitans et de leur hospitalité. Je n'ai pas rencontré un seul étranger qui ne lui accorde la même préférence. Elle sera le lieu de ma résidence, tant que je resterai dans les États-Unis; mais je songe sérieusement à retourner dans mon pays natal, qui m'est aujourd'hui

plus cher que jamais ; et pourvu que les glaces, qui menacent en ce moment de bloquer le port, n'arrêtent pas nos communications avec la mer Atlantique, je quitterai incessamment ce continent, très-satisfait de l'avoir visité ; mais je le quitterai sans regret, et sans éprouver le moindre desir de le revoir.

FIN DU VOYAGE.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE CANADA,

OU LA NOUVELLE FRANCE.

On n'a d'abord donné le nom de Canada, qu'aux terres qui bordoient le golfe de Saint-Laurent, et aux deux bords du fleuve de ce nom, jusques vers Tadoussac ; et l'on croit assez communément que ce nom venoit de quelqu'une des nations sauvages des environs. On l'a depuis étendu peu-à-peu jusqu'au Mississipi qui le borne à l'ouest. On y a même quelquefois compris la nouvelle-Angleterre et la nouvelle Belgique, aujourd'hui la nouvelle York. Mais depuis long-temps on ne connoît sous le nom de Canada, que ce qui étoit proprement la nouvelle France.

Dès l'année 1497, Jean et Sébastien Cabot, ou Gabato, père et fils, découvrirent l'île de Terre-Neuve et une partie de la Terre

de Labrador : mais on prétend qu'ils ne débarquèrent en aucun endroit. En 1500, Gaspard de Corteréal, gentilhomme portugais, fit plusieurs découvertes dans l'île de Terre-Neuve. On assure qu'il y fit les années suivantes un second voyage. Ce qui est certain, c'est qu'il périt en mer au retour de Terre-Neuve. On sait encore qu'avant l'année 1504, des pêcheurs Basques, Normands et Bretons faisoient la pêche des morues le long des côtes de cette même île, sur celles du golfe et du grand banc de Terre-Neuve; mais on ignore en quel temps ils ont commencé d'y aller.

En 1529, Jean Verazani, Florentin, au service de François I.er roi de France, fit un premier voyage dans l'Amérique septentrionale. On n'en a connoissance que par une lettre datée du 8 juillet, que ce voyageur adressa au roi, et dans laquelle il supposoit que sa majesté étoit instruite du succès de cette première tentative. Il repartit l'année suivante, et arriva, au mois de mars, à la vue des côtes de la Floride. Il rangea ensuite toute la côte jusqu'à une île que les Bretons avoient découverte, et qui étoit peut-être l'île de Terre-Neuve. Il prit par-tout posses-

sion

sion du pays au nom du Roi très-chrétien. L'année suivante il entreprit un troisième voyage, dont on n'a rien appris, parce qu'il y périt, sans qu'on ait pu savoir de quelle manière.

En 1534, Jean Cartier, Malouin, s'embarqua à Saint-Malo, le 20 d'avril, pour continuer les découvertes de Verazani; et le 10 de mai, il arriva au cap de Bonne-Viste en Terre-Neuve. Après avoir fait quelques autres découvertes dans cette île, il prit la route au sud, et entra dans une grande baie du golfe, qu'il nomma la Baie-des-Chaleurs. Il le cotoya ensuite, en partie, et prit possession de tous les pays qu'il avoit reconnus. L'année suivante il arriva, le 10 août dans le même golfe, et lui donna le nom de Saint-Laurent, qui s'est ensuite étendu au grand fleuve qui s'y jette, et que les gens du pays appeloient le fleuve du Canada. Cartier remonta ce fleuve pendant quatre-vingt-dix lieues; et arriva à *Hochelaga*, grande bourgade d'Indiens, bâtie dans une île, au pied d'une montagne. Il donna à cette montagne le nom de *Mont-Royal*. On l'appelle aujourd'hui *Montréal*, et ce nom s'est communiqué à toute l'île.

En 1541, Jean-François de Laroque, sieur de Roberval, gentilhomme picard, accompagné de Jacques Cartier, fit un établissement dans l'île Royale, et envoya un de ses pilotes, nommé Alphonse, de Saintonge, reconnoître le nord du Canada, au-dessus du Labrador. Les deux nations, qui, les premières avoient débarqué dans le Nouveau-Monde, crièrent à l'injustice, en voyant que l'on y couroit sur leurs traces. *Eh quoi! dit François Ier. le roi d'Espagne et le roi de Portugal partagent tranquillement entr'eux toute l'Amérique, sans souffrir que j'y prenne part comme leur frères! je voudrois bien voir l'article du testament d'Adam, qui leur lègue ce vaste héritage.*

En 1598, le marquis de Laroche découvrit l'île des Sables et les côtes voisines de l'Acadie. En 1604, M. de Mouts et Samuel de Champlain, achevèrent la découverte de ces mêmes côtes. Ils firent ensuite celle de la baie française, et s'avancèrent jusqu'à l'île de Sainte-Croix. L'hiver suivant, Champlain reconnut toute la côte méridionale du Canada. En 1608, il fonda la ville de Québec, capitale de la Nouvelle-France.

En 1611 , Champlain découvrit le pays des Iroquois , et chemin faisant , il rencontra un grand lac , auquel il donna son nom. En 1615, il découvrit le pays des Hurons entre le lac Erié , le lac Ontario et le lac Huron. En 1622, Guillaume Baffingo, anglais, découvrit une grande baie au-dessus du Détroit de Davis , et lui donna son nom. En 1631 , le capitaine James , anglais , fit plusieurs découvertes au nord de la baie d'Hudson.

En 1656 , le sieur Bourdon pénétra le premier dans cette même baie , et en prit possession au nom du roi de France. La même année , le père Albanet , jésuite , et le sieur de Saint-Simon , gentilhomme canadien, remontèrent le Saguenay , découvrirent tout le nord de ce côté-là , et en particulier les lacs de Saint-Jean et de Mistassins. Ayant pénétré par-là jusqu'à la baie d'Hudson , ils en renouvelèrent la prise de possession au nom du roi , leur maître. En 1668 , les Danois découvrirent au nord de la même baie , une grande rivière qu'ils nommerent la Riviere Danoise. En 1673, le père Marquette , jésuite, et le sieur Joliet , firent la première découverte du Mississipi par le Canada. En 1682,

deux Français canadiens, nommés des Groseillers et Raddisson, découvrirent à l'ouest de la baie d'Hudson, deux grandes rivières qui se jettent dans une petite baie. Ils appelèrent l'une Sainte-Thérèse et l'autre Bourbon. La baie a été nommée depuis par les Anglais, Nelson, sur ce qu'ils ont prétendu que Nelson, pilote de Henry Hudson l'avoit reconnue le premier.

Telle a été la découverte du Canada. L'intérieur du pays a été découvert peu à peu par les jésuites, et ce qui est au-delà du Mississipi, au nord et au nord-ouest, l'a été par quelques voyageurs canadiens, sur-tout par le Sueur, par le père Hennipin, et Dacan.

L'espace illimité qui s'ouvroit devant la colonie de la Nouvelle-France, ou du Canada, offroit à ses premiers regards, dit Raynal, des forêts sombres, épaisses et profondes, dont la seule hauteur attestoit l'antiquité. Des rivières sans nombre viennent de loin arroser ce pays immense. Ces espèces de mers intérieures communiquent entr'elles, et leurs eaux, après avoir formé le fleuve Saint-Laurent, vont grossir considérablement le lit de l'océan. Tout dans cette région

intacte du Nouveau-Monde, portoit à l'époque de la découverte, l'empreinte du grand et du sublime. La nature y déployoit un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandoit la vénération, et mille graces sauvages qui surpassoient infiniment les beautés artificielles de nos climats.

La plupart des nations Indiennes du Canada étoient en guerre lorsque les Français parurent pour la première fois dans ce pays. Les Hurons, sur-tout favorisèrent, leur établissement et s'en firent des alliés, à l'aide desquels ils remportèrent de grands avantages sur les Iroquois, leurs ennemis.

Malgré cette circonstance favorable, la colonie Française ne fit d'abord que peu de progrès. En 1627 on n'y comptoit encore que trois misérables établissemens, entourés de palissades. Cinquante habitans, hommes, femmes et enfans, composoient la plus grande partie de la colonie. Cette langueur n'avoit d'autre cause que le système d'une compagnie exclusive, qui se proposoit moins de créer une puissance nationale au Canada, que de s'y enrichir par le commerce des pelleteries. Pour réparer le mal, on substitua à cette compagnie une association plus

nombreuse, à laquelle on donna la disposition des établissemens créés et à créer dans ce pays, le droit de les fortifier et de les régir à son gré, de faire la guerre ou la paix selon ses intérêts. A l'exception de la pêche de la morue et de la baleine, qu'on rendit libre pour tous les citoyens, tout le commerce qui pouvoit se faire par terre et par mer, lui fut concédé pour quinze ans. La traite du castor et des pelleteries lui fut accordée à perpétuité. Le roi fit, en outre, présent de deux gros vaisseaux à la société, composée de sept cents intéressés. Douze des principaux obtinrent des lettres de noblesse. La compagnie pouvoit envoyer, pouvoit recevoir toutes sortes de denrées, toutes sortes de marchandises, sans être assujettie au plus petit droit. La pratique d'un métier quelconque durant six ans dans la colonie, en assuroit le libre exercice en France. Une dernière faveur fut l'entrée franche de tous les ouvrages qui seroient manufacturés dans ces contrées éloignées.

La compagnie qui avoit un fonds de cent mille écus à sa disposition, s'engagea à faire passer dans la colonie, dès l'an 1628, qui étoit le premier de son privilége, deux ou

trois cents ouvriers des professions les plus convenables, et jusqu'à seize mille hommes avant 1643. Elle devoit les loger, les nourrir, les entretenir pendant trois ans, et leur distribuer ensuite une quantité de terres défrichées, suffisantes pour leur subsistance, avec le blé nécessaire pour les ensemencer la première fois.

La fortune ne seconda pas les avances que le gouvernement avoit faites à la nouvelle compagnie. Les premiers vaisseaux qu'elle expédia furent pris par les Anglais, que le siége de la Rochelle venoit de brouiller avec cette puissance. Celle-ci, par suite de la guerre qui s'alluma alors entre les deux nations, perdit, en 1629, le Canada. Le conseil de Louis XIII attachoit si peu d'importance à cet établissement, qu'il opinoit à n'en pas demander la restitution : mais ce prince dont le nom étoit à la tête de celui des membres de la compagnie, fit changer d'avis; et le traité de Saint-Germain-en-Laye, rendit aux Français, en 1631, la paix et le Canada.

Les fondateurs de la colonie avoient mal disposé leurs établissemens. Pour paroître régner sur d'immenses contrées, pour se

rapprocher des pelleteries, ils avoient placé leurs habitations à une telle distance les unes des autres, que n'ayant presque point de communication, elles étoient hors d'état de se secourir. Les Iroquois ne tardèrent pas à s'apercevoir de cette faute, et ils cherchèrent à en profiter. Les Français se virent réduits à élever dans chacun des districts qu'ils occupoient, une espèce de fort où ils se réfugioient et où ils renfermoient leurs troupeaux à l'approche de l'ennemi. Jamais ces forts ne furent enlevés, mais tout ce qui étoit hors des retranchemens étoit emporté ou détruit. Telle étoit la misère de la colonie, qu'elle ne subsistoit que par les aumônes que les missionnaires recevoient d'Europe.

Le ministère voulant porter remède à cet état funeste, fit, en 1662, passer quatre cents hommes de bonnes troupes dans le Canada. Ce corps fut renforcé deux ans après. Des avantages remportés sur les cinq nations, formant la confédération des Iroquois, en contraignirent d'abord trois à faire la paix, et les deux autres, affoiblies par cette sorte de défection, s'y virent aussi forcées.

Les anciens colons donnèrent alors plus

d'étendue à leurs plantations, et les cultivèrent avec plus de confiance et de succès. Tous les soldats qui consentirent à se fixer dans le Nouveau-Monde, obtinrent leur congé et une propriété. On accorda aux officiers un terrain proportionné à leur grade. Les établissemens déja formés, acquirent plus de consistance. On en fonda de nouveaux dans les lieux où l'intérêt et la sûreté de la colonie l'exigeoient. Les échanges entre les Indiens et les Français se multiplièrent. Les administrateurs eurent soin, non-seulement de bien vivre avec les peuples voisins, mais encore d'établir entre ceux-ci, une harmonie générale.

Mais cet état dura peu. Les Iroquois s'apercevant que les Français n'avoient pas conservé une supériorité de forces, telle qu'il l'eût fallu pour maintenir la tranquillité, attaquèrent quelques nations qui n'étoient, il est vrai, ni alliées, ni voisines de la colonie Française. On leur signifia qu'ils eussent à mettre bas les armes, à rendre les prisonniers qu'ils avoient faits, ou à s'attendre à voir leur pays détruit et leurs habitations brûlées. Ebranlés par le ton imposant que l'on avoit pris, ils accordèrent en partie ce que

l'on exigeoit, et l'on ferma les yeux sur le reste.

Mais cette espèce d'humiliation aigrit leur ressentiment. Les Anglais qui, en 1664, avoient chassé les Hollandais de la Nouvelle-Belge, et qui étoient restés en possession de leur conquête, profitèrent des dispositions où ils virent les Iroquois. On tâcha également de débaucher les autres alliés de la France. Ceux qui résistèrent à la séduction, furent attaqués. Tous furent invités et quelques-uns forcés à porter leurs pelleteries dans les comptoirs anglais où ils les vendoient mieux que dans les comptoirs français.

Denonville, qui commandoit pour le roi (Louis XIV) dissimula. Avant de rien entreprendre contre les Iroquois, il attendit des secours de France, qui arrivèrent en 1687. La colonie eut alors plus de onze mille hommes, dont on pouvoit armer environ le tiers. Malgré cette supériorité de forces, Denonville eut recours à la ruse, ou plutôt à la trahison. Il abusa de la confiance que les Iroquois avoient dans le jésuite Lambreville, pour attirer leurs chefs à une conférence. A peine s'y étoient-ils rendus, qu'ils furent mis aux fers, embarqués à Québec, et conduits aux galères.

A la réception de cette nouvelle, les anciens Iroquois firent appeler leur missionnaire, « tout nous autorise à te traiter en « ennemi, « lui dirent-ils, » mais nous ne « pouvons nous y résoudre. Ton cœur n'a « point eu de part à l'insulte qu'on nous a « faite, et il seroit injuste de te punir d'un « crime que tu détestes plus que nous. Mais « il faut que tu nous quittes. Une jeunesse « inconsidérée pourroit ne voir en toi qu'un « perfide qui as livré les chefs de la nation. « Après ce discours, ils lui donnèrent des « conducteurs qui ne le quittèrent qu'après « l'avoir mis hors de danger; et des deux « côtés on courut aux armes ».

La guerre se fit avec des succès mélangés. A la fin de la campagne, les colons voyant leurs travaux ruinés par les Iroquois, ne soupirèrent que pour la paix. Lambreville fit des propositions qui furent écoutées. Pendant qu'on négocioit, un Huron, surnommé le Rat, qui étoit l'Indien le plus brave, le plus franc et le plus éclairé qu'on ait jamais trouvé dans l'Amérique septentrionale, parvint, par une suite d'artifices, à faire recommencer la guerre avec plus de vivacité qu'auparavant. Elle fut d'autant plus du-

rable que l'Angleterre, depuis peu brouillée avec la France, à l'occasion du détrônement de Jacques II, crut de son intérêt de s'allier avec les Iroquois.

Une flotte anglaise, partie d'Europe en 1690, arriva devant Québec, au mois d'octobre, pour en former le siége. Elle avoit dû compter sur une foible résistance, par suite de la diversion que feroient les Iroquois en occupant les principales forces de la colonie. Mais après de grandes pertes, elle fut obligée de renoncer honteusement à son entreprise. Les Iroquois sentirent qu'il leur importoit qu'aucune des deux nations ne l'emportât sur l'autre, et sous différens prétextes, ils reprirent la route de leur bourgade. Leur retraite entraîna celle des Anglais; et les Français en sûreté dans les terres, réunirent avec autant de succès que de concert, toutes leurs forces à la défense de leur capitale.

La guerre se réduisit alors à quelques ravages funestes aux colons, mais presque indifférens pour toutes les nations qui la faisoient. La paix de Riswick fit cesser tout à-la-fois, les calamités de l'Europe et les hostilités qui s'exerçoient en Amérique. Les

Iroquois et les Hurons sentirent aussi le besoin qu'ils avoient d'un long repos. Les nations indiennes commencèrent à respirer ; les Européens reprirent leurs travaux ; et le commerce des pelleteries acquit plus de consistance.

Ce commerce qui fut le premier qu'entreprit la colonie française, se fit d'abord à Tadoussac, port situé à trente lieues au-dessous de Québec. Vers l'an 1640, la ville des Trois-Rivières, bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que cette capitale, devint un second entrepôt. Avec le temps, Montréal attira seul toutes les pelleteries. On les voyoit arriver au mois de juin sur des canots d'écorce d'arbre. Le nombre des Indiens qui les apportoient ne manqua pas de grossir, à mesure que le nom des Français s'étendit au loin. Jamais ils ne revenoient vendre leurs fourrures sans conduire avec eux une nouvelle nation.

Les Anglais furent jaloux de cette nouvelle branche de richesses ; et la colonie qu'ils avoient fondée à la Nouvelle-Belge, qu'ils nommèrent la Nouvelle-York, ne tarda pas à détourner une si grande circulation. Leur commerce fut borné d'abord au pays des Iro-

quois. Ceux-ci ne souffroient pas qu'on traversât leurs terres pour aller traiter avec d'autres nations Indiennes qu'ils avoient toujours pour ennemies, ni que ces nations vinssent sur leur territoire leur disputer les profits d'un commerce ouvert avec les Européens. Mais avec le temps, les Anglais se répandirent de tous côtés. Ils avoient des avantages infinis pour obtenir la préférence sur leurs rivaux. La navigation étoit plus facile pour eux, et dès-lors leurs marchandises se vendoient à meilleur marché. Ils fabriquoient les grosses étoffes qui convenoient le mieux au goût des Indiens. Le commerce du castor étoit libre chez eux, tandis que chez les Français, il étoit et fut toujours asservi sous la tyrannie du monopole.

Ce fut alors que s'étendit chez ceux-ci, un usage qu'ils avoient d'abord resserré dans des bornes assez étroites. La permission de courir les bois avoit été sagement restreinte aux limites de la colonie. Seulement on permettoit, chaque année à vingt-cinq personnes, de franchir ces bornes pour aller faire le commerce chez les Indiens. L'ascendant que prenoit la Nouvelle-York, rendit ces congés beaucoup plus fréquens. Ils duroient

un an, et même au-delà. On les vendoit; et le produit en étoit distribué par le gouverneur de la colonie, aux officiers, ou à leurs veuves et à leurs enfans, aux hôpitaux, ou aux missionnaires; à ceux qui s'étoient signalés par une belle action, ou par quelque entreprise utile: mais il ne devoit compte à personne de cette partie de l'administration, qui eut des suites funestes.

Plusieurs de ceux qui faisoient la trtaie, voulant se soustraire aux poursuites de ceux qui les avoient employés, se fixoient parmi les Indiens. Un plus grand nombre encore alloit s'établir chez les Anglais, où les profits étoient plus considérables. On perdoit en outre beaucoup de monde par la difficulté de la navigation. Il en périssoit aussi dans les neiges, dans les glaces, par la faim, ou par le fer de l'ennemi. Ceux qui rentroient dans la colonie, avec un bénéfice de six ou sept cents pour cent, ne lui devenoient pas toujours plus utiles, soit parce qu'ils s'y livroient aux plus grands excès, soit parce que leur exemple inspiroit le dégoût des travaux assidus. Le gouvernement ouvrit les yeux sur ces inconvéniens, et donna une nouvelle direction au commerce des pelleteries.

Depuis long-temps la France travailloit sans relâche à élever une échelle de forts, qu'elle croyoit nécessaire à son élévation, à son agrandissement dans l'Amérique septentrionale. Ceux qu'elle avoit construits, soit à l'ouest, soit au midi du fleuve Saint-Laurent, avoient de la grandeur et de la solidité. Ceux qu'elle avoit jetés sur les différens lacs, formoient une chaîne, qui s'étendoit au nord jusqu'à une grande distance de Québec; mais ce n'étoient que de misérables palissades, destinées à contenir les Indiens, à s'assurer de leur alliance et du produit de leurs chasses. Il y avoit dans tous une garnison plus ou moins nombreuse, selon l'importance du poste. Ce fut au commandant de chacun de ces forts, qu'on jugea devoir confier le droit exclusif d'acheter et de vendre dans toute l'étendue de sa domination. Ce privilége s'achetoit : mais comme il étoit toujours une occasion de gain, et souvent même d'une fortune considérable, il n'étoit accordé qu'aux officiers les plus favorisés. S'il s'en rencontroit parmi eux qui n'eussent pas les fonds nécessaires pour l'exploitation, ils trouvoient aisément des capitalistes qui s'associoient à leur entreprise. Une telle

disposition

disposition étouffa tout autre sentiment que celui de l'intérêt et fut la source d'une oppression constante.

Cette tyrannie, devenue en peu de temps universelle, se fit sentir plus fortement à Frontenac, à Niagara, à Toronto. Les fermiers de ces trois forts estimoient si peu ce qu'on leur présentoit, donnoient une si grande valeur à ce qu'ils offroient en échange, que les Indiens perdirent insensiblement l'habitude de s'y arrêter. Ils se rendoient en foule à Choueguen, sur le lac Ontario, où les Anglais leur accordoient des conditions plus avantageuses. On fit craindre à la cour de France, la suite de ces nouvelles liaisons. Elle réussit à les affoiblir, en prenant elle-même le commerce de ces trois postes, et en donnant aux Indiens, un meilleur prix que la nation rivale.

Le commerce des pelleteries se fit alors au compte du roi, mais il ne produisit rien. Il ne fut pas plus avantageux aux Indiens. Si en échange de leurs pelleteries, ils recevoient des scies, des couteaux, des haches, des chaudières, des hameçons, des aiguilles, du fil, des toiles communes, de grosses étoffes de laine, etc., on leur vendoit aussi ce

qui leur eût été préjudiciable, même à titre de présent, des fusils, de la poudre, du tabac, et sur-tout de l'eau-de-vie. On a pu voir dans le cours de la relation précédente, combien cette liqueur a été funeste aux Américains.

La cour de France, tantôt bien, tantôt mal informée des désordres qu'occasionnoit un si funeste commerce, le proscrivit, le toléra, l'autorisa, tour-à-tour, et en raison de ce qu'elle pouvoit en espérer ou en craindre.

La guerre pour la succession d'Espagne, par une singularité digne de remarque, n'approcha point du Canada. Depuis long-temps les Français et les Anglais briguoient à l'envi l'alliance des Iroquois, qui par-là se crurent les arbitres des deux nations rivales. Comme la paix convenoit alors à ce peuple, il déclara qu'il prendroit les armes contre celui des deux ennemis qui commenceroit les hostilités. Cette résolution s'accordoit avec la situation de la colonie Française, qui n'avoit que peu de moyens pour la guerre, et n'en attendoit point de la métropole. La Nouvelle-York, au contraire, dont les forces considérables augmentoient tous les jours, vouloit entraîner les Iroquois dans sa querelle. Ses

négociations, ses présens furent inutiles, jusqu'en 1709. A cette époque elle réussit à séduire quatre des cinq nations Iroquoises; et ses troupes, restées jusqu'alors dans l'inaction, s'ébranlèrent, soutenues d'un grand nombre d'indiens.

L'armée s'avançoit vers le centre du Canada, avec l'assurance presque infaillible de le conquérir, lorsqu'un chef Iroquois, dit aux siens : « Que deviendrons-nous, si nous réus-« sissons à chasser les Français ? » Ce peu de mots rappelèrent promptement les esprits à leur premier système. Aussitôt il fut résolu d'abandonner un parti qu'on avoit pris témérairement et contre l'intérêt public : mais comme il paroissoit honteux de s'en détacher ouvertement, on crut pouvoir suppléer à une défection manifeste, par une trahison secrète.

On s'étoit arrêté sur le bord d'une petite rivière, où l'on attendoit les munitions et l'artillerie. Les Iroquois qui passoient à la chasse, tous les momens de loisir que leur laissoit la guerre, imaginèrent de jeter dans la rivière, un peu au-dessus du camp, toutes les peaux des animaux qu'ils écorchoient. Les eaux en furent bientôt infectées. Les An-

glais qui ne se défioient point d'une semblable perfidie, continuèrent à puiser dans cette source empestée. Il en périt subitement un si grand nombre qu'on fut obligé de renoncer à la suite des opérations militaires.

Un danger plus grand encore menaça la colonie Française. Une flotte nombreuse destinée contre Québec, et qui portoit cinq ou six mille hommes de débarquement, entra l'année suivante, dans le fleuve Saint-Laurent. Elle paroissoit sûre de vaincre, si elle fût arrivée au terme de sa destination; mais la présomption de son amiral, et le courroux des élémens, la firent périr dans la route. Ainsi le Canada, tout à-la-fois délivré de ses inquiétudes et du côté de la terre et du côté de la mer, eut la gloire de s'être maintenu sans secours et sans perte, contre la force et la politique des Anglais.

Cependant la fin désastreuse du règne de Louis XIV, força la France à abandonner une partie des provinces qu'elle possédoit au-delà des mers. La baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie furent cédées aux Anglais. Ces trois possessions formoient avec le Canada,

l'immense pays connu sous le nom de Nouvelle-France.

A la paix d'Utrecht, le Canada, proprement dit, se trouvoit dans un état de foiblesse inconcevable. La plupart des colons s'étoient contentés de courir les bois. Les plus raisonnables avoient essayé quelque culture, mais sans choix et sans suite. Cependant les dépenses que faisoit la métropole dans cet établissement, et le commerce des pelleteries, donnèrent par intervalle quelque aisance aux habitans. Mais ils se perdirent bientôt dans une suite de guerres malheureuses. En 1714, les exportations du Canada ne passoient pas cent mille écus. Cette somme et trois cent cinquante mille livres que le gouvernement y versoit chaque année, étoit toute la ressource de la colonie pour payer les marchandises qui lui venoient d'Europe. Aussi, en recevoit-elle si peu, qu'on étoit assez généralement réduit à se couvrir de peaux à la manière des Indiens. Telle étoit la situation du plus grand nombre des vingt mille Français que l'on comptoit dans ces régions immenses.

Cette situation s'améliora cependant : car on voit par les dénombremens de 1753 et

1758, que la population du Canada s'élevoit à quatre-vingt-onze mille ames, indépendamment des troupes réglées.

Une partie des habitans de la colonie Française étoit concentrée dans les trois villes de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal. Les autres colons étoient épars sur les rives du fleuve Saint-Laurent. On n'en voyoit point auprès de son embouchure. Le terrain montueux et stérile dans lequel elle se trouve, ne laisse pas mûrir les grains. Les habitations commençoient à cinquante lieues au sud, et finissoient à cinquante lieues au nord de Québec. Elles étoient fort éloignées les unes des autres, et sur des terres d'un médiocre rapport. Ce n'étoit qu'au voisinage de la capitale que commençoient les champs vraiment fertiles, mais la bonté de ces champs croissoit à mesure que l'on avançoit vers Montréal.

Lorsque le ministère de France entreprit de fonder un établissement dans le Canada, il donna un terrain très-étendu aux hommes actifs ou malheureux qui voulurent s'y fixer. Mais comme on introduisit, à la même époque, dans cette région, la coutume de Paris, qui veut que tous les descendans d'un chef de

famille ait une part égale à la succession, ce domaine fut réduit à rien, ou presque rien, par des partages multipliés dans une longue suite de générations. Si les lois avoient assuré l'indivisibilité de la possession au fils aîné, la province auroit pris une autre face. Le père, poussé à l'économie et au travail par le desir de préparer un sort heureux à ses autres enfans, auroit demandé de nouvelles terres; il les auroit couvertes de bâtimens, de troupeaux, de moissons, et y auroit placé sa nombreuse postérité. Les nouveaux propriétaires auroient suivi à leur tour, cet exemple d'une tendresse bien entendue, et avec le temps, la colonie entière auroit été peuplée et cultivée.

Les avantages de cette politique qui avoient échappé à la cour de Versailles, la frappèrent enfin en 1745. Elle défendit la division ultérieure de toute plantation, qui n'auroit pas un arpent et demi de front sur trente ou quarante de profondeur. Ce réglement arrêtoit du moins un désordre qui auroit fini par tout anéantir.

La nature elle-même dirigeoit les travaux du cultivateur canadien, elle lui avoit appris à dédaigner les terres aquatiques et sablon-

neuses, celles où le pin et le cèdre cherchoient un asile isolé. Mais quand il voyoit un sol couvert d'érables, de chênes, de hêtres, de charmes et de merisiers, il pouvoit lui demander d'abondantes récoltes de froment, de seigle, de maïs, d'orge, de lin, de chanvre, de tabac, de légumes et d'herbes potagères de toutes les espèces.

La plupart des habitans avoient une vingtaine de moutons, dont la toison leur étoit précieuse, dix ou douze vaches qui leur donnoient du lait, et cinq ou six bœufs consacrés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais d'une chair exquise. Ils faisoient partie d'une aisance inconnue, en Europe, aux gens de la campagne. Cette espèce d'opulence permettoit aux colons d'avoir un assez grand nombre de chevaux, qui n'étoient pas beaux, mais qui, durs à la fatigue, étoient propres à faire sur la neige des courses prodigieuses.

Au-dessus de la source du fleuve Saint-Laurent, il y avoit huit mille colons, plus communément adonnés à la chasse et au commerce qu'à l'agriculture. Leurs principaux établissemens étoient Cataraquoui, où le fort de Frontenac, bâti, en 1671, à l'en-

trée du lac Ontario; le fort Niagara, près du fameux saut de ce nom ; et celui de Détroit au-delà du lac Erié.

Peu de colons avoient les mœurs qu'on leur eût desirées. Ceux que les travaux champêtres fixoient à la campagne, ne donnoient, durant l'hiver, que des momens aux soins de leurs troupeaux, et à quelques autres occupations indispensables: le reste du temps étoit consacré à la dissipation. Quand le printemps les appeloit au travail des terres, ils labouroient superficiellement sans engrais, ensemençoient sans soins, et attendoient tranquillement la saison de la maturité. Dans un pays où chaque habitant étoit trop indolent ou trop vain, pour s'engager à la journée, chaque famille étoit réduite à faire elle-même tristement sa récolte.

Cet excès de négligence provenoit de plusieurs causes. Le froid excessif des hivers, suspendant le cours des fleuves, enchaînoit l'activité même; et l'habitude du repos une fois contractée, rendoit le travail insupportable, même dans les beaux jours. Enfin, la passion des armes, qu'on avoit excitée à dessein parmi des hommes courageux et fiers, achevoit de les dégoûter des travaux champêtres.

Les habitans des villes, sur-tout de la capitale, passoient et l'hiver et l'été, dans une dissipation générale. L'amusement étoit l'unique passion; et la danse faisoit, dans les assemblées, les délices de tous les âges. On remarquoit dans les deux sexes, dit Raynal, plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur que de véritable honnêteté.

Tous les colons devoient une obéissance aveugle à une autorité purement militaire. Le pouvoir absolu du gouverneur ne se borna pas dans les premiers temps, aux objets dépendans de la guerre et de l'administration politique. Ce chef décidoit arbitrairement et sans appel dans tous les procès. En 1667, on établit un tribunal, auquel on donna pour règle de ses jugemens la coutume de Paris, modifiée par des combinaisons locales.

L'administration des finances ne percevoit au Canada, que le cinquième du produit des fiefs, à chaque vente, qu'une légère contribution des habitans de Québec et de Montréal pour l'entretien des fortifications de ces deux places, et quelques droits d'entrée et de sortie, sur les denrées et marchandises. Dans les temps les plus florissans, ces objets réunis ne

produisoient au fic, que 260,000 livres. Les terres n'étoient pas imposées par le gouvernement, mais elles étoient grevées d'autres charges. Le roi faisoit à ses officiers civils ou militaires, et à d'autres de ses sujets, qu'il vouloit récompenser ou enrichir, des concessions qui avoient depuis deux jusqu'à six lieues en carré. Ces grands propriétaires, hors d'état, par la médiocrité de leur fortune, ou par quelque autre cause, de mettre en valeur de si vastes possessions, furent comme forcés de les distribuer à des soldats vétérans, ou à d'autres colons, pour une redevance perpétuelle.

Chacun de ces vassaux recevoit ordinairement quatre-vingt-dix arpens de terre, et s'engageoit à donner annuellement à son seigneur, un ou deux sous par arpent, et un demi minot de blé, pour la concession entière. Il s'obligeoit, en outre, à moudre à son moulin, et à lui céder, pour droit de mouture, la quatorzième partie de la farine; il s'engageoit à lui payer un douzième pour les lods et ventes, et restoit soumis au droit de retrait.

Le clergé vint encore augmenter les charges des colons les plus utiles. En 1663,

ce corps obtint du ministère, qu'il lui seroit donné le treizième de tout ce que la terre produiroit d'elle-même et par le travail des hommes. Cette vexation dura quatre ans. Le conseil supérieur de Québec prit sur lui en 1667, de réduire les dîmes au vingt-sixième. Un édit de 1667 confirma cette disposition.

Tant d'entraves mirent la colonie dans l'impuissance de payer ce qu'il lui falloit tirer de la métropole. Le ministère en fut si convaincu, qu'après s'être constamment refusé à l'établissement des manufactures en Amérique, il crut, en 1706, devoir même les y encourager. Peu de toiles communes et quelques mauvaises étoffes de laine épuisèrent toute l'industrie des Canadiens. Les pelleteries ne les tentoient guère plus que les manufactures. La seule qui produisît un objet d'exportation, étoit celle du loup marin.

Le Canada envoyoit annuellement à cette pêche, cinq ou six petits bâtimens ; et il en expédioit un nombre presque égal pour les Antilles. Il recevoit des îles, neuf à dix barques, chargées de taffia, de mélasse de café, de sucre ; et de France, environ trente navires, dont la réunion pouvoit former neuf mille tonneaux.

Durant l'intervalle des deux dernières guerres, qui fut le temps le plus florissant de la colonie, ses exportations ne passèrent pas 1,200,000 liv. en pelleteries, 800,000 liv. en castor, 250,000 liv. en huile de loup marin, une pareille somme en farine ou en pois; et 150,000 liv. en bois de toutes les espèces. Ces objets ne formoient chaque année qu'un total de 2,650,000 livres, somme insuffisante pour payer les marchandises qui arrivoient de la métropole. Le gouvernement remplissoit le vide.

Dans les commencemens de la possession du Canada, les Français n'y voyoient presque point d'argent. Cet inconvénient ralentissoit le commerce, et retardoit les progrès de l'agriculture. On jugea donc convenable, vers la fin du siècle dernier, de substituer le papier aux métaux, pour le paiement des troupes et des autres dépenses du gouvernement. Ce moyen réussit jusqu'en 1713, où l'on cessa d'être fidèle aux engagemens contractés par les administrateurs de la colonie. Les lettres de change qu'ils tiroient sur la métropole, ne furent pas acquittées, et tombèrent dans l'avilissement. On les liquida, en 1720, mais avec perte de cinq huitièmes.

Cet événement fit reprendre au Canada l'usage de l'argent, qui ne dura qu'environ deux ans. Les négocians furent les premiers à solliciter le rétablissement du papier monnoie. On fabriqua des cartes qui portoient l'empreinte des armes de France et Navarre, et qui étoient signées par le gouverneur, l'intendant et le contrôleur. Il y en avoit de 24, de 12, de 6, de 3 livres, et de trente sous, de quinze et de sept sous six deniers. Le tout ne passoit pas un million. Lorsque cette somme ne suffisoit pas pour les besoins publics, on y suppléoit par des ordonnances, signées de l'intendant. Les moindres étoient de vingt sous et les plus considérables de cent livres. Il résulta de grands inconvéniens de cette mesure.

Les dépenses annuelles du gouvernement pour le Canada, qui ne passoient pas quatre cent mille francs, en 1709, et qui, avant 1749, ne s'étoient jamais élevées au-dessus de dix-sept cent mille livres, n'eurent plus de bornes après cette époque. La progression fut telle que l'an 1758, coûta vingt-sept millions neuf cent mille livres. La dépense de l'an 1759, fut de vingt-six millions. Celle des huit premiers mois de l'an 1760, de

treize millions cinq cent mille livres. De ces sommes prodigieuses, il étoit dû, à la paix, quatre-vingts millions.

On remonta à l'origine de cette dette. Quelques-uns de ceux qui étoient devenus prévaricateurs par l'abus du pouvoir illimité que le gouvernement leur avoit accordé, furent flétris, bannis et dépouillés d'une partie de leurs brigandages. D'autres non moins coupables, mais plus heureux, échappèrent à la restitution et à l'infamie.

La nature a disposé le Canada pour la production de tous les grains. Ils y sont d'une qualité supérieure, et exposés à peu d'accidens, puisque semés en mai, on les recueille avant la fin d'août. Les besoins des îles de l'Amérique et d'une partie de l'Europe en assuroient un débit avantageux. Cependant il ne fut jamais cultivé de blé que ce qu'il en falloit pour les colons, qui même furent quelquefois réduits à tirer leur subsistance des marchés étrangers.

Une plante précieuse que les Chinois tirent de la Corée ou de la Tartarie, et qu'ils achètent au poids de l'or, le gin-seng, fut trouvée en 1718, par le père Lafiteau, dans les forêts du Canada, où elle est commune. On la

porta bientôt à Canton. Elle y fut très-prisée et chèrement vendue. Ce succès fit que la livre de gin-seng, qui ne valoit d'abord à Québec que trente ou quarante sous, y monta jusqu'à vingt-cinq livres. Il en sortit en 1735, pour cent cinq mille livres. L'empressement avec lequel on demandoit cette plante, poussa les Canadiens à cueillir dès le mois de mai, ce qui ne devoit être cueilli qu'en septembre, et à faire sécher au four, ce qu'il falloit faire sécher à l'ombre et lentement. Cette faute décria le gin-seng du Canada chez le seul peuple qui le recherchoit; et la colonie fut privée d'une branche de commerce, qui, bien dirigée, pouvoit devenir une source d'opulence.

Une veine encore plus sûre, l'exploitation des mines de fer, si commune dans cette contrée, s'offroit à l'industrie. On en découvrit une mine aux Trois-Rivières, à la superficie de la terre, et de la plus grande abondance. On n'y fit d'abord que des travaux foibles et mal dirigés. Un maître de forge, arrivé d'Europe en 1739, les augmenta, les perfectionna. La colonie ne connut plus d'autres fers; on en exporta même quelques essais, mais on s'arrêta là. Cette négligence

négligence étoit d'autant plus funeste qu'à cette époque on avoit pris la résolution de former une marine dans le Canada. L'extraction des bois étoit facile par le fleuve Saint-Laurent, et par les innombrables rivières qui s'y jettent; et la cour fit élever à Québec des ateliers pour la construction des vaisseaux de guerre. Mais les travaux furent confiés à des agens qui n'avoient que leur intérêt particulier en vue. Rien ne prospéra.

Tel étoit à-peu-près l'état de la colonie, lorsqu'en 1747, le gouvernement en fut confié à la Galissonniere, homme qui joignoit à des connoissances étendues un courage actif. Les Anglais vouloient reculer leurs limites jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Il jugea que leurs prétentions étoient injustes, et il résolut de les resserrer dans la péninsule, où il croyoit que les traités les avoient bornés. L'ambition qui les poussoit dans l'intérieur des terres, particulièrement du côté de l'Ohio, ne lui paroissoit pas moins outrée. Les Apalaches, à son avis, devoient être les bornes de leurs possessions, et il se promit bien de

ne pas leur laisser franchir ces montagnes. Le successeur qu'on lui donna pendant qu'il rassembloit les moyens de soutenir ce vaste dessein, embrassa ses vues avec chaleur. On vit, de tous côtés, s'élever des forts, dont la construction sembla donner le signal des hostilités entre les Français et les Anglais, hostilités plutôt autorisées qu'avouées par leurs métropoles. Mais après quelques échecs essuyés par ceux-ci, le pavillon de la Grande-Bretagne reçut ordre d'insulter le pavillon Français sur toutes les mers. Il avoit pris ou dispersé tous les vaisseaux qu'il avoit rencontrés, lorsqu'en 1758, il cingla vers l'Ile-Royale. Le 2 juin de la même année, une flotte composée de vingt-trois vaisseaux de ligne, et de dix-huit frégates, qui portoient seize mille hommes de troupes aguerries, jeta l'ancre dans la baie de Gabarus, à une demi-lieue de Louisbourg, dont bientôt les ennemis firent le siége. Les Français se défendirent avec la plus opiniâtre résistance. Une femme soutenoit leur courage. Madame de Drucourt, continuellement sur les remparts, la bourse à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque

jour, sembloit disputer au gouverneur, son mari, la gloire de ses fonctions. Ce ne fut qu'à la veille d'un assaut impossible à soutenir, qu'on parla de se rendre, ce qu'on ne fit qu'à des conditions honorables.

La conquête de l'Ile-Royale ouvroit le chemin du Canada, qui fut attaqué l'année suivante, ou plutôt on y multiplia les scènes de carnage dont cet immense pays étoit depuis long-temps le théâtre. Des forts élevés sur l'Ohio, et dont le plus considérable portoit le nom du gouverneur Duquesne qui l'avoit fait bâtir, étoient la cause de la guerre que s'y faisoient les Anglais et les Français.

Ceux-ci, soutenus par les Indiens, avoient remporté un grand nombre de victoires, lorsqu'une flotte anglaise, où l'on comptoit trois cents voiles, et qui étoit commandée par l'amiral Saunders, fit voile sur le fleuve Saint-Laurent, à la fin de juin 1759. Par une nuit obscure et un vent très-favorable, huit brûlots furent lancés pour la réduire en cendres. Tout eût péri infailliblement, si l'opération avoit été conduite avec l'intelligence, le sang-froid et le courage qu'elle

exigeoit. Mais ceux qui s'en étoient chargés, impatiens d'assurer leur retour à terre, mirent beaucoup trop tôt le feu aux bâtimens. Aussi les assaillans, avertis à temps du danger qui les menaçoit, vinrent-ils à bout de s'en garantir par leur activité et leur audace. Il ne leur en coûta que deux foibles navires.

Tandis que les forces navales échappoient si heureusement à leur destruction, l'armée de terre, qui étoit de dix mille hommes, attaquoit la pointe de Lévy, en chassoit les troupes Françaises, y établissoit ses batteries et bombardoit, avec le plus grand succès, la ville de Québec, qui, quoique située sur la rive opposée du fleuve n'étoit éloignée que de six cents toises.

Mais ces avantages ne conduisoient pas au but qu'on s'étoit proposé. Il s'agissoit de se rendre maître de la capitale de la colonie; et la côte qui y conduisoit, étoit si bien soutenue par des redoutes, par des batteries et par des troupes, qu'elle paroissoit inaccessible. Les assaillans furent de plus en plus confirmés dans cette opinion, après qu'ils eurent franchi le saut de Mont-

morency, où ils perdirent quinze cents hommes.

Cependant la saison avançoit, et les Anglais avoient perdu tout espoir de forcer l'ennemi dans ses postes. Le découragement commençoit à se déclarer parmi eux, lorsque M. Murray proposa de monter avec l'armée et une partie de la flotte, deux milles au-dessus de la place, et de s'emparer des hauteurs d'Abraham, que les Français avoient négligé de garder, parce qu'ils les croyoient suffisamment défendues par les rochers très-escarpés qui les entouroient. Le 13 décembre, cinq mille Anglais débarquèrent, avant le jour, et sans être aperçus, au pied de ces hauteurs. Ils y grimpent et s'y trouvent en ordre de bataille, lorsqu'à neuf heures ils sont attaqués par deux mille soldats, cinq mille Canadiens et cinq cents sauvages. Le combat s'engage et se décide en faveur des Anglais, qui dès le commencement de l'action, avoient néanmoins perdu l'intrépide Wolf, leur général.

Douze heures de temps eussent suffi pour rassembler des troupes distribuées à

quelques lieues du champ de bataille, pour les joindre à l'armée battue et marcher à l'ennemi avec des forces supérieures à celles qu'il avoit défaites. C'étoit l'avis du général Moncalm, qui blessé mortellement dans la retraite, avoit eu le temps, avant d'expirer, de songer au salut des siens, en les encourageant à réparer leur désastre. Un sentiment si généreux ne fut pas adopté ; on s'éloigna de dix lieues. Le chevalier de Lévy, accouru de son poste pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche. On en rougit ; on voulut revenir sur ses pas, et ramener la victoire ; mais il n'étoit plus temps. Québec, quoique aux trois quarts détruit, avoit capitulé dès le 17 (décembre) avec trop de précipitation.

La prise de cette place ne finit point encore la guerre dans l'Amérique septentrionale. Une poignée de Français qui manquoient de tout, perfectionnèrent à la hâte des retranchemens qui avoient été commencés à dix lieues au-dessus de Québec. On y laissa des troupes suffisantes pour arrêter les progrès de la conquête ; et l'on alla s'occuper à Montréal des moyens d'en effacer la honte.

C'est là qu'il fut arrêté qu'on marcheroit dès le printemps sur Québec, pour le reprendre par un coup de main, ou par un siége. On n'avoit encore rien de ce qu'il falloit pour attaquer une place en règle : mais tout étoit combiné de façon à n'entamer cette entreprise qu'au moment où les secours que l'on attendoit de France ne pouvoient manquer d'arriver.

Malgré la disette affreuse de toutes choses, où se trouvoit depuis long-temps la colonie, les préparatifs étoient déja faits, quand la glace qui couvroit tout le fleuve Saint-Laurent, venant à se rompre vers le milieu de sa largeur, y ouvrit un petit canal. On fit glisser les bateaux à force de bras pour les mettre à l'eau. L'armée composée de citoyens et de soldats qui ne faisoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame, se précipita, le 20 avril 1760, dans le courant, avec une ardeur inconcevable. Les Anglais la croyoient encore paisible dans ses quartiers d'hiver ; et déja toute débarquée, elle touchoit à une garde avancée de quinze cents hommes qu'ils avoient placée à trois lieues de Québec. Ce gros déta-

chement alloit être taillé en pièces, sans un hasard qu'il n'étoit pas possible de prévoir.

Un canonnier, en voulant sortir de sa chaloupe, étoit tombé dans l'eau. Un glaçon se rencontra sous ses mains; il y grimpa et se laissa aller au gré du flot. Le glaçon, en descendant, rase la ville de Québec. La sentinelle anglaise voit un homme prêt à périr et crie au secours. On vole au malheureux, que l'on trouve sans mouvement. Son uniforme, qui le fait reconnoître pour Français, détermine à le porter chez le gouverneur, où la force des liqueurs spiritueuses le rappelle un instant à la vie. Il recouvre assez de voix pour dire qu'une armée de dix mille Français est aux portes de la place, et il meurt. Aussitôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célérité de sa retraite, on eut le temps d'entamer son arrière-garde. Quelques momens plus tard, la défaite de ce corps eût entraîné sans doute la perte de la place.

Les assaillans y marchèrent cependant avec intrépidité. Ils n'en étoient plus qu'à

une lieue, lorsqu'ils rencontrèrent un corps de quatre mille hommes, sorti pour les arrêter. L'attaque fut vive, la résistance opiniâtre. Les Anglais furent repoussés dans leurs murailles, après avoir laissé dix-huit de leurs plus braves soldats sur-le-champ de bataille, et leur artillerie entre les mains des vainqueurs.

La tranchée fut aussitôt ouverte devant Québec. Mais comme on n'avoit que des pièces de campagne, qu'il ne vint point de secours de France, et qu'une forte escadre anglaise remonta le fleuve Saint-Laurent, il fallut lever le siége, dès le 16 mai, et se replier de poste en poste jusqu'à Montréal. Trois armées formidables dont l'une avoit descendu ce fleuve, l'autre l'avoit remonté, et la troisième étoit arrivée par le lac Champlain, entourèrent les troupes Françaises, qui peu, nombreuses dans l'origine, excessivement diminuées par des combats fréquens, manquoient tout à-la-fois de munitions de guerre et de bouche, et se trouvoient enfermées dans un lieu non fortifié. Ces misérables restes d'un corps de sept mille hommes, qui n'avoit jamais été recruté, et

qui, aidé de quelques miliciens, de quelques Indiens avoit fait de si grandes choses, furent enfin réduits à capituler ; et ce fut pour la colonie entière. Le traité de paix de 1763, céda le Canada à l'Angleterre, à condition d'y maintenir l'exercice du culte catholique dans l'état où il se trouvoit à cette époque.

Lorsque le Canada étoit au pouvoir de la France, il y avoit un gouverneur général, qui étoit en même temps gouverneur de Québec ; un intendant de marine, de justice, police et finances ; un conseil supérieur ; vingt-sept compagnies détachées des troupes de la marine ; un grand prévôt ; un grand commissaire de la marine ; un grand-maître des eaux et forêts ; un évêque dont le diocèse s'étendoit sur tout ce que le roi de France possédoit dans l'Amérique septentrionale, et qui, par conséquent, étoit plus grand que l'Europe.

Cette colonie, pendant les quatre premières années qui suivirent la conquête, n'eut qu'un gouvernement, en quelque sorte provisoire. En 1764, on en démembra la côte de Labrador, qui fut jointe à

Terre-Neuve, le lac Champlain et tout l'espace au sud du 45° de latitude, dont la Nouvelle-Yorck fut accrue. L'immense territoire à l'ouest du fort de la Golette et du lac de Nissiping, fut laissé sans gouvernement. Le reste, sous le nom de province de Québec, fut soumis à un chef unique.

A la même époque, on donna à la colonie les lois de l'amirauté anglaise. Elle reçut aussi les lois criminelles d'Angleterre, qui étoient le présent le plus précieux que l'on pût lui faire. Il n'en fut pas de même du code civil de la Grande-Bretagne; mais elle ne le conserva pas long-temps. Le parlement régla qu'au premier mai 1775, le Canada recouvreroit ses premieres limites; qu'il seroit régi, quant au civil, par son ancienne jurisprudence; qu'il auroit l'exercice libre de la religion romaine, sans que ce culte pût jamais être un obstacle à aucun des droits du citoyen.

La population de cette même colonie, que les combats avoient sensiblement diminuée, s'est élevée à cent trente mille ames dans l'espace de seize ans. Elle n'a pas dû

cet accroissement à de nouveaux colons ; c'est la paix, c'est l'aisance, c'est la multiplication des travaux utiles qui seuls ont produit cet événement heureux.

En 1769, ses productions, vendues à l'étranger, s'élevèrent à 4,077,602 liv. 7 s. 8 d. et depuis 1772, ses dettes sont entièrement payées.

FIN DE LA NOTICE.

Biblioteca NAPOLI

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

ARRIVÉE de l'auteur sur les côtes d'Amérique. Description de la baie et de la rivière de Delaware. Les passagers ne peuvent débarquer avant d'avoir été visités par les officiers de santé. Arrivée de l'auteur à Philadelphie. Plan de cette ville. Description de ses quais et de ses édifices publics et particuliers. Remarques et observations sur son hôpital et sa prison. *Page* 1

CHAP. II. Population de Philadelphie. Caractère de ses habitans, leurs mœurs, leurs amusemens. Les Américains perdent promptement leurs dents. Théâtres. Quakres. Audiences publiques du président des Etats-Unis. Eglises, voitures, tavernes, domestiques. Caractère du petit peuple. 28

CHAP. III. Voyage à Baltimore. Description des environs de Philadelphie. Ponts flottans sur la Schuylkill. Moulins sur la Brandy-Wine-Crique. Progrès récens sur le mécanisme des moulins à moudre le blé. Description de la ville de Wilmington. Maisons construites avec des troncs d'arbres. Mau-

vaise qualité des routes. Beaux sites, peu goûtés par les Américains. Tavernes. Rivière de Susquehannah. Ville de Baltimore. Description de son port, et de ses édifices publics et particuliers. Caractère de ses habitans. Pays entre Baltimore et Washington. *Page* 41

CHAP. IV. Fondation de la cité Washington. Cette ville est avantageusement située pour le commerce. Nature de celui que l'on fait au-delà. Principales villes de commerce des Etats-Unis. Rivière de Patowmac Rivières avec lesquelles elle communique. Prodigieuse étendue, en toutes directions, des communications par eau de la cité Washington. Plan de cette ville. Edifices publics. Pierres et matériaux, que l'on trouve dans le voisinage. Opinions différentes sur la grandeur future de la ville Fédérale. Obstacles que l'on a opposés à son accroissement. Quelles en sont les causes ? 62

CHAP. V. Alexandrie. Mont-Vernon. Maison du général Washinghton. Difficulté de trouver son chemin dans les forêts. Description du mont Vernon. Points de vue dont on jouit sur ce mont. Description de la maison et des terres du général. Retour à la cité Washington. 110

CHAP. VI. Arrivée à Philadelphie. Observations sur le climat des états du centre. L'auteur quitte Baltimore. Précautions des voyageurs américains. Arrivée à l'un des bords de la Susquehannah. Passage de cette rivière. Situation dangereuse des passagers. Manière dont se conduisent les

Américains dans une auberge. Leurs contestations bruyantes. *Page* 117

Chap. VII. Philadelphie est bien plus agréable en hiver, qu'en toute autre saison. Jour de la naissance du général Washington, célébré dans cette ville. Détails sur le caractère et la personne de ce général. Les Américains sont peu satisfaits de sa conduite, comme président. L'esprit de mécontentement est assez ordinaire parmi eux. 125

Chap. VIII. Température remarquable de l'hiver de 1795 à 96. Départ pour Lancastre. Route entre cette ville et Philadelphie. Aspect de la Pensilvanie en hiver. Description des fermes, entre Lancastre et Philadelphie. Vie misérable des fermiers. Chariots et charretiers. Coutume de ceux-ci. Description de la ville de Lancastre, choisie depuis peu pour le siége du gouvernement particulier de l'état. Manufactures que l'on y trouve. Fusils rayés. Adresse avec laquelle les Américains s'en servent. Anecdote sur deux soldats de la Virginie, attachés à un régiment armé de la sorte. 131

Chap. IX. Allemands établis en grand nombre, dans le voisinage d'York et de Lancastre. Manière dont ils sont venus dans ce pays. Commerce d'esclaves blancs. Contraste du caractère des Allemands et de celui des Américains. Passage de la Susquehannah, entre York et Lancastre. Beauté du paysage qui borde cette rivière. Description d'York. Cours de justice de cette ville. Système judiciaire de l'état de la Pensilvanie. 142

CHAP. X. Environs d'York. Sol du pays, situé de chaque côté des montagnes bleues. Frédéric-Town. Changement dans le pays et les habitans, à mesure que l'on avance du côté de la mer. Nombreux esclaves. Culture du tabac. Curiosité des personnes que l'on trouve dans les auberges. Observations à ce sujet. Description des grandes chûtes de la rivière de Patowmac. George-Town. Pays situé entre cette ville et le bac de la Houe. Vigne empoisonnée. Port Tabacco. Aspect misérable du pays, aux environs du bac. Négligence envers les esclaves. Très-dangereux passage de la Patowmac. Huîtres d'eau douce. Parties abandonnées du rivage de la Virginie. Hospitalité des Virginiens. *Page* 155

CHAP. XI. Isthme septentrional de la Virginie. Premier établissement des Anglais. Maisons bâties par eux. Disparité de condition entre les habitans. Terres cultivées par les nègres. Condition des esclaves. Leur sort dans les deux Carolines. Terres épuisées par le tabac. Manière de cultiver cette plante et de la préparer. Construction des maisons en Virginie. Classes inférieures du peuple. 170

CHAP. XII. Ville de Tappahannock. Rivière de Rappahannock. Goulus de mer, dans cette rivière. Environs d'Urbanna. Feux fréquens dans les forêts. Moyen d'arrêter leurs progrès. Manière d'extraire la térébenthine. Gloucester. York-Town. Restes des fortifications élevées autour de cette ville. Ruines des maisons renversées par les bombes. Caverne sur le bord de la rivière. Williamsbourg. Statue de lord

lord Bottetourt. Collége de Guillaume et Marie. Condition des étudians. *Page* 184

Chap. XIII. Hampton. Danger de passer les bacs nombreux de la Virginie. Norfolk. Lois de la Virginie, préjudiciables au commerce. Rues sales et étroites de Norfolk. Ravages de la fièvre jaune dans cette ville. Observations sur cette maladie. Violence de l'esprit de parti parmi les habitans. Foible nombre d'églises en Virginie. Plusieurs tombent en ruine. Sépultures particulières. 195

Chap. XIV. Description du marais *Dismal*. Hommes sauvages que l'on y a trouvés. Ours, loups, etc., que l'on y rencontre. Pays entre ces marais et Richmond. Manière de faire le goudron et la poix. Misérable sol. Détestables auberges. Pain de maïs. Difficulté de trouver de quoi nourrir les chevaux. Pétersbourg. Courses de chevaux. Chevaux de la Virginie. Manière d'aller à cheval, en Amérique. Description de Richmond. Singulier pont sur la rivière de James. Maison de l'état. Chûte de la rivière de James. Passion du jeu, commune à Richmond. Caractère turbulent des classes inférieures du peuple. Leur manière de se battre. 205

Chap. XV. Description de la Virginie entre Richmond et les montagnes. Parfums des fleurs et des arbrisseaux des forêts. Mélodie des oiseaux. Oiseaux de la Virginie. L'oiseau moqueur. L'oiseau bleu. L'oiseau rouge, etc. Cri singulier des grenouilles. Columbia, et ses magasins. Mouches à feu dans les forêts. Serpens. Le serpent à sonnettes. Le ser-

peut cuivré. Le serpent noir. Montagnes vertes, ou du sud-ouest. Leur sol. Dommages causés par les torrens. Salubrité du climat. Beauté des paysannes. Grands propriétaires vivant sur les lieux. Monticello, habitation de M. Jefferson. Vignes. Observations sur la culture de la vigne. *Page* 222

CHAP. XVI. Pays situé entre les montagnes du sud-ouest et les montagnes bleues. Mines de fer et de cuivre. Lynchbourg. Le nouveau Londres. Arsenal établi dans ce lieu. Route sur les montagnes bleues. Pics de l'Otter, la plus élevée de ces montagnes. Sa hauteur présumée. Allemands établis en grand nombre, au-delà des montagnes bleues. Singulier contraste entre le pays et les habitans de l'un et de l'autre côté des montagnes. La calandre. La mouche hessoise. Comté de Bottetourt. Sol de ce comté. Salubrité du climat. Sources médicinales très-fréquentées. 239

CHAP. XVII. Description du célèbre pont de Roche et d'une caverne immense. Vallée de Shenandoah. Ses habitans. Sol et climat de cette vallée. Observations sur les paysages d'Amérique. Manière d'abattre les arbres. Grande route du Kentoucky, derrière les montagnes bleues. Curiosité et grossièreté des habitans des environs. Lexington. Staunton. Titres militaires très-communs en Amérique, et pourquoi. Winchester. 251

CHAP. XVIII. Passage des rivières de Patowmac et de Shenandoah, à travers les montagnes bleues. Observations de M. Jefferson à ce sujet. L'été dans

le Maryland. Arrivée à Philadelphie. Remarques sur le climat des Etats-Unis. Etat de la ville de Philadelphie durant les fortes chaleurs de l'été. Difficulté d'y conserver le lait, le beurre, la viande, le poisson, etc. Usage de la glace. Vents. Le temps en dépend extrêmement en Amérique.

Page 270

Chap. XIX. Désagrément de voyager seul en Amérique. Rencontre de deux Anglais. Départ pour le Canada. Description du pays, situé entre Philadelphie et New-York. Bristol. Trenton. Princeton, et son collége. Brunswick. Chûte d'eau de la Posaik. Mines de cuivre. New-York. Description de cette ville. Mœurs et coutumes de ses habitans. Brusque départ de l'auteur, causé par la fièvre. Navigation sur la rivière de Nord, depuis New-York jusqu'à Albany. Pointe occidentale. Montagnes. Coups de vent que l'on essuie fréquemment en les passant. Ville d'Albany. Ses habitans. Célébration du 4 juillet. Anniversaire de l'indépendance américaine. 288

Chap. XX. Départ d'Albany. Difficulté de louer un carrosse. Arrivée à Cohoz. Description du saut curieux de la rivière de Mohawk. Eau dormante. Saratoga. Sources minérales que l'on trouve près ce lieu. Fort Edouard. Miss M' Crea, tuée par des Indiens. Fort Anne. Mauvais état de la route qui mène à ce Fort. Observations sur les bois d'Amérique. Mauvais chevaux. Difficulté d'aller plus loin. Arrivée à Skenesborough. Moustiques. Des-

cription de l'insecte de cette espèce. Danger qui en suit quelquefois la piqûre. Quel en est le remède ? *Page* 307

TOME SECOND.

CHAP. XXI. Embarquement sur le lac Champlain. Difficulté de se procurer des provisions dans les fermes qui l'avoisinent. Ticonderoga. Couronne-Pointe. Beauté de la scène. Description générale du lac Champlain et du pays adjacent. Arrivée du capitaine Thomas et de ses Indiens à Couronne-Pointe. Caractère de ce capitaine. Arrivée à Saint-Jean. Description de ce lieu. Différence remarquable qui se trouve, tant entre l'aspect de l'un et de l'autre pays, que l'extérieur des habitans des Etats-Unis et du Canada. Château de Chambley. Ville de la Prairie. Grande rapidité du fleuve Saint-Laurent. Arrivée à Montréal. Grands vaisseaux dans le port de cette ville. Profondeur du fleuve. 1

CHAP. XXII. Description de la ville de Montréal, de ses édifices publics, de ses églises, de ses cérémonies funèbres, de ses couvens, de ses casernes et de ses fortifications. Caractère de ses habitans, presque tous Français d'origine. Leurs mœurs et leurs usages. Leurs amusemens pendant l'été. Parties de plaisir sur la montagne. Beaux sites dans les environs de la ville. Commerce des pelleteries. Manière dont il se fait. Vaste entreprise de la compagnie de commerce du Nord-Ouest.

Tableau rapide des voyages par terre de M. M'kensie, vers l'océan Pacifique. *Page* 29

Chap. XXIII. Voyage à Québec, en descendant le fleuve Saint-Laurent. Un bateau est préférable pour ce voyage à un canot. Ville de Sorelle, ses chantiers de construction. Description du lac Saint-Pierre. Charmantes perspectives sur les bords du fleuve Saint-Laurent. Différences particulières entre les sites que présentent les rives du fleuve Saint-Laurent, et celles des autres rivières d'Amérique. Habitations des Canadiens. Tableau rapide du caractère et des mœurs des habitans de la dernière classe. Leur superstition. Anecdote. Calvaire de Saint-Augustin. L'auteur arrive à Québec. 55

Chap. XXIV. Description de la ville de Québec. Observations sur la prise de cette ville par le général Wolfe. Réflexions sur les attaques faites par les généraux Arnold et Montgommery, pendant la guerre d'Amérique. Dénombrement des habitans de Québec. Le Château. Le couvent des Récollets. Le collége des Jésuites. Grande richesse d'un jesuite resté seul de son ordre. Couvent de filles. Casernes. Marché. Description de la cataracte de Montmorency et de celle de la Chaudière. 68

Chap. XXV. De la constitution, du gouvernement, des lois et de la religion des provinces du haut et bas Canada. Aperçu des dépenses pour la liste civile, pour son établissement militaire, et pour

les présens distribués aux Indiens. Salaires de certains officiers de la couronne. Articles d'importation et d'exportation. Taxes. *Page* 90

CHAP. XXVI. Du sol du bas Canada et de ses productions. Observations sur la manière de faire le sucre d'érable. Amusemens des habitans pendant l'hiver. Carioles. Manière de se garantir du froid. Constitution robuste des chevaux. Etat du fleuve Saint-Laurent, au moment du dégel. Progrès rapides de la végétation pendant le printemps. Agrément des deux saisons de l'été et de l'automne. 107

CHAP. XXVII. Habitans du bas Canada. Titres de possession des terres, peu favorables à la prospérité du pays. Comparaison entre les établissemens faits au Canada, et ceux faits dans les Etats-Unis. Pourquoi les émigrations dans ce dernier pays sont plus communes. Voyage à Stoneham. Petit établissement situé près de Québec. Description de la rivière et du lac Saint-Charles. 122

CHAP. XXVIII. Départ de Québec. Commodités pour les voyageurs qui vont de cette ville à Montréal. Postes. Calèches. Utilité des chevaux canadiens. Villageoises. Etat de l'agriculture en Canada. Ses progrès depuis quelque temps. Paresse des Canadiens, pour découvrir de nouveaux terrains. Contraste entre leur caractère et celui des habitans des Etats-Unis. Arrivée de l'auteur aux Trois-Rivières. Description de cette ville et de ses environs. L'auteur

va voir le couvent des Ursulines. Manufactures d'écorces de bouleau. Canots faits avec cette écorce. Arrivée à Montréal. *Page* 155

Chap. XXIX. Préparatifs pour remonter le fleuve Saint-Laurent. Peaux de buffle. Rapides au-dessus de Montréal. Village de la Chine. Magasins du roi. Ressemblance entre les Canadiens et les Indiens, dans leur personne et leur caractère. C'est à cette cause que les Français doivent le crédit qu'ils ont toujours eu sur les Indiens. Coup-d'œil rapide sur les Indiens du bas Canada. Manière de remonter les bateaux contre un courant très-fort. Manière dont les Canadiens marquent les distances. Description du fleuve Saint-Louis. Passage des rapides appelés les Cascades. Le lac Saint-François. La pointe au Baudet. L'herbe aux raisins. Canaux construits le long du fleuve. Migration des écureuils et des ours. 175

Chap. XXX. Description de la ville de Kingston, ci-devant le fort Cadaraqui. Nature et étendue de son commerce. Hospitalité des habitans. Ports situés sur le lac Ontario. Détails sur sa navigation. L'auteur s'embarque sur un navire marchand. Description du lac. Réflexions sur un flux septennal que l'on dit avoir lieu sur ses bords. Arrivée au fort Niagara. Indiens Mississaguis. Un de leurs chefs tué à la suite d'une rixe. Leurs dispositions à la vengeance. Conduite du gouvernement anglais envers eux. Description de la ville et du fort de Niagara. 225

CHAP. XXXI. Description de la rivière et des cataractes de Niagara. *Page* 275

CHAP. XXXII. Description du fort Chippeway. Projet d'un canal qui éviteroit le portage des marchandises au-delà des cataractes de Niagara. Observations sur le climat du haut Canada. Serpens à sonnettes. Chasse aux écureuils. Adresse des Indiens senckas à tirer avec la sarbacane. Chasse aux ours. Description du lac Erié, et des îles que l'on y rencontre. Arrivée à Malden. Rivière du Détroit. 306

TOME TROISIÈME.

CHAP. XXXIII. District de Malden. Établissement d'un nouveau poste anglais dans ce district. Isle de Bois-Blanc. Contestation entre les Anglais et les Américains, relativement à la possession de cette île. Corps-de-garde fortifiés, et leur construction. Ferme du capitaine E. — 's. Indiens. Description de la rivière de Détroit et du pays qui la borde. Ville de Détroit. Quartier général de l'armée Américaine. Officiers de l'armée occidentale. Efforts infructueux des Américains pour inculquer l'idée de leur importance aux Indiens. Pays dans lequel est situé Détroit. Incertitude sur la route à prendre, pour retourner à Philadelphie. Choix de celle de Presqu'île. Départ de Détroit. 1

CHAP. XXXIV. Présens distribués aux Indiens, de la part du gouvernement anglais. Le but de cette

générosité est de se concilier la bienveillance des Indiens. Les Américains prennent peu de soin pour entretenir une bonne intelligence entre eux et les Indiens. Conséquence de cette négligence. Guerre entre les Américains et les Indiens. Tableau rapide de cette guerre. Paix conclue par le général Wayne. Symptômes de son peu de durée. Manière dont les Indiens font la guerre. *Page* 27

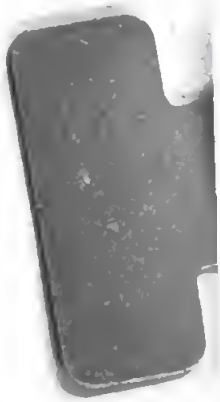
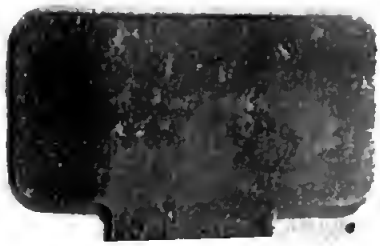
Chap. XXXV. Qualités corporelles, mœurs et coutumes des Indiens. Anecdotes. 63

Chap. XXXVI. Départ de Malden. Orage sur le lac Erié. Le navire est porté entre les îles. Grand danger qu'il court. Voyage sur le lac. Arrivée au fort Erié. La Buffle-Crique. L'auteur engage des Indiens à traverser les bois. Il part à pied. Description du pays au-delà de la Buffle-Crique. Vastes plaines. Beauté des arbres. Chiens des Indiens. Etablissement sur la rivière de Genesy. Premiers planteurs. Leur caractère, en général. Description du pays qui borde la Genesy. Fièvres communes en automne. Départ à pied pour Bath 145

Chap. XXXVII. Environs de Bath. Moyens de défrichemens. Spéculations sur les terres. Rivière de Tyoga. Naufrage sur cette rivière. Mauvaises auberges et rareté des provisions. Branche orientale de la Susquehannah. Aspect du pays qu'elle traverse. Wilkesbarré. Montagnes bleues. Pas-

sage de la Brèche. Bethléem. Etablissement des frères Moraves. *Page* 185

CHAP. XXXVIII. Départ de Philadelphie. Passage de la Delawarre. Prompts dégels. Beaux points de vue. Maison de campagne et leur utilité. Hollandais de Long-Island, ou l'Ile-Longue. Population de cette île. 225

NOTICE historique sur le Canada, ou la Nouvelle-France. 235

FIN DE LA TABLE.